

# L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

## SOMMAIRE

<i>Bilingues ? Pourquoi ?</i> .....	Jean DÉSY . . . . .	3
<i>Le Canada et la défense de l'Empire : 1867-1914</i> .....	Maurice HÉROUX . . . . .	18
<i>Mauriac, les femmes et nous</i> .....	Ernest PALLASCIO-MORIN . . . . .	32
<i>À propos d'éducation</i> .....	Georges-A. KLINCK . . . . .	54
<i>Salon du printemps 1953</i> .....	Madeleine GARIÉPY-DUBUC . . . . .	65
<i>François Rabelais et Jacques Cartier</i> .....	M.-L. et J. DUFRENOY . . . . .	67
<i>Courrier des lettres</i> .....	Roger DUHAMEL . . . . .	70

Directeur : ROGER DUHAMEL,  
de l'Académie canadienne-française.

# Les Diplômés de l'Université de Montréal

## COMITÉ EXECUTIF

Président . . . . .	Dr Victorien Dubé	3429 Drummond	PL 7316
1er vice-président . . . . .	Me G.-Henri Séguin	625 ouest Dorchester	JN6-1082
2e vice-président . . . . .	M. Roger Larose	5793 Northmount	UN6-6311
Secrétaire . . . . .	M. Roger Bordeleau	3423 St-Denis	PL 8834
Trésorier . . . . .	M. Paul Huot	Université de Montréal	loc. 10
Directeur de la revue . . . . .	M. Roger Duhamel	4115 Marlowe, N.D.G.	DE 8878 LA 3121
Prés. sortant charge . . . . .	Dr Origène Dufresne	4120 est Ontario	FR 3151

## Représentants des Facultés et Écoles

AGRONOMIE	: M. F.-Alf. Dansereau	12 Thorncrest Circle, Dorval	MA 4541
	M. Thomas-Eugène Boivin	105 St-Paul est	HA 4111
CHIRURGIE DENTAIRE	: Dr Léon Carpentier	2539, Apt. 2, Sherbrooke est	CH 5020
	Dr Chs-Aug. Durand	1244 Mansfield	UN6-8060
DROIT	: Me Philippe Ferland	10 est, St-Jacques	MA 9111
	Me Marc Leroux	10 est, St-Jacques	BE 1059
ÉCOLE DES H.E.C.	: M. Gaston-L. Leblanc	354 est, Ste-Catherine	MA 9451
	M. Benoît Duchesne	10728 Laverdure	VE 4417
ÉCOLE D'HYGIÈNE	: Mlle A. Martineau	2570 est, Jean Talon	GR 3539
	Mlle Rollande Pilon	3108 Kent	AT 4195
LETTRES	: M. Guy Frégault	3275 Lacombe	EX 5122
	M. l'abbé P. Grégoire	Université de Montréal	EX 5968
MÉDECINE	: Dr Eugène Thibault	4070 blvd. Lasalle	WI 9500
	Dr Gérard Rolland	95 est, blvd. Gouin	DU 1883
MÉDECINE VÉTÉRINAIRE:	Dr Martin Trépanier	Ecole de M.V. - St-Hyacinthe	U. de M.
	Dr Didier Dufour	Inst. de Méd. & Chir. Exp. —	LA 2211
OPTOMÉTRIE	: M. André Sénécal	277 est, Ste-Catherine	BY 5090
	M. Jacques Benoît	1179 blvd. D'Arcy, Ch. 6	WI 2622
PHARMACIE	: M. Léopold Senay	2406 St-Jacques	VE 1062 TA 2573
	M. Jean-Louis Hamel	8355 St-Hubert	BE 6219
PHILOSOPHIE	: Dr Gilles-Yvon Moreau	4152 St-Denis	HA 0258 BY 3912
	Dr Gaston Gauthier	1645 Guertin	UN6-7721
POLYTECHNIQUE	: M. J.-G. Chênevert	536 Outremont	MA 5311
	M. Roger Lessard	1430 St-Denis	EX 5903
SCIENCES	: M. André Beaumier	3325 Goyer, Apt. 3	DO 5479 PL 7903
	M. Luc Pauzé	6655 Montée St-Michel	CH 0719
SCIENCES SOCIALES	: Mme Rose DuTilly	853 est, Sherbrooke	UN6-7301
	M. Ferdinand Biondi	1147, Apt. 4, blvd. St-Jos. e.	UN6-5244
THEOLOGIE	: M. l'abbé C. Mathieu	441 rue de l'Inspecteur	GL 1916
	M. P.-E. Bolté, p.s.s.	Grand Séminaire	EX 6561
PRÉS. DE L'A.G.E.U.M.	: M. Luc Geoffroy	Université de Montréal	
ANC. PRÉSIDENTS	: M. Gilles Bergeron	72½ de Bernières, Québec	CL 4021
	Dr Denis Lazure	Hôp. St-Jean-de-Dieu	WI 3882
	M. Jean-Noël Rouleau	2478 o. St-Jacques	
CONS. JURIDIQUES	: Me F.-Eug. Therrien	159 ouest Craig	HA 3797
	Me Claude Demers	Contentieux de la Cité	PL 6111
SECRETARIAT GEN.	: Mlle Yolande Beausoleil	Case postale 6128	AT 9451 loc. 55
PUBLICISTE DE LA REVUE:	M. Raymond Desrosiers	4001 Lacombe	EX 3352 HO 2528

*L'Action Universitaire* est l'organe des Diplômés  
de l'Université de Montréal

Les articles publiés dans *L'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité  
de leurs signataires.

Rédaction et administration 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Henri Grisé et Cie Ltée, St-Césaire, Co. Rouville, P. Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît en  
octobre, janvier, avril et juin

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

# L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

## SOMMAIRE

<i>Bilingues ? Pourquoi ?</i> .....	Jean DÉSY . . . . .	3
<i>Le Canada et la défense de l'Empire : 1867-1914</i> .....	Maurice HÉROUX . . . . .	18
<i>Mauriac, les femmes et nous</i> .....	Ernest PALLASCIO-MORIN . . . . .	32
<i>À propos d'éducation</i> .....	Georges-A. KLINCK. . . . .	54
<i>Salon du printemps 1953</i> .....	Madeleine GARIÉPY-DUBUC . . . . .	65
<i>François Rabelais et Jacques Cartier</i> .....	M.-L. et J. DUFRENOY . . . . .	67
<i>Courrier des lettres</i> .....	Roger DUHAMEL . . . . .	70

Directeur : ROGER DUHAMEL,  
de l'Académie canadienne-française.

L'EAU  
QUI  
PENSE  
A VOTRE  
FOIE

CÉLESTINS



Huit adultes sur dix ont un foie fatigué, encombré, donc déficient. Va-t-il falloir comme tant d'autres vous astreindre à un régime « triste » ?

Inutile, si vous prenez la régulière précaution et si agréable de votre VICHY-CÉLESTINS quotidien.

Son action spécifique, bien connue, stimule les multiples fonctions du foie, exerce un effet des plus salutaires sur le système digestif en général, et constitue un excellent diurétique. Demandez l'avis de votre médecin.

Pour être "bien", buvez *Vichy!*  
**CÉLESTINS**

EAU MINÉRALE NATURELLE - PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

Méfiez-vous des imitations!!! Exigez « CÉLESTINS »

## BILINGUES ? POURQUOI ?

Chers diplômés,

Qu'il me soit permis de prendre rang après vos parents et vos maîtres, parmi les aînés qui se réjouissent de vos succès et qui vous en félicitent. Le regard conquérant, armés d'un savoir tout neuf, vous partez, pleins de confiance, à l'assaut de la vie. Je vous souhaite la victoire dans le champ de votre spécialité, en même temps que sur le plan national et sur le plan humain.

A mes vœux, je voudrais ajouter, non pas un conseil, ce qui serait outrecuidant, mais une mise en garde contre une certaine indifférence à l'égard d'un instrument de travail qui se révélera peut-être plus important, à la longue, que vos bistouris, vos devis et vos codes, et que Valéry a célébré : HONNEUR DES HOMMES, SAINT LANGAGE.

S'il est incapable de se faire comprendre, d'exprimer en mots humains un jugement qui décide du vrai et du faux, de convaincre, de persuader et d'encourager, l'homme de science vaut-il guère mieux qu'une machine à mesurer ou à calculer, à peu près inutilisable sans un interprète qui lui sert de truchement pour communiquer avec le monde ? Vous serez appelés, dans votre vie professionnelle, à discuter avec vos confrères, à prendre la parole devant des congrès ou des conseils d'administration, à vous entretenir avec vos clients. De quelles langues vous servirez-vous ? Du français, sans doute, et probablement de l'anglais. Il arrive trop souvent, chez nous, qu'on emploie ces deux langues simultanément. Si nous n'y prenons garde, notre langue parlée s'écartera de plus en plus de notre langue écrite ; elle deviendra un idiome dégénéré. Ce serait dommage de fausser un si bon, un si noble outil de la pensée.

Nous ne pouvons demeurer indifférents à une récente initiative européenne qui s'inspire d'une expérience canadienne. Le bilinguisme

---

Conférence prononcée au dîner offert aux finissants, par les Diplômés de l'Université de Montréal, en l'hôtel Windsor, le 16 avril 1953.

est un facteur d'unité qui gagne de plus en plus la faveur des peuples d'Occident.

La Conférence pour l'Organisation de la Communauté atlantique, réunie à Oxford au début de septembre dernier, a adopté à l'unanimité des quatorze représentants des nations atlantiques, une motion recommandant l'emploi du français et de l'anglais pour résoudre le problème de la compréhension entre l'ancien et le nouveau monde. Deux semaines plus tard, à Strasbourg, grâce à l'action conjuguée des délégations britannique et française, l'Assemblée consultative faisait bon accueil à une proposition dans le même sens, signée par soixante délégués représentant onze nations européennes. Sous le titre LE MONDE BILINGUE, un mouvement international s'emploie actuellement à faire adopter le principe du bilinguisme franco-anglais dans tout l'Occident. D'usage courant en Europe, le français et l'anglais seront les langues-clefs du monde libre, à l'ensemble duquel on étendra un système linguistique qui s'implante peu à peu dans notre pays.

Un tenant français de ce mouvement, M. Coste Floret, a eu, avec d'autres, l'intéressante idée de faire une expérience pratique du bilinguisme. Deux villes-pilotes, Luchon dont il est maire, et Harrogate dans le Yorkshire, rendent obligatoire dès cette année l'enseignement de l'anglais et du français. Pour trouver un précédent à la décision du Conseil municipal d'Harrogate, il faut remonter à Guillaume le Conquérant qui décréta obligatoire l'enseignement du français en Angleterre dès le plus jeune âge. Nous avons déjà, au Canada, plusieurs villes-pilotes comme Luchon et Harrogate. Nous pourrions en tirer un meilleur parti.

Si notre pays devenait vraiment bilingue, en plus d'en tirer pour lui-même de grands avantages directs, il donnerai tau monde un salutaire exemple de bonne volonté, de compréhension mutuelle et d'unité dans la diversité. Libre aux utopistes d'évoquer un Canada mythique où les pêcheurs de Gaspé et de Prince Rupert s'amuseraient à comparer Milton et Bossuet. C'est aux élites qu'il appartient de jouer le rôle de truchement et d'interprète entre les deux groupes, et de leur faire prendre conscience de leur interdépendance. La notion d'élite paraît à certains plutôt vague, je le sais ; mais qu'il suffise de dire que l'homme

ou la femme de la plus humble naissance, de la plus modeste condition, peut prendre place dans les rangs de l'élite intellectuelle en se cultivant. La culture est désormais accessible à tous.

Par malheur, l'indifférence à peu près générale à l'égard des avantages à tirer de cette cohabitation, cette chance perdue, cette grâce refusée, selon l'expression du professeur Wallac, de l'Université Queen, condamne nos cultures à se juxtaposer au lieu de se compléter. Tandis que tous les pays européens se tiennent au courant de la production littéraire des uns et des autres au moyen de traductions, je ne crois pas que cette forme d'échanges intellectuels soit encore très en honneur à l'intérieur du Canada. Si quelques éditeurs prenaient cette initiative, on ne pourrait plus déplorer que le Canada soit un pays bilingue alors que la majorité de ses citoyens ne sont pas bilingues. Si la connaissance des deux langues officielles du pays était plus répandue, que de difficultés s'aplaniraient qui sont engendrées par l'ignorance et l'incompréhension ! Pourquoi s'acharner à délaisser tant de ressources propres à enrichir l'esprit, à étendre les relations sociales, à favoriser la concorde et l'amitié civique ?

Dans notre pays, deux groupes linguistiques s'affrontent depuis deux siècles, tant sur le plan spirituel que sur le plan matériel, puisant chacun dans les différences de sang, de foi et de traditions la force de rester soi-même et de résister à l'ascendant de l'autre. Pour les fins du commerce et des affaires publiques, ils entretiennent des relations suivies ; pour le reste, ils demeurent sur leur quant-à-soi, retranchés dans deux camps, ou, selon l'expression de Hugh MacLennan empruntée à Rainer Maria Rilke, "deux solitudes" quasi impénétrables. Une connaissance plus répandue des deux langues officielles serait, sinon le principal, du moins l'un des moyens les plus efficaces de rapprochement entre des populations destinées à vivre côte à côte et dont tant d'intérêts s'enchevêtrent. Au seul point de vue de la qualité de la langue, l'élément anglais, tirailé de deux côtés, partageant son affection entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, aurait sans doute profit à approfondir le français qui a marqué l'anglais d'une empreinte permanente. D'autre part, comme la contamination par l'anglicisme, dans le vocabulaire et la syntaxe, demeure le plus grand péril auquel notre langue soit exposée, il

importe, pour déceler le mal et en limiter les ravages, de répandre chez nous la connaissance de l'anglais. Il faut connaître l'anglais afin de le distinguer nettement du français. Cependant, il faut d'abord avoir appris le français écrit et parlé. Ne vous étonnez-vous pas que nous parlions une langue et que nous en écrivions une autre ? Ne redoutez-vous pas qu'un jour notre langue écrite souffre du mal profond dont notre langue parlée est atteinte ?

Quoi que prétendent les détracteurs de l'Académie française, dont l'ancêtre fut Saint-Evremond il y a près de trois siècles, cette docte compagnie n'a jamais eu la prétention de régenter nos façons de dire. Elle s'est toujours contentée de faire le tri, parmi les expressions neuves que le peuple et les auteurs mettent en circulation, et de recommander les plus dignes de survivre. Contre l'usage qui bouscule tout et qui, en dernière analyse, a le plus souvent raison, elle mène une lutte non seulement salubre, mais indispensable.

Comme le peuple qui le crée, le langage est un organisme vivant, en constante transformation, mais auquel des bouleversements subits ou une évolution trop rapide peuvent être aussi funestes que la stagnation. L'irrigation fertilise une terre, l'inondation risque de la rendre improductive.

Les philosophes, les bons écrivains, les puristes et les gens de goût, en cherchant à contenir le flot des néologismes que viennent grossir constamment des apports de provenance diverse et parfois assez douteuse, exercent un contrôle utile sur l'évolution de notre parler. Quant à nous, qui avons déjà tant de mal à nous exprimer à peu près correctement, mieux vaut nous ranger résolument du côté des modérateurs. Nous ne pouvons nous payer le luxe d'accepter sans examen toutes les nouveautés et tous les snobismes. Il appartient chez nous à une élite de les filtrer avant de les introduire dans la conversation, afin d'empêcher notre langue de dégénérer.

Déjà, dans les milieux urbains minés par l'anglicisme, le vocabulaire et la syntaxe perdent peu à peu leur précision et se délayent dans un magma où l'on ne reconnaît plus rien. Il serait chimérique d'espérer que cette mixture enfantera un nouveau parler, comme jadis le latin en



décomposition engendra les langues romanes. Ainsi que le fait observer Louvigny de Montigny, "le Canada français, qu'on le veuille ou non, est une colonie linguistique de la France, comme le sont tous les pays du monde où l'on parle français ; et pour prospérer dans leur langue, ou simplement en préserver l'intégrité, toutes ces colonies doivent se tenir dans le rayonnement du foyer de la langue française, ce qui, d'ailleurs, n'empêche aucunement ces colonies linguistiques d'enrichir la langue mère et même de l'accroître de précieux apports régionaux". J'ose espérer que nos concitoyens anglophones, sans négliger ce qu'il peut y avoir de bon chez nos voisins d'outre-frontière, s'alimenteront de préférence aux sources de la pensée et de la parlure anglaises.

La langue est d'abord un mur de défense que nous devons à tout prix conserver intact. Toute imperfection, de quelque nature qu'elle soit, est une brèche par laquelle s'infiltreront des éléments de corruption qui contaminent le français lui-même et, indirectement, tout le patrimoine des Canadiens français. La langue est, en outre, notre principal moyen d'expansion intellectuelle. Si le français doit exercer une influence en Amérique, c'est seulement dans la mesure où il sera l'expression d'une haute culture.

On oublie trop facilement que le français n'a cessé d'être la langue de la Cour d'Angleterre qu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle et qu'il fallut, en 1731, une loi du Parlement pour en abolir l'usage dans les textes juridiques. Chaucer, le premier grand poète à employer l'idiome nouveau, a commencé par s'inspirer de modèles français, en particulier du ROMAN DE LA ROSE. Il a été suivi d'une multitude d'autres. A partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le commerce intellectuel entre l'Angleterre et la France devient incessant. Dans plusieurs poèmes anonymes figurant au début de l'Oxford Book of English Verse, on trouve des vers presque exclusivement formés de mots français. Exemple : For of saynte charité.

Shakespeare, nous assure-t-on, s'est inspiré, dans THE TEMPEST, du chapitre 31 des ESSAIS, où Montaigne fait état de ses conversations avec un homme "qui avait demeuré douze ans en cet autre monde qui a été découvert dans notre siècle en l'endroit où Villegaignon prit terre et qu'il surnomma la FRANCE ARCTIQUE". Il s'agit du Brésil, où Sébas-

tien Cabot avait vu des cannibales, dont le nom de Caliban n'est que l'anagramme. La réputation du dramaturge élizabéthain ne fut sans doute pas aussi lente à s'établir en France que les apparences le feraient croire. Célébré par Voltaire, il devint, à l'âge romantique, le héros de la nouvelle école dont Hugo rédigea le manifeste dans la préface de CROMWELL.

Les relations continues de part et d'autre de la Manche, les mariages franco-britanniques si fréquents dans l'aristocratie, de même que les missions diplomatiques et commerciales, devaient amorcer des contacts qui n'ont fait que se multiplier par la suite. Les Français réfugiés en Angleterre au hasard des proscriptions et des révolutions, se firent les propagandistes de leur pays, tel Chateaubriand, qui fut plus tard Ambassadeur de Louis XVIII à Londres. Pour des raisons qui ne relevaient pas toujours de la politique, nombre d'Anglais cherchèrent asile en France. C'est aux périodes de réaction contre une tradition tyrannique ou anémiée que des avant-gardes trouvent un appui ou une inspiration chez le voisin. On n'en finirait pas de citer des exemples de compénétration des deux cultures. Hamilton, Écossais né en Irlande, devient un écrivain français, tandis que Belloc, né de père français et formé en France, se place de notre temps parmi les plus grands écrivains catholiques de langue anglaise. Swinburne, prodige de mimétisme, compose des poèmes français d'une facture impeccable. C'est en français qu'Oscar Wilde écrit d'abord sa pièce SALOMÉ. On sait aussi ce qu'Alphonse Daudet doit à Dickens, et quelle influence décisive Edgar Poe a eue sur Baudelaire et sur Mallarmé. De nos jours, T.S. Eliot, prix Nobel, considéré comme le plus grand poète de langue anglaise vivant, a écrit quelques poèmes en français et traduit l'ANABASE de St. John Perse.

L'insularisme britannique n'a jamais été le fait d'une élite anglaise, pour laquelle les voyages en Europe ont toujours représenté un complément indispensable de l'éducation. Encore plus que l'Italie ou l'Allemagne, la France a accueilli ces touristes d'avant la lettre, ces voyageurs de grand style, en quête de pâture intellectuelle plutôt que de pittoresque et de sensations faciles.

Dans le domaine de la culture, personne ne peut se vanter de ne rien devoir à personne. On est toujours le fils spirituel de quelqu'un, et

dans ses ascendants, il est rare qu'on ne découvre des étrangers. Les plus grands l'admettent. Ce sont les petits, les médiocres, les malfaisants, qui le cachent ou le nient.

La France est l'héritière de Rome, qui avait hérité d'Athènes, elle-même légataire de l'Egypte et de la Mésopotamie. L'Angleterre fut dans une large mesure formée par les Normands de Guillaume. Hommes du Nord déjà romanisés par la France, ces continentaux devenus insulaires ajoutent l'apport du Midi au fonds celtique et saxon. L'Amérique recueille à son tour l'héritage méditerranéen, par l'intermédiaire de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne et du Portugal.

On ne saurait trop répéter que les classiques grecs et latins, français et anglais, en particulier John Locke et Montesquieu, ont joué un rôle essentiel dans la formation de ces hommes qui ont fondé la République des Etats-Unis. Thomas Jefferson, Benjamin Franklin, Madison Hamilton, Jay, John Adams, avaient étudié Cicéron et Rollin, Platon et Voltaire. Ils ont transformé en réalité le rêve de liberté des philosophes. Franklin et Jefferson, quand ils étaient en France, envoyaient à leurs amis d'Amérique les derniers livres parus. Jefferson, président de la commission chargée de rédiger la Déclaration de l'Indépendance, qui importait de France ses vins, ses livres et ses objets d'art, a favorisé la fondation de la première chaire officielle de Français à l'Université William and Mary, en Virginie. On dresse actuellement un catalogue de la bibliothèque de Jefferson. On sait qu'il annotait ses livres français. Ce Jefferson, tout pétri qu'il était de français, fut des premiers à pratiquer une politique strictement américaine opposée à la politique française et à la politique anglaise. Il est un témoignage. Il prouve qu'on peut s'alimenter d'une pensée étrangère tout en restant soi-même libre de son choix et de son attitude. Laurier et Henri Bourassa l'ont aussi démontré, chacun à sa manière.

Peut-être serez-vous étonnés d'apprendre que c'est Molière qui fut chez nous le premier agent d'entente cordiale. Voilà, n'est-il pas vrai, un précurseur politique inattendu. Après le Traité de Paris de 1763, qui cédait le Canada à l'Angleterre, les officiers anglais établirent une gar-

nison à Montréal. Plusieurs de ces officiers parlaient parfaitement le Français. Ils étaient jeunes et cultivés. Ils avaient le goût de l'art dramatique que le célèbre acteur David Garrick avait répandu en Angleterre. Or Garrick, de son vrai nom Le Garrigue, était le petit-fils d'un huguenot français qui aimait le théâtre français et attirait à Londres des comédiens de Paris, essayant ainsi de créer une amnistie, un rapprochement culturel entre les deux grandes puissances rivales. Il disait : "Londres est bon pour les Anglais, mais Paris l'est pour tout le monde". Les officiers anglais qui se trouvaient à Montréal imitaient ainsi Garrick pour s'attirer les sympathies canadiennes françaises.

Ils organisèrent un théâtre d'amateurs, un théâtre de société, où ils jouaient entre hommes, comme on le faisait sous le règne d'Elizabeth. La capitaine William était metteur en scène. C'est ainsi que les jeunes Canadiennes et leurs "cavaliers" furent invités aux représentations du MÉDECIN MALGRÉ LUI et du BOURGEOIS GENTILHOMME.

Les deux langues officielles du Canada ont des ressemblances, et se frôlent d'assez près pour échanger, au hasard des rencontres, des vocables et des tournures qu'elles ont tôt fait de s'approprier. À cause de circonstances politiques, et parce qu'il s'est formé plus tard, l'anglais a emprunté au français certains caractères analytiques qui le distinguent des idiomes germaniques auxquels il s'apparente, ainsi que des mots qu'il a adaptés à son usage. Toujours très correct en affaires, il a souvent remboursé sa dette avec usure, rendant à notre langue, chargé d'un sens nouveau et dans une toilette exotique, un vocable qu'il lui avait pris autrefois.

Il y a une quinzaine d'années, par exemple, le mot "rayonne" s'est répandu en France avec le tissu qu'il désigne. Or, ce tissu est une invention française introduite aux Etats-Unis sous le nom de "rayon", que les Américains prononcèrent en faisant entendre l'n final. Bientôt, l'industrie américaine lança le nouveau tissu sur le marché français, qui prit le mot avec sa forme orale américaine ; "rayon" devint "rayonne" en changeant en même temps de genre. On appelait autrefois "bougette" un petit sac de voyage en cuir. Les Anglais en ont fait le mot "budget" pour désigner le revenu de l'État. "Tunnel" qui signifie un passage sou-

terrain ou sous-marin vient de "tonnelle", treillage en berceau recouvert de verdure. "Humour", dans l'acception de veine comique ou de gaieté d'imagination, reprend un sens atténué d'"humeur", celui d'originalité facétieuse.

Ce qui dépare nos discours, ce n'est pas tant l'abus des termes anglais que la charpente anglaise où ils s'encadrent trop souvent. Une phrase française est une architecture, où la disposition des matériaux est aussi importante que leur qualité.

En dépit de tout ce qu'elles se doivent l'une à l'autre, les langues française et anglaise répondent au génie de deux peuples bien différents. Le Français tend à élaborer des systèmes qui lui permettent de dominer les choses et les événements. L'Anglais, au contraire, répugne aux questions tranchées, aux gestes décisifs, aux formules nettes. Sa grande habileté d'administrateur tient à ce qu'il se laisse guider par un instinct sûr de ses intérêts. Il règle chaque problème à la lumière des circonstances, sans se préoccuper des contradictions et des volte-face. Il en juge sur le témoignage des faits et sur des considérations pratiques. A cet égard, il rappelle un peu cet architecte marocain du PRINCE JAFFAR à qui un commissaire français des Travaux publics demandait de lui montrer le plan d'une maison en construction, et à qui Georges Duhamel prête cette réponse : "Le plan, quel plan ? Comment veux-tu que le plan soit déjà fait, la maison n'est pas encore finie."

Le célèbre architecte Christopher Wren tenait compte, dans le plan de ses églises, de la portée de la voix ; il affirmait que s'il avait bâti en France, il aurait donné plus d'ampleur à ses constructions, "les qualités de la langue française étant telles qu'on entend avec plus de netteté et de plus loin". Sur le papier, la syntaxe du français apparaît plus rigoureuse et plus analytique ; en effet, quiconque a traduit dans notre langue un texte anglais sait que la version est souvent plus longue que l'original. "Le français, dit Ferdinand Brunot, est d'une logique si exigeante qu'il fait figure, jusque dans la traduction la plus serrée, de véritable commentaire."

Buffon, paraît-il, mettait pour écrire des manchettes de dentelles, afin de préserver l'élégance de ses phrases. Le français, au vrai, ne s'accommode pas du débrillé. Il laisse aux autres la bonne franquette

et le style en MANCHES DE CHEMISES. Lui, il garde toujours le frac. L'anglais ne fait pas tant de façons. Le vague et le flou lui sont coutumiers. Il saisit d'ordinaire à demi-mot, ou se contente d'approximations. Le concept que renferment les temps anglais se sent plus confusément qu'il ne s'énonce clairement. Il y a autour de certains mots comme un cercle lunaire.

Le penchant des Anglais à rester en deça de leurs pensées ou de leurs sentiments, leur répugnance à discuter dans l'abstrait, peuvent aisément dérouter des Français friands de dialectique et manieurs d'idées. Les Anglais, pour la plupart, ne sont pas de bons orateurs, mais ils parlent souvent avec aisance et agrément. Dans toutes les classes, on trouve une proportion assez élevée d'hommes et de femmes qui n'éprouvent aucun embarras à prendre la parole en public, et se mettent facilement au diapason d'une réunion. L'auditoire ne s'attend pas, en effet, qu'on lui présente une pièce montée, il demande seulement qu'on lui parle sans façon et sans rhétorique.

Le célèbre Disraeli, grand écrivain et grand homme d'Etat, était admiré pour l'ennui profond que dégageaient ses discours. Les Anglais redoutent l'éloquence qui leur semble une astuce indigne de celui qui défend une bonne cause. Ils se sont longtemps méfiés de Churchill, qu'ils jugeaient trop disert et trop brillant. Ils admirent l'éloquence comme un art, mais s'en méfient comme d'un artifice. Nos concitoyens de langue anglaise ressentent un malaise analogue devant nos beaux parleurs. Voilà pourquoi, à la Chambre des Communes, les jeunes députés qui se lancent dans de belles envolées à la française font les délices de la galerie, mais risquent de s'aliéner leurs collègues anglophones, qui se tiennent sur leurs gardes. Les apprêts et les frais de style appellent d'ordinaire chez eux la même réflexion que celle de la Reine dans Hamlet : "La dame, en vérité, proteste trop de ses sentiments". Nos "grands" orateurs ne brillaient pas comme tels à Ottawa.

La langue, c'est l'expression intellectuelle de l'âme : ORATIO, VULTUS ANIMI, disait Sénèque. Elle reproduit les façons d'être et de penser d'une société. Elle est le signe d'une nationalité, son bien le plus âprement défendu, le ciment le plus durable entre les familles qui la com-

posent. Pour exprimer une pensée, pour traduire un esprit ethnique ou national, il faut un instrument perfectionné par le travail ininterrompu des générations. Avec les années et les siècles, cet instrument finit par s'adapter si justement aux habitudes intellectuelles d'un peuple, que ce peuple ne peut plus s'en passer quand il veut communiquer sa pensée dans toute sa vigueur et son originalité.

Sans les mots, les opérations de l'esprit seraient entravées, sinon impossibles. Ils influent sur la formation et l'évolution des idées. qu'ils permettent de fixer, d'agencer dans le jugement et de combiner dans le raisonnement. Ce sont des outils qui servent, dans des mains malhabiles, à façonner des ouvrages grossiers, mais qui permettent à des artistes authentiques de créer des chefs-d'oeuvre.

La langue maternelle est un moule où la pensée se coule à mesure qu'elle se forme. Les mots accourent sur les lèvres et prennent leur place au premier signal, comme des serviteurs bien stylés. Ce n'est que dans sa propre langue qu'un homme peut s'exprimer sans contrainte et sans crainte de se trahir. Seule la connaissance de sa langue maternelle lui permettra de la comparer avec une langue seconde et d'éviter le péril de mélanger les idiomes de l'une et de l'autre, de parler les deux langues simultanément, c'est-à-dire de n'en parler aucune convenablement.

Les mots se présentent enveloppés d'une atmosphère émanant des associations d'idées qui d'habitude les accompagnent : le mot "foreigner" a le sens d'étranger en anglais, mais il est loin d'être superposable à notre mot. "Foreigner" a un sens péjoratif. Dans la bouche du peuple anglais, il appelle spontanément l'épithète BLOODY, tandis qu'en français l'adjectif qu'on associe instinctivement à étranger est NOBLE. Hélas ! en "canayen", l'adjectif qu'on lui accole, c'est MAUDIT. De même, le mot "fatherland" n'évoquera pas, chez des Anglais, les mêmes résonances que son équivalent "patrie" dans des coeurs français. D'un maniement plus délicat encore sont les sosies que Deroquigny appelle les "faux amis" et qui désignent dans les deux langues, sous un même visage, des réalités différentes.

Votre fille vient d'obtenir une belle situation : vous voulez en informer un ami anglais, vous lui écrivez : "My daughter has secured a good situation". Il ne manquera pas de conclure que mademoiselle votre

filles est cuisinière ou femme de chambre, le mot "situation" en anglais s'appliquant uniquement aux domestiques. Mais si cette aimable personne est véritablement fille de cuisine, elle sera aussi ridicule en parlant de son SALARY (wages) que le serait un chiffonnier en parlant de ses honoraires. Combien souvent n'entendons-nous pas cependant des fonctionnaires parler de leur salaire, qui est un traitement, des ouvriers se vanter de leurs gages, qui sont un salaire, et des bonnes de leurs appointements, qui sont des rendez-vous.

Lorsque des homonymes ont dans les deux langues les mêmes significations, il arrive que certaines de celles-ci sont plus courantes dans un idiome que dans l'autre. Ainsi, dans ce verset de la Bible anglicane, BEHOLD HOW GOOD AND PLEASANT IT IS FOR BRETHREN TO DWELL TOGETHER IN UNITY, le mot "unity" revêt son sens le plus commun de bon accord et d'harmonie. Nous disons de même qu'entre des frères il y a souvent "unité" de sentiment. En français, pourtant, "unité" désigne plus fréquemment l'unicité, le caractère de ce qui est un, sans parties, tout d'une pièce, d'un seul tenant. Voilà pourquoi il n'est pas toujours facile de préciser ce qu'entendent par NATIONAL UNITY les parlementaires et les tribuns populaires qui font claquer ces mots comme un drapeau au vent. Dans le même contexte, ils passent insensiblement du plan de la bonne entente entre les nationalités et les régions à celui de l'indivisibilité politique, de la centralisation administrative et du conformisme social. Sous cette expression vague, même lorsqu'elle est prise dans son acception la plus large de compréhension, de tolérance et d'affection, il se glisse parfois un souhait inassouvi d'uniformité et de nivellement, contraire à l'esprit de la Confédération. Tant de ces mots-clés sont devenus des passe-partout, qu'on ne sait plus où débouchent les portes qu'ils ouvrent. Dans un pays où la dualité des coutumes et des langues est reconnue et garantie, la devise "One country, one flag, one language", qui eut naguère assez de vogue, méritait de tomber dans le décri public, puisqu'au jeu délicat de la démocratie elle tendait à substituer le simplisme et la rigidité totalitaires.

Les deux principaux groupes ethniques de notre pays ont des droits naturels à enrichir leur culture respective. Nos souverains, nos gouverneurs généraux, nos dirigeants l'ont proclamé. L'immigration, malgré les



problèmes d'adaptation qu'elle pose, ne devrait pas modifier le caractère dualiste de notre civilisation. N'est-il pas normal que les Canadiens français et anglais, où qu'ils se trouvent au Canada, revendiquent la libre expression de leur culture ? Il va de soi qu'on ne peut pas laisser la même faculté à tous les autres groupes linguistiques, à l'intérieur de nos frontières, qui doivent s'agréger à l'un ou à l'autre des deux groupes principaux. Autrement, il n'y aurait plus dualité mais pluralité de cultures.

Si la différence de langue n'est pas le seul facteur de division au Canada, elle est un obstacle majeur à l'entente amicale. Je note avec plaisir que plusieurs de mes amis, justement fiers de leur ascendance anglo-saxonne, ont appris le français et se flattent de le parler. La vogue croissante des cours de langue où affluent durant les vacances collégiens et étudiants, laisse prévoir des échanges de plus en plus nombreux et utiles entre les groupes anglais et français. Et les échanges d'enfants entre familles de l'Ontario et du Québec autorisent de sérieux espoirs. La facilité d'élocution que ces jeunes gens ont acquise en peu de temps montre que l'élément britannique n'est pas absolument réfractaire au français.

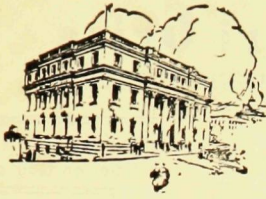
Je n'oserais prétendre que les Canadiens français soient mieux doués pour les langues. Une telle affirmation sent trop l'ARROGANCE INTELLECTUELLE, défaut que les Anglais reprochent à leurs amis d'outre-Manche, et dont nous ne sommes pas absolument exempts. S'il dénote de l'application et de la souplesse d'esprit, le bilinguisme indique davantage le désir de connaître le point de vue des autres Canadiens.

Chez nos concitoyens de souche anglo-saxonne, ce désir, qui existe sans doute, n'a pas l'occasion de se réaliser, ou se trouve étouffé par l'éducation. Dans mes voyages à travers le Canada, je me suis souvent demandé pourquoi un si grand nombre d'anglophones affectent sur ce chapitre une IGNORANCE aussi ARROGANTE. Timidité ? Inferiority complex ? Alors qu'en d'autres pays tout le monde se flatte d'avoir des connaissances, on met ici sa coquetterie à montrer qu'on n'en a pas. Souvent, la réponse à une question courtoise est un sec "I don't speak

French", sur un ton qui va de la dignité offensée à la rage contenue, comme si l'intéressé se sentait soupçonné de cacher une maladie honteuse.

Dans bien des cas, l'ignorance du français s'explique par l'excès d'enseignement livresque et le manque de pratique, tandis que notre connaissance imparfaite de l'anglais s'explique par l'excès de pratique et le manque d'enseignement livresque. Si les moyens d'apprendre étaient à la portée de tous, quelle personne raisonnable demeurerait unilingue dans un pays bilingue ? Il y a sûrement quelque chose qui cloche dans nos programmes et dans nos méthodes, pour ne pas dire dans nos cerveaux. Je connais un grand nombre d'agents du service extérieur, relevant de divers ministères fédéraux, qui acquièrent de poste en poste une nouvelle langue tous les trois ou quatre ans. Ces fonctionnaires n'ont pas d'aptitudes spéciales ; ils sont animés par un intérêt véritable et une bonne volonté persévérante. J'ose espérer qu'un jour viendra où nos diplômés d'écoles secondaires, de collèges et d'universités ne seront pas incapables, après de nombreuses années d'étude, de s'exprimer correctement dans les deux langues officielles du pays. Tout Canadien qui veut vraiment comprendre sa patrie devrait considérer la connaissance du français et de l'anglais comme aussi importante que celle de l'histoire et de la géographie du Canada.

L'anglais ne devrait pas être prisé uniquement pour son utilité ni le français à titre d'aimable superflu, de talent de société. Les deux langues sont, au Canada et d'ailleurs dans tout autre pays, des sources de progrès intellectuel. Je souhaite aussi vivement voir les anglophones apprendre le français que je souhaite voir nos francophones apprendre l'anglais, non seulement pour écarter la suspicion et les malentendus dans leurs échanges quotidiens, mais pour que les uns et les autres puissent mieux pénétrer les raisons profondes de leurs attitudes et de leurs actes réciproques. Nous nous devons à nous-mêmes de faire cet effort, et nous le devons à notre pays. Tant que l'intérêt personnel ne diffère pas du bien public, le corps social n'a pas à craindre de troubles intérieurs. Nous sommes liés par un intérêt commun, et par la conscience que nous avons, ou devrions avoir de cet intérêt commun. La dualité fondamentale de notre pays ne doit susciter ni méfiance ni suspicion, pourvu que



## CREDIT FONCIER FRANCO-CANADIEN

PRÊTS EN PREMIERE HYPOTHEQUE

5 est, rue ST-JACQUES  
MONTREAL

Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg  
Régina — Edmonton — Vancouver

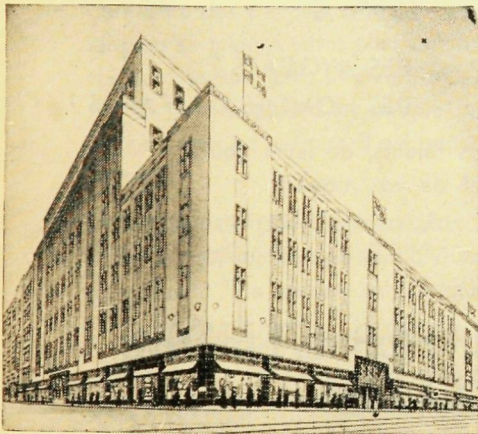
Courtiers  
en douane

Expéditeurs  
Transitaires

C.-E. RACINE & CIE, Ltée

Edifice Board of Trade

MAquette 5293 — Montréal



Il y a  
du Nouveau  
chaque jour  
chez

Magasin à rayons :

865 est, rue Ste-Catherine

Comptoir postal :

780, rue Brewster

Succ. magasin pour hommes

Hôtel Windsor

**Dupuis Frères**  
LIMITÉE

RAYMOND DUPUIS, président

MONTREAL

La plus importante maison des  
Arts Graphiques du Canada Français

## THÉRIEN FRÈRES

Limitée

Imprimeurs - Lithographes - Éditeurs

DUpont \*5781 8125, Saint-Laurent  
Montréal-14

## Henri Grisé

- COMPAGNIE LIMITÉE -

Manufacturiers - Imprimeurs  
Articles en Cuir pour réclame

*J. O. Gendron*

GÉR. - MGR.

ST-CÉSAIRE, P.Q.  
Téléphone No. 1

## GABRIEL DORAIS

INGENIEUR CIVIL ET  
ARPENTEUR-GEOMETRE

10 est, SAINT-JACQUES  
Tél.: PLATEAU 3014

Ch.-Auguste Gascon,  
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,  
Vice-Prés.

J. Art. Tremblay, sec.

## La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

CERTIFICATS D'EPARGNE

Versé à ses membres: \$13,000,000.00

Siège social

1306 est, rue Sainte-Catherine — Montréal

# Que ferez-vous de vos fils ?

DES MÉDECINS ?

DES AVOCATS ?

DES INGÉNIEURS ?

DES HOMMES D'AFFAIRES ?

Cela dépend naturellement de leurs talents, de leurs goûts,  
des besoins de la société et de vos moyens.

Mais si vos fils ont les qualités requises et du goût pour les carrières économiques,  
n'hésitez pas, et dès la fin de leur cours classique ou de leur douzième scientifique,  
envoyez-les à

## L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

(affiliée à l'Université de Montréal et subventionnée par le Secrétariat provincial)

A ceux qui peuvent se payer une formation universitaire, elle offre un COURS UNIVERSITAIRE.  
De trois à cinq années d'études conduisent à la licence en sciences commerciales, à la licence en sciences actuarielles et à la licence en sciences comptables, ce dernier titre donnant droit d'admission dans l'Institut des Comptables agréés (C.A.) de la Province.

Aux autres, elle offre un COURS DE PRÉPARATION AUX AFFAIRES, qui se donne le soir, permettant ainsi à l'étudiant d'acquérir la compétence nécessaire à son succès tout en gagnant sa vie.

DEMANDEZ NOTRE  
PROSPECTUS GRATUIT

535, AVENUE VIGER,  
MONTRÉAL

les problèmes qu'elle soulève soient examinés dans un esprit de compréhension et de collaboration. Selon Marc-Aurèle, cet empereur romain qui écrivait en grec, "nous sommes nés pour la coopération, comme le sont les pieds, les mains, les paupières, les mâchoires inférieure et supérieure".

Nous tentons, au Canada, une expérience de portée universelle en réunissant dans un cadre politique modèle, des peuples de traditions et de vues diverses qui n'ont jamais auparavant et nulle part ailleurs, vécu ensemble dans l'harmonie. N'oublions pas que le succès de cette entreprise peut servir d'exemple à un monde désaccordé.

Parce que la langue est à la fois le véhicule et l'instrument de la pensée, il est nécessaire de préserver son intégrité. Nous risquerions, à méconnaître ses règles, de fausser le mécanisme de l'esprit et d'en compromettre l'équilibre.

En conclusion, je rappellerai le discours que Rivarol prononçait en 1783, sur l'universalité de la langue française : "Le génie des langues et le caractère des peuples se suivent d'un même pas ; je dois dire aussi que les langues se mêlent entre elles comme les peuples ; qu'après avoir été obscures comme eux, elles s'élèvent et s'ennoblissent avec eux ; une langue riche ne fut jamais celle d'un peuple ignorant et pauvre. Mais, si les langues sont comme les nations, il est encore très vrai que les mots sont comme les hommes".

Retenons cette comparaison. Les nations ne valent que par les hommes qui les composent. C'est ici qu'il faut appliquer le conseil de Saint-Paul : "Le monde serait meilleur si vous l'étiez vous-même".

Notre langue serait meilleure si nous nous appliquions à la connaître mieux, à la mieux respecter et à la mieux employer. C'est en ce faisant que, chaque jour, nous proclamerons que nous sommes d'un peuple riche et prospère, que notre richesse matérielle s'accompagne de prospérité spirituelle et que, chez nous, l'esprit commande à la matière.

JEAN DÉSY

Ambassadeur du Canada

## LE CANADA ET LA DÉFENSE DE L'EMPIRE : 1867-1914

Maurice HÉROUX

La participation du Canada aux guerres de l'Empire n'est pas un fait isolé et dégagé de tout contexte. Il a fallu de nombreuses années, une mise en scène très soignée de la part du gouvernement métropolitain et toute la pression anglaise venant du sein même de la population canadienne pour que le Canada se décidât à fournir son appui matériel. Considérer cette question nous oblige donc à étudier, par la même occasion, les mouvements nationalistes et impérialistes mis en cause. C'est là l'étude complexe que nous abordons.

Vers le milieu du siècle dernier, l'idéologie des "Little Englanders" de l'école manchestérienne triomphait dans toute sa force en matière de politique extérieure. Le gouvernement anglais semblait presque consentant à abandonner ses possessions d'Amérique plutôt que de tenter aucun effort sérieux en leur faveur. <sup>1</sup>

Désireux de se décharger du fardeau onéreux que constituait pour lui la défense impériale, il créait en 1860 un "Departmental Committee on Expenses of Military Defenses in Colonies". Deux ans plus tard, paraissait le rapport de la Commission. <sup>2</sup> Voulant conserver les colonies dans le giron de la mère-patrie et leur imposer le fardeau de leur propre défense, les commissaires arguaient que les colonies étaient reliées à la métropole par une "community" (et non "subserviency") et que "community cannot be one-sided". La conclusion apparaissait très claire: chacun devait y mettre du sien.

Downing Street se décida à conclure avec le Canada le traité de 1865. "Le gouvernement britannique convint alors de se charger de la défense na-

1. Ainsi Galt, dans une lettre à sa femme (14 janvier 1867), déclarait: "Ils (les Anglais d'Angleterre) ont une peur servile des Etats-Unis et nous céderaient plutôt que de nous défendre ou d'encourir le risque d'une guerre avec ce pays." O.D. Skelton, *The Life and Times of Sir Alexander Tilloch Galt* (Toronto, 1920), 410.
2. The Right Hon. C.B. Adderley, M.P.; *Letter to the Right Hon. Benjamin Disraeli, M.P., on the present relations of England with the colonies* (Londres, 1862)

vale du Canada et les autorités canadiennes se chargèrent de la défense territoriale de la colonie". Les conditions qui devaient présider aux changements déterminés par le traité étaient les suivantes: "Les troupes de Sa Majesté devaient être retirées et le gouvernement local ne se chargeait que de la défense du territoire "à un coût minimum de \$1,000,000.00 par année.

Dans cet exposé sur la politique coloniale, Sir Alexander Campbell ajoute: "C'est sur cette base que la constitution de toutes les provinces fut complétée." <sup>3</sup> En effet, confirmation sera donnée deux ans plus tard dans le texte même du pacte confédératif de 1867." La milice, le service militaire et le service naval, et la défense du pays" appartiendront à la juridiction fédérale. <sup>4</sup>

Le texte est formel et ne prête guère aux interprétations souvent fantaisistes des juristes. Ils devenaient évident à la lueur et de ce pacte et de ce traité, tous deux sanctionnés par Londres, que le Canada, juridiquement parlant, n'avait aucune obligation envers l'Angleterre en ce qui touchait les guerres extra-territoriales. Mais, en fait, l'esprit qui animait les Canadiens signataires du traité et contractants du pacte ne reflétait pas du tout le sens littéral auquel on a voulu parfois astreindre ces textes. <sup>5</sup>

Certes les Canadiens-Anglais ne s'attendaient pas devoir secourir la mère-patrie dans un avenir rapproché; mais ils ne tenaient pas à lui refuser l'expression même de l'amour filial qu'ils entretenaient pour elle. C'est MacDonald qui déclarait durant les débats sur la Confédération: "Au lieu de nous considérer comme une colonie tout simplement dépendante, l'Angleterre trouvera chez nous une nation amie — une nation soumise mais toujours puissante — qui se tiendra à ses côtés en Amérique du Nord en temps de paix comme en temps de guerre." <sup>6</sup> Et c'est Galt, un autre artisan de la Confédération, qui

3. Exposé de Sir Alex. Campbell à la conférence coloniale, le 22 avril 1887. Cité in extenso dans Henri Bourassa, *Que devons-nous à l'Angleterre?* (Montréal, 1915), 357-359.

4. Acte de l'Amérique britannique du Nord, article 91, no 7.

5. A la guerre des Boers, Bourassa déclarera que "il n'est aucun article particulier de nos statuts qui interdise l'expédition de nos milices à l'étranger; mais cette interdiction est inhérente à l'esprit même de la loi." *Hansard*, 1900, 1787. On voit comment la pensée canadienne-française, représentée ici dans toute son intégrité par Bourassa, désirait astreindre ces textes à leur sens littéral.

6. R.M. Hamilton, *Canadian Quotations and Phrases Literary and Historical* (Toronto, 1952), 26. L'expression "en Amérique du Nord" semble appeler une sérieuse réserve à l'impérialisme de MacDonald; nous verrons subséquemment qu'il se prononcera de façon moins équivoque, notamment à la conférence coloniale de 1887.

affirme en 1866 que 'nous avons été et que nous sommes prêts à sacrifier jusqu'au dernier homme et jusqu'au dernier chelin pour notre mère-patrie.'<sup>7</sup>

On voit que la liberté accordée par l'Angleterre à ses colonies tournait à son plus grand avantage puisque ses coloniaux interprétaient la constitution de leur pays en accord avec leur amour filial et ne prétendaient pas s'en séparer au moment de la lutte. C'est ce que Gladstone avait prévu lorsqu'il avait déclaré au sujet des relations impériales : "The really valuable tie with a colony is the moral and social tie."<sup>8</sup>

Certes il n'y avait pas toujours unanimité au sein de la population canadienne. Des théories avant-gardistes surgirent, notamment l'idée de pleine autonomie dans un empire fédératif, préconisé par le mouvement "Canada First" et ses tenants: William A. Foster, Goldwin Smith et Edward Blake. Cette effervescence d'idées nouvelles provoquait de violentes critiques de la part des deux grands partis politiques ; les politiciens accusèrent ces novateurs de républicanisme et d'annexionnisme. Cependant ces mouvements ne visaient pas l'indépendance canadienne; ils tenaient à raffermir les liens avec la métropole mais dans une forme constitutionnelle différente : changement de forme, non de fond! Il est piquant de constater que les vieux politiciens retors à impérialisme retardé devront bientôt appuyer une semblable politique après l'avoir tant décriée.

Néanmoins, afin de promouvoir plus efficacement l'amour filial des coloniaux, une nouvelle idéologie impérialiste allait bientôt naître. Une dépression survenant en Angleterre vers 1870 et coïncidant avec la prépondérance naissante de grandes puissances comme l'Allemagne et les Etats-Unis provoqua une réaction contre l'école des "Little Englanders". L'idée d'une plus grande Bretagne fut lancée. Eveillée par Sir Charles Dilke<sup>9</sup>, James Anthony Froude<sup>10</sup> et Sir John Robert Seely,<sup>11</sup> soutenue par le dynamique Disraeli, fouettée par le lyrisme de Kipling et activée par l'énergique Cecil Rhodes,

7. *Ibidem*, 70. Cet ouvrage de Hamilton sera désormais cité sous le titre : *Canadian Quotations*.

8. Lionel Groulx, *L'Indépendance du Canada* (Montréal, 1949), 36.

9. Dilke (1843-1911) avait publié *Greater Britain* en 1866-1867 et *Problems of Great Britain* en 1890.

10. Froude (1818-1894) est un historien anglais qui, durant cette période, publia des études sur l'histoire de son pays.

11. Seely (1834-1895) écrivit *The Expansion of England* (1883).



elle allait trouver son plein et fructueux épanouissement sous le fougueux Chamberlain.

Des événements gros de conséquences allaient renouer des liens puissants entre la métropole et ses coloniaux. D'abord création de la Colonial Society (1868), de l'Imperial Federation League (1884) et de la British Empire League (1894). Puis, l'action des publicistes. Dès 1869, Russell avait suggéré une assemblée coloniale à seule fin de créer une armée et une marine impériales. L'année suivante, Stanhope, publiciste au Colonial Office, mous - sait plus avant la tenue de conférences coloniales. Puis, en 1872, le Cabinet Disraéli présente une motion tendant à instituer en principe la contribution des colonies à la défense impériale; mais Gladstone proteste et réclame le volontariat. Finalement, la tenue des conférences coloniales de 1887, 1897, 1902, 1907 et de 1911 ainsi que la célébration des Jubilés Victoria en 1887 et en 1897. "Afin d'assurer à l'Angleterre le concours des colonies dans les guerres qu'elle serait forcée de subir ou qu'elle voudrait provoquer, les métropolitains suggérèrent de faire place aux coloniaux dans les conseils de l'Empire, sources et conséquences à la fois de sa politique étrangère et de ses préparatifs de guerre sur terre et sur mer." <sup>12</sup>

La guerre du Soudan (1885) allait révéler les premiers effets de cette campagne intensive. En effet, à la guerre de Crimée (1854), il n'avait pas été question de participation de la part des colonies; mais, cette fois, la Nouvelle-Galles-du-Sud fait une offre spontanée et expédie à ses propres frais des troupes coloniales sur le théâtre des activités.

Au Canada, la question avait pris une tout autre tournure. Le général Lord Wolseley, qui avait vu les Canadiens à l'oeuvre à la Rivière-Rouge en 1870, avait demandé au gouverneur général de recruter quelques centaines de ces valeureux soldats. "Les voyageurs, avait-il été clairement entendu, ne faisaient pas partie des forces militaires canadiennes. Leur status était celui de civils travaillant sous contrat spécial." <sup>13</sup> Malgré cette précaution, trois journaux de Toronto avaient cru bon de protester; tour-à-tour, le *News*, le *World* et le *Globe* avaient critiqué le plan Lansdowne.

12. Henri Bourassa, *Que devons-nous à l'Angleterre ?* (Montréal, 1915), 97.

13. C.P. Stacey, "Canada and the Nile Expedition of 1884-1885", *Canadian Historical Review*, 33 (1952): 323. Il s'agit là d'un excellent article sur la question.

Mais le massacre du général Gordon et de la garnison de Khartoum (26 janvier 1885) allait raviver les sympathies impérialistes. Le général J. W. Laurie (en novembre 1884 et, de nouveau, le 7 février 1885) et le colonel A.T. H. Williams (le 9 février 1885) prirent l'initiative d'offrir leurs services à la mère-patrie. D'autres offres surgirent, nombreuses, de toutes les parties du pays.<sup>14</sup> Le marquis de Lansdowne, gouverneur général du Canada, s'empressa de transmettre le tout à Lord Delby, ministre des Colonies. Ce dernier répondit: 'Avant de considérer ces offres, le Gouvernement de Sa Majesté désire savoir si le gouvernement du Dominion approuve et recommande ces propositions.'<sup>15</sup>

La réponse ne se fait pas attendre. "Le gouvernement est prêt à accepter le recrutement au Canada pour service en Egypte ou ailleurs. Ces forces devront être enrôlées spécialement sous l'autorité de l'Imperial Army Discipline Act et tirées de divers bataillons locaux, ( . . . ) la dépense devant en être entièrement assumée par l'Echiquier Impérial."<sup>16</sup>

Huit jours plus tard, Lord Delby télégraphie que le gouvernement anglais n'a pas l'intention immédiate de lever des troupes au Canada.<sup>17</sup> Puis, dans une lettre datée du 24 février, il explique :

*Le Canada, grâce aux sentiments amicaux de son puissant voisin et à son éloignement des complications du vieux monde, n'a pas eu jusqu'ici, et n'aura probablement jamais, l'occasion d'utiliser ses ressources militaires; néanmoins, je sais fort bien que les diverses provinces de la Confédération pourraient lever rapidement des forces considérables et les mettre joyeusement à la disposition de la reine, en toutes circonstances, pour le service d'outre-mer. Plusieurs mille hommes ont reçu un bon entraînement. D'excellentes mesures ont été prises pour la préparation de leurs officiers; et le gouvernement de Sa Majesté est convaincu que les offres courageuses qu'il a reçues et qui ont causé tant de satisfaction ici ne représentent qu'une faible proportion des secours que le peuple du Canada offrirait avec empressement si la nécessité s'en présentait.*<sup>18</sup>

14. *Ibid.*, 325-326.

15. Télégramme du 10 février 1885, *Ibid.*, 327.

16. Télégramme du 11 février 1885. *Ibid.*, 330.

17. Télégramme du 19 février 1885. *Ibid.*, 331.

18. Henri Bourassa, *Que devons-nous à l'Angleterre?*, 356-357.

Cette dépêche valait d'être citée car elle est rédigée dans la note de la plus pure diplomatie anglaise. L'attitude du ministre semblait approuver cette parole du marquis de Lorne : "Vous n'êtes pas les sujets mais les alliés d'un grand pays." Mais en fait il espérait que le Canada appuierait Londres de plein gré.

Comme l'Empire n'était pas en danger, le Canada n'entendait pas fournir son aide. A Charles Tupper, haut-commissaire à Londres, qui le pressait d'envoyer des troupes à la rescousse du gouvernement impérial, MacDonald répondit sèchement : "Le canal de Suez ne nous intéresse pas et nous ne demandons pas à la Grande-Bretagne de se quereller avec la France ou l'Allemagne pour nous. (...) Nos hommes et notre argent seraient alors sacrifiés pour tirer Gladstone et Cie du pétrin où leur propre imbécilité les a plongés." Par contre, il ajoutait en guise d'épilogue : "L'aide réciproque que les colonies pourraient donner à la Grande-Bretagne devrait faire l'objet d'un traité bien défini et réglé sur une base permanente."<sup>19</sup>

Mais les autorités impériales ne s'en faisaient pas pour tout cela d'autant plus que MacDonald déclarait à Londres à l'occasion de la première conférence coloniale : "Le Canada est prêt à se joindre à la mère-patrie dans les cadres de sa ligue offensive et défensive et à sacrifier jusqu'à son dernier homme et ses derniers chelins pour défendre l'Empire et le drapeau britanniques."<sup>20</sup> Il ajoutait à sa pensée, à l'occasion d'un banquet à l'Université Queen's : "Je suis satisfait que la vaste majorité du peuple canadien soit en faveur de continuer et de perpétuer les liens entre le Dominion et la mère-patrie."<sup>21</sup>

En 1890, le parlement fédéral, dans une adresse à la Reine, croit opportun de rassurer la souveraine sur la fidélité du peuple canadien et de protester, en même temps, contre toute idée de séparation de l'Angleterre."<sup>22</sup> Seuls, il faut le noter, quelques Canadiens français protestèrent.

Au même moment cependant, les idées séparatistes et annexionnistes faisaient feux de paille. Chez les Canadiens français, Honoré Mercier, Adolphe Chapleau, Joseph Royal, Jules-Paul Tardivel et Rodolphe Lemieux entre

19. Chester Martin, *Empire and Commonwealth* (Oxford, 1929), 333-334.

20. R.M. Hamilton, *Canadian Quotations*, 70

21. Joseph Pope, *Memoirs of the Right Honourable Sir John Alexander MacDonald* (2 vols., Ottawa, s.d.), 2 : 220.

22. Lionel Groulx, *L'Indépendance du Canada*, 52.

autres, prêchaient l'indépendance du Canada: le Canada anglais, lui-même, voyait Langley, procureur général de la Nouvelle-Ecosse, l'avocat Myers, de Toronto, Blackmore, chef créditiste, et quelques autres mousser l'idée d'annexion aux Etats-Unis. Mais ce n'étaient là que des mouvements isolés, chez les Canadiens anglais tout au moins.

Joseph Chamberlain, maintenant secrétaire aux Colonies (1895), voulut raviver la flamme des coloniaux. Il se mit résolument à la tâche, en l'occurrence celle d'organiser le second jubilé de la reine (1897). Il fut d'une splendeur incomparable. Chamberlain en profita pour catéchiser ses néophytes impérialistes. Choyé, adulé, Laurier parla beaucoup. Il déclara notamment que l'Empire s'était soutenu sur la base de la liberté et qu'avec le développement des colonies un remaniement de l'organisation impériale était devenu nécessaire, peut-être même la représentation des coloniaux dans un Conseil ou un Parlement central.<sup>23</sup>

Non content de se proclamer "British to the core", il déclara dans une superbe envolée: "S'il arrive jamais que l'Angleterre soit en danger, sonnez du clairon, allumez des feux sur la colline et dans toutes les parties des colonies, bien que nous ne puissions peut-être faire beaucoup, nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour l'aider."<sup>24</sup>

Effectivement les feux allaient bientôt s'allumer sur la colline. Le 12 octobre 1899, l'atmosphère tendue qui englobait les relations anglo-sud-africaines éclata et l'Angleterre entra en guerre contre l'Orange et le Transvaal.

Immédiatement les Canadiens anglais réclamèrent du gouvernement une action prompte en faveur de la participation. Déjà quelques offres particulières avaient été transmises à Londres. Le 3 octobre, une dépêche de Chamberlain acceptait ces offres et donnait les instructions nécessaires. La même journée, le *Canadian Military Gazette* annonce que le Canada doit expédier des troupes en cas de guerre.

En réponse à cet article et aux nombreuses sollicitations qui lui avaient été faites par les membres de son Cabinet et certaines personnalités canadiennes, Laurier publia dans le *Globe* du lendemain quelques notes expliquant sa prise de position; il y déclarait notamment :

23. O.D. Skelton, *Life and Letters of Sir Wilfrid Laurier* (2 vols., Toronto, 1921), 2: 71.  
24. R.M. Hamilton, *Canadian Quotations*, 19.

*Suivant mon interprétation de la loi de la milice — et je puis dire que j'ai quelque peu étudié ce point récemment — nos volontaires sont enrôlés pour servir à la défense du Dominion. Ils forment des troupes canadiennes destinées à la défense du Canada. (...) Le Canada n'est pas menacé, et bien que nous puissions désirer envoyer des troupes, je ne vois pas comment nous pouvons le faire. Et d'ailleurs, comment le pourrions-nous sans que le parlement votât les deniers nécessaires?*<sup>25</sup>

Tous les Canadiens-Français, Bourassa en tête, se massèrent derrière Laurier. Israël Tarte défendit dans son journal (*La Patrie*) une position un peu différente; se basant sur le vieux principe "british": *No taxation without representation*, il demandait que le Canada eût son mot à dire dans la politique générale de l'Angleterre avant que d'envoyer l'aide présumée. *La Presse*, leader des journaux indépendants, déclara: "Nous, Canadiens-Français, appartenons à un pays: le Canada; pour nous, il représente l'univers entier; mais les Canadiens-Anglais, eux, ont deux patries: une, ici et une autre outre-mer."<sup>26</sup>

*La Presse* ne croyait pas si bien dire. En effet, les Canadiens-Anglais s'agitaient et réclamaient à grands cris la participation cependant que les conservateurs sous la direction de Tupper, attaquaient le gouvernement parce qu'il temporisait; ils commencèrent même à en appeler aux sentiments anti-français. Au cours de la mêlée, Fielding jeta cette phrase lapidaire à jamais mémorable et qui sera reprise par Laurier: "Quand la Grande-Bretagne est en guerre, le Canada est en guerre." Vraiment la sauce se gâtait!

Laurier avait déclaré que seuls les Canadiens avaient autorité pour décider de la question. Et voilà que son Cabinet et la majorité de la population avaient répondu d'une façon affirmative non équivoque. A contre coeur, il dut accepter un compromis et le rendre acceptable aux deux parties en cause. Les Canadiens-Anglais durent accepter une contribution mitigée et les Canadiens-Français, le fait de la participation. Le 29 octobre, un premier contingent de 1,000 hommes, tous équipés, s'embarquaient pour le front. Plus de 6,000 autres allaient suivre, tous volontaires.

Bourassa voulut dégager le sens constitutionnel de ce geste :

*S'il s'agit de donner à ce pays une nouvelle politique, je refuse au secrétaire colonial, et à tout membre du Cabinet britannique, et à tout représentant du gouvernement impérial au Canada, le droit de dicter à*

25. *Hansard*, 1900, 38-39.

26. Pour toute cette question, voir O.D. Skelton, *Life and Letters of Sir Wilfrid Laurier*, 2: 96-97.

*un peuple libre, quelle sera cette politique nouvelle. C'est à nous, c'est au Parlement libre, représentant la libre opinion du peuple, qu'il appartient de définir cette politique.* <sup>27</sup>

Malheureusement pour lui, cette politique n'était pas nouvelle. Elle était l'expression fidèle de toute une portion du peuple canadien. Elle exprimait leur volonté sincère et respectueuse, elle représentait l'attachement des Canadiens-Anglais à la mère-patrie. Elle représentait la libre opinion du peuple qui non seulement définit sa politique mais la vit d'une façon intense, quasi mystique. D'ailleurs Laurier en avait fait la remarque au chef nationaliste en ces termes : "Nous ne fûmes forcés ni par l'Angleterre, ni par M. Chamberlain, ni par Downing Street. . . Nous agîmes dans la pleine indépendance de notre pouvoir souverain. Ce que nous avons fait, nous l'avons fait de notre plein gré." <sup>28</sup>

Après avoir directement visé les prétendus coulissiers, Bourassa pointait la dangereuse signification d'un tel précédent. "Si nous envoyons deux mille hommes et si nous dépensons deux millions pour combattre deux peuples dont la population totale s'élève à 250,000 âmes, combien d'hommes armerons-nous et combien de millions dépenserons-nous pour combattre une puissance de premier ordre ou une coalition internationale ?"

A ceux qui prétendaient que le Cabinet avait obvié à un tel précédent, il affirmait : "Je crains que ce ne soit un obstacle bien fragile à mettre en travers du militarisme tapageur qui entraîne toutes les possessions britanniques." <sup>29</sup>

On reconnaît volontiers l'héritier d'une pensée canadienne-française, pensée qui refuse de voir que la politique du Canada est dictée par ses habitants, que cette politique est parfaitement autonome et que le Canada devra nécessairement prendre part à la première grande guerre.

Mais, sous un aspect plus positif, la ligne de conduite du gouvernement était claire, bien définie. MacDonald l'avait inaugurée, Laurier la reprenait à son compte. "Je ne puis admettre que le Canada devrait prendre part à toutes les guerres de la Grande-Bretagne, mais je ne suis pas prêt à dire non plus qu'il ne devrait prendre part à aucune. Je suis prêt à considérer chaque pas à son mérite, dès qu'il se présentera." <sup>30</sup> Et il ajoutait péremptoirement : "Je ré-

27. *Hansard*, 1900, 1828.

28. *Ibidem*, 1837.

29. *Ibidem*, 1791-1792.

30. *Ibidem*, 66.

clame pour le Canada qu'à l'avenir il ait la liberté d'agir ou de ne pas agir, d'intervenir ou non, enfin de faire comme il lui plaît et de se réserver le droit de juger s'il y a pour lui matière à intervention." <sup>31</sup>

Une autre fois, il avait déclaré : "Nous sommes sous la suzeraineté du roi de l'Angleterre, et nous plions le genou devant lui, mais le roi de l'Angleterre n'a pas d'autres droits sur nous que ceux que lui accorde notre propre parlement canadien. C'est là la conception de nos relations avec le trône, reconnue par tous les sujets britanniques vraiment loyaux." <sup>32</sup>

Vint la conférence coloniale de 1902. Chamberlain demande alors une plus grande solidarité dans le gouvernement, le commerce et la défense de l'Empire. Laurier refuse net. Mais le champion impérialiste revient à la charge et moussé cette fois le fameux projet de la participation des colonies au gouvernement de l'Empire. "Le Titan fatigué chancelle sous le poids de son destin. Nous avons porté le fardeau depuis plusieurs années. Nous croyons qu'il est temps que nos enfants nous aident à le porter; chaque fois que vous nous en ferez la demande, soyez assurés que nous nous empresserons de vous appeler à nos Conseils. A n'importe quel moment, si vous voulez une part, une part proportionnée, des fardeaux de l'Empire, nous sommes prêts à vous rencontrer pour discuter d'une proposition vous donnant une voix correspondante dans la politique de l'Empire." <sup>33</sup> Laurier, sentant l'occasion propice, déclara que le Canada était disposé à assumer les frais de sa propre défense navale. L'offre n'allait être acceptée que sept ans plus tard.

Dans l'intervalle, quelques jeunes intellectuels canadiens-français, groupés autour d'Olivar Asselin, d'Omer Héroux, d'Armand Lavergne et de Bourassa, allaient fonder la Ligue Nationaliste Canadienne. Leur programme <sup>34</sup>, fort élaboré, touchait en plusieurs points à la participation du Canada aux guerres de l'Empire, notamment :

- (1.) *Opposition à toute participation du Canada aux délibérations du Parlement britannique et de tout conseil impérial permanent ou périodique.*

31. *Ibidem*, 71.

32. John S. Ewart, *The Kingdom Papers* (2 vols., Ottawa, 1912), 1: 5.

33. R.M. Dawson, *The Development of the Dominions Status: 1900-1936* (Londres, 1937), 9.

34. Reproduit dans G. Frégault; M. Brunet; M. Trudel, *Histoire du Canada par les textes* (Montréal, 1952), 229-231.

- (3.a) *Abstention de toute participation du Canada aux guerres impériales en dehors du territoire canadien.*
- (3.c) *Opposition à l'établissement d'une école navale au Canada avec le concours et pour le bénéfice de l'autorité impériale.*

Il s'agissait là d'un programme essentiellement canadien-français que le gouvernement national du "British North America" ne pouvait se permettre de mettre en vigueur et qui allait contre la grande tradition du Canada anglais et des autres Dominions.

D'ailleurs les représentants du Canada anglais allaient s'employer, en 1904, à corriger les lacunes que contenait, selon eux, la constitution canadienne en regard de l'aide future à la mère-patrie. Ils mirent de l'avant un projet de loi sur la milice. Les sous-amendements firent que l'article 69 se lisait ainsi :

*Le gouverneur en conseil peut mettre la milice, ou toute partie de la milice, en service actif partout au Canada et en dehors du Canada, pour la défense de ce dernier, en quelque temps que ce soit où il paraît à propos de le faire à raison de circonstances critiques.*<sup>35</sup>

La loi autorisait donc le gouvernement à convoquer la milice "partout au Canada et en dehors du Canada, pour la défense de ce dernier." Les Canadiens-Anglais ne l'entendaient pas de cette oreille; Sam Hughues et la presse tory représentèrent "cette restriction: pour la défense du Canada, comme une manoeuvre, inspirée par Bourassa, pour empêcher de secourir la mère-patrie menacée."<sup>36</sup> Rien n'y fit et la loi fut votée telle quelle.

Au même moment, en Angleterre, tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des mondes." A la gloire de posséder un empire fortement unifié, le peuple anglais préféra la sensation plus confortable de manger à sa faim, ou du moins approximativement. Voilà pourquoi les conservateurs anglais subirent en 1906 une défaite retentissante; la fédération impériale n'eut pas lieu."<sup>37</sup>

Les coloniaux, moins tenaillés par leur estomac et obéissant à des motifs plus cérébraux, tentèrent par tous les moyens possibles d'unir d'une façon plus étroite la "plus Grande Bretagne". Pendant qu'ils songeaient à une Haute Cour impériale, à un Cabinet impérial et même à un parlement commun sous le Cabinet impérial, la fière Albion songeait tristement à sa prépondéran-

35. Cité en appendice de Henri Bourassa, *Que devons-nous à l'Angleterre?*, 390.

36. Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec* (Montréal, 1947), 19: 19

37. Guy Frégault, "L'indépendance du Canada", *L'Action Nationale*, 29 (1947): 461.



ce mondiale qui s'effritait sous le coup de la poussée germanique. Véritable obsession! L'expansion de sa flotte lui apparut alors comme une panacée digne des plus grands maux et capable de raffermir son emprise sur toutes les mers et, par le fait même, sur toutes les puissances mondiales. Elle se tourna vers ses colonies et leur tendit la main à seule fin de bâtir sa marine impériale.

Pour Laurier et les autres *Canadians*, la question était déplacée; ils refusaient obstinément une contribution à un fonds commun de défense. L'Amirauté anglaise dut se résigner et suggérer la création de flottes locales. La proposition plut aux coloniaux. Tour-à-tour, ils allaient mettre le programme à exécution. Aussi, à la conférence de 1907, Laurier fit-il instituer en principe que la flotte impériale serait à l'heure du danger constituée d'unités coloniales distinctes. En d'autres termes, "une marine canadienne en temps de paix, impériale en temps de guerre".

Durant l'hiver de 1909, une agitation fiévreuse s'empara des loyaux impérialistes canadiens en faveur d'un programme destiné à la construction de dreadnoughts. Et G. E. Foster ne fera que refléter l'opinion canadienne ou plutôt anglo-canadienne lorsque, le 29 mars, il proposera une résolution visant à construire une Marine canadienne et à doter l'Angleterre d'un nouveau dreadnought, si tel était le bon plaisir du premier ministre. Finalement, le cabinet Laurier trouvera une solution mitoyenne au problème: une dépense annuelle de trois millions de dollars pour l'achat et l'entretien d'une dizaine de navires de guerre.

Déjà pointaient à l'horizon les grandes batailles de Bourassa. Appuyé par tous les nationalistes canadiens-français, parfois par les conservateurs du Québec, il allait s'opposer à toute cette question de marine et de dreadnoughts.

Le gouvernement tenait une position précaire. Accusé par les Nationalistes du Québec de trahison à la race, Laurier voyait les Impérialistes tories ou même libéraux l'accuser de froideur envers l'Empire en suggérant une marine canadienne. Roblin, premier ministre manitobain, alla même jusqu'à ridiculiser cette marine canadienne : a tin-pot navy".

Borden appuyait Laurier, mais il désirait un dispositif spécial permettant une contribution en espèces sonnantes en cas d'urgence. Dès lors, "l'Amirauté, dont le chef était alors Winston Churchill, avait raison de croire que le Ca-

nada et les autres Dominions ne refuseraient pas, le cas échéant, de contribuer en hommes et en argent à un conflit dans lequel la Grande-Bretagne serait entraînée.”<sup>38</sup>

Par ailleurs, il n'était pas disposé à sacrifier les forces du pays sans un juste retour des choses: la participation du Canada aux Conseils de l'Empire. A la Chambre des Communes canadiennes, il avait déclaré :

*Si le Canada et les autres Dominions de l'Empire doivent prendre part comme nations de cet Empire à la défense générale de l'Empire, n'aurons-nous, comme citoyens de ce pays, aucune voix délibérative dans les Conseils qui traitent de questions de paix et de guerre, questions qui affectent tout l'Empire? Je ne crois pas que cette situation soit tolérable. Je ne crois pas que le peuple canadien se soumettrait un seul instant à une telle condition.*<sup>39</sup>

A la Chambre anglaise, il avait de nouveau exposé son point de vue:

*J'ajouterai, sans commentaires pour le moment, que côte-à-côte avec cette participation des Dominions dans les fardeaux de l'Empire il nous reste le devoir de répondre à leur appel raisonnable à l'effet qu'ils aient le droit d'être entendus dans le façonnement de la politique et la direction des affaires Impériales.*<sup>40</sup>

Les libéraux soutinrent qu'une contribution en argent équivaldrait à la négation du gouvernement responsable. En retour, ils proposèrent le programme suivant: achat de cinq croiseurs et de six destroyers, établissement d'un collège naval et d'un personnel compétent et proposition d'une loi permettant au gouverneur général en Conseil de placer cette flotte sous le contrôle de l'Amirauté en cas d'urgence.<sup>41</sup>

La bataille s'annonçait violente. Dès le début, Bourassa et les siens, Monk et les conservateurs du Québec attaquèrent vigoureusement le ministère Laurier. Un certain lien de rapprochement se manifestait entre ces deux groupes si profondément hostiles. Il allait d'ailleurs être scellé par l'élection de 1911.

Durant le débat, Laurier déclara à Monk :

38. Jean Bruchési, *Canada, Réalités d'hier et d'aujourd'hui* (Montréal, 1947), 27.

39. *Hansard*, 1910-1911, 237-238.

40. A la Chambre des Communes (Angleterre), le 22 juillet 1912.

R.M. Dawson, *The Development of the Dominions Status: 1900-1936*, 12.

41. A.R.M. Lower, *Colony to Nation* (Toronto, 1946), 450.

42. *Hansard*, 1909-1910, 48.

*Ai-je besoin de dire à mon honorable collègue que, soit que nous ayons une flotte ou non, nous ne perdrons pas notre droit au self-government? Si nous avons la flotte, cette flotte n'ira en guerre que si le parlement du Canada (...) décide de l'y envoyer. (...) S'il nous faut maintenant organiser une force navale, c'est à cause de notre croissance comme nation: il nous faut porter le fardeau qui est le prix de notre existence comme nation.*<sup>42</sup>

En tout cas, le bill Laurier fut voté tel quel. Mais la pensée libérale de Laurier ne plaisait ni aux Nationalistes du Québec, ni aux tories, ni aux impérialistes arriérés. Seuls les impérialistes vraiment intelligents l'approuvaient. Sir Wilfrid l'apprit à ses dépens, le 21 septembre 1911. Les tories remportaient 133 sièges sur 221. Borden prenait les rênes du pouvoir; Laurier ne devait plus les revoir.

Pas plus d'ailleurs qu'il ne devait revoir son programme naval réalisé. Il dut bientôt se rendre à l'évidence que Borden favorisait encore une contribution directe à la "Royal Navy" et ne désirait guère s'embarasser d'une "Canadian Navy."

A l'été de 1912, Borden fit une visite à 10 Downing Street; l'Amirauté lui fit comprendre que l'aide la plus effective que le Canada pourrait apporter consisterait précisément dans l'achat "des plus gros et des plus forts destroyers que la science puisse construire ou que l'argent puisse acheter."<sup>43</sup>

Dès son retour, il voulut mettre à exécution les conseils de l'Amirauté. Le 5 décembre 1912, il demanda à son gouvernement une somme de 35 millions de dollars, destinés à l'achat de trois dreadnoughts. Six mois plus tard, le Sénat, en majorité libérale, rejeta le bill par 51 à 27.<sup>44</sup> La question cessa, du moins pour le moment, de préoccuper les esprits.

L'attentat de Sarajévo allait tout remettre en plan; mais c'est là une toute autre histoire. . .

43. Voir O.D. Skelton, *Life and Letters of Sir Wilfrid Laurier*, 2 : 448.

44. Sur la question navale, voir G.N. Tucker, "The naval policy of Sir Robert Borden, 1912-14", *Canadian Historical Review*, 28 (1947) : 1-31.

MAURIAC, LES FEMMES ET NOUS

Ernest PALLASCIO-MORIN

Pour François Mauriac les femmes paraissent être — *le plus souvent* — une occasion de péché mortel. Elles ne sont pas invariablement le péché, mais elles en sont presque toujours le désir ou l'image. Cette image du péché est sous les traits de la pathétique Thérèse Desqueyroux, une femme comme Mauriac les aime bien, c'est-à-dire toujours prêtes pour le péché et toujours prêtes pour l'état de grâce. Cependant, cet état de grâce, elles ne l'atteindront qu'aux dernières pages d'un livre, comme Gisèle de Plailly dans le *FLEUVE DE FEU*, qui reçoit la Sainte-Communion avec ferveur, tandis que son ancien amant la guette encore derrière une colonne dans la petite église sous les lierres. Cet état de grâce, semble-t-il, ne leur est accordé qu'en fonction d'un repentir bien féminin, car s'il est vrai que la femme est faible, il est aussi vrai qu'elle se repent la première d'une chute dans laquelle l'ont entraînée des hommes sans vertu, sans morale, ou tout simplement sans cœur.

Mauriac prévoit tout cela. Ah ! comme il aurait été un excellent confesseur ! Comme il aurait été un habile directeur de conscience ! Il s'en attribue souvent le rôle du reste dans plusieurs de ses personnages, tel madame de Villeron, l'amie de Gisèle de Plailly. Cette femme veut écarter les dangers d'une nouvelle chute de Gisèle, mais comme elle aime mieux la douleur d'un repentir, elle relâche un peu son étroite surveillance et Gisèle se glisse irrésistiblement dans les bras de Daniel Trasis, un débauché que seul intéresse un *lis à couper* ! Puis, madame de Villeron a son péché elle aussi, intimement lié à ses vertus. Elle pêche par son habileté, oserai-je dire, à ne rien découvrir des raisons qui la tiennent aussi près de Gisèle de Plailly.

Elle attend quelque chose des doutes qui se glisseront dans l'esprit des gens, comme dans celui de Daniel, bien sûr. Et lorsque celui-ci, n'en

HOMMAGES

DE

CHRISTIN

MONTREAL

*Hommages de*

*Lido Biscuits*

Ltée

2190, ave Papineau

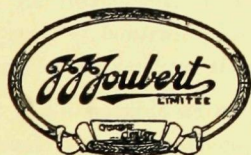
MONTREAL

FR. 1125

TOUT LAINE ou falsifiée, une étoffe  
est une étoffe. . . Pourtant si l'on  
compare, l'authentique est moins  
chère.

•  
AINSI DU LAIT...

A prix égal, la qualité JOUBERT  
l'emporte haut la main



4141, rue ST-ANDRE

FR. 3121

Succursale N.D.G.

920, boul. Décarie

— DE. 3561



SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

320, RUE LEMOYNE - MONTRÉAL I.



●

**LES BISCUITS  
DAVID SONT  
TOUJOURS  
FRAIS,  
CROUSTILLANTS  
ET SAVOUREUX!**

●

Si votre épicier ne les a pas,  
envoyez son adresse à

**DAVID & FRÈRE** **LIMITÉE**  
1930, rue Champlain, Montréal

pouvant plus, lui distillera l'essence des doutes (*auxquels il n'ose même pas donner de nom*), elle feindra de ne rien comprendre. En fait, elle ne comprend rien non plus, puisqu'elle est au-dessus du Mal ! Mais comme Mauriac a dû avoir de plaisir à laisser ce doute flotter durant quatre-vingt-dix-huit pages, car enfin ce n'est qu'à ce moment-là que madame de Villeron expliquera sa mystérieuse présence dans la vie de Gisèle de Plailly :

J'ai charge d'âme, monsieur, dit-elle à Daniel Trasis. Ses parents me l'ont confiée !

Mais oui, Mauriac eut été un excellent confesseur, car s'il installe le péché dans le cœur des femmes qu'il peint, qu'il fait vivre en ses romans, comme il sait d'autre part leur trouver des excuses, que dis-je ? des psychoses qui atténuent les responsabilités, des atavismes qui nous réduisent à la miséricorde. Voyez plutôt ! Avant d'entreprendre son roman le *FLEUVE DE FEU*, il écrit :

"Si tu doutes qu'une jeune fille bien née et parfois dévote puisse descendre jusqu'où tu vois Gisèle de Plailly, songe à ton âme éprise de Dieu, mais qui, toujours, aima plus ardemment ses souillures."

Mais cela ne suffit pas ! Il craint tellement que l'on n'approuve pas ses heures d'abjection, ces délices charnelles, ces intimités qu'il se garde bien de décrire (*car M. Mauriac se repose sur l'intelligence et l'imagination de son lecteur*), qu'il cite Saint-Jean, Pascal et Bossuet.

Mais oui, pour excuser Gisèle de Plailly, il a trouvé dans saint Jean, première épître, chapitre 11e, verset 16e : "*Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie*".

Et dans Pascal : "*Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent*".

Et finalement, dans Bossuet : "*O Dieu, qui oserait parler de cette profonde et honteuse plaie de la nature, de cette concupiscence qui lie l'âme au corps par des liens si tendres et violents*".

Est-il possible de ne pas croire, après avoir entendu ce cri, que même Bossuet n'a pas senti en lui cet aiguillon, cette épine qui lacère et qui blesse ? Fort de ces trois citations, Mauriac pouvait donner libre cours à la passion dont il allait allumer le cœur de Gisèle de Plailly. S'il

nous dit peu de chose de sa première chute, il nous laisse entendre que la seconde sera inévitable. Il trouve un oisif — *fuyant déjà une vieille liaison* — et qui, s'ennuyant déjà de ne pas se livrer à quelque débauche, découvre dans une auberge pyrénéenne cette jeune Gisèle de Plailly dont la blessure du cœur n'est pas encore cicatrisée et dont la surveillance extrême de madame de Villeron a déjà raison des nerfs tendus. Une proie facile me direz-vous ? Connaissiez-vous bien Mauriac ? Non ! Il y aura une lutte ! Il y aura une lutte intérieure féroce, acharnée, capable d'entamer des digues que l'on aurait imaginées invincibles.

Les désirs passent d'un regard à un souffle chaud. Puis, sous les marronniers, une course folle, des cheveux qui se dressent au vent, une main qui saisit une main, un corps qui ploie, une femme qui dit non, mais qui d'avance, (*le savait-elle ?*) s'est donnée sans trop savoir quel plaisir elle goûterait le mieux, celui de tromper la vigilance de sa gardienne ou celui d'avoir sur sa bouche humide et consentante la bouche furieuse de la brute ! Ah non ! Avec Mauriac il n'y a pas de femmes qui se donnent facilement. Mais elles sont prises et finalement vaincues. Mauriac a une conception bien à lui du péché. Oh ! il le désapprouve, bien sûr, mais avec un certain regret. Il voudrait que le péché fit de nous des saints. Admettons que cela serait arrivé sans lui. Il sait d'autre part que le péché ou plutôt, *l'épreuve* du péché devrais-je dire, nous rend plus humain et qu'elle a tôt fait de rabattre la superbe. Le péché nous rend plus frères d'Adam. Mais dans la plupart de ses livres François Mauriac fait peser sur la femme le poids du péché. Elle a commis la première faute et c'est cela, je crois, qu'il ne lui pardonne pas.

Saint Paul est intransigeant et menaçant. Le soldat converti n'a pas beaucoup de pitié pour les pécheurs. Il les harcèle, les traque, les sort du paradis à grands coups de triques, tout en laissant au Bon Dieu le soin d'être plus indulgent et plus charitable que lui. Mais Mauriac voit les choses autrement. Il voudrait bien que nous allions au ciel avec nos péchés sur la conscience si cela était possible. Tout indulgent qu'il soit, Dieu est aussi Justice, et ne fera pas cette grâce à François Mauriac, même si nous avons accoutumé de l'appeler "l'Enfant terrible de l'Église catholique". Il faudra bien qu'il se fasse une raison un jour ou l'autre.



Mais quel démon le pique ? Quelle psychologie le hante ? Jusqu'ici, le Mal a passé de son cerveau dans les veines des personnages qu'il a créés. Jusqu'ici, il nous les a faits *affreusement beaux* ou *magnifiquement laids*. À vrai dire, ils sont pour la plupart des sujets de laboratoire, si je puis m'exprimer ainsi. Il excelle à traduire la douleur. Il excite les sens même dans la description de la vertu, car celle-ci est toujours opposée au Mal d'une manière ou d'une autre. Lorsque dans sa vie de *MARGUERITE DE CORTONE* celle-ci, pénitente, ayant déjà bouleversée le ciel par son repentir, ayant arraché au Père Éternel un pardon final et au Christ la promesse qu'elle sera sauvée lorsqu'elle se présente chez les Frères Mineurs, on lui refuse carrément la porte.

— Vous êtes trop jolie et trop jeune, ma fille !

C'est presque en poussant un cri d'horreur que le bon frère portier la rejette à la rue avec ses crimes et le poids immense de ses fautes.

Comment, semble se dire le bon Frère, la maîtresse du seigneur de Montepulciano devenir l'épouse du Christ ? Mais c'est invraisemblable ! Mais oui, notre pauvre frère portier n'y avait pas songé. La sainteté a souvent un visage invraisemblable aux yeux des humains. Saint Paul qui passe de la haine à l'amour en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Madeleine qui après avoir couvert les pieds de Jésus d'un parfum rare, lors de ce festin, ira embaumer de sa pénitence et de ses vertus les rochers escarpés, lieu nouveau de sa solitude où même les anges admireront sa beauté qu'elle n'a pu détruire.

Camille de Lellis qui joue jusqu'à sa dernière chemise, François-Xavier qui mesure ses forces physiques avec les fiers-à-bras dans les rues, et jusqu'à Matt Talbot, cet ivrogne scandaleux, qui s'est un jour chargé de chaînes pour briser celle qui le retenait à un vice dont peu de ses semblables parviennent à se débarrasser.

Mais lorsque Mauriac choisit d'écrire la vie d'une sainte, il prend une sainte *spectaculaire*, une sainte qui ébranle les voûtes de la cité céleste, qui fait presque honte aux anges tant elle sait aimer. Loin de lui la pensée de choisir une petite sainte tranquille, qui n'aurait pas connu le péché, qui n'aurait scandalisé personne, qui n'aurait irrité le Père, qui n'aurait attiré

sur sa tête les foudres d'un confesseur aux abois. Non ! Il choisit Marguerite de Cortone. Il explique : *"Elle ne s'est pas imposée à moi, elle qui aujourd'hui m'est devenue si chère"*.

Mais un modeste lecteur peut tout de même songer qu'elle lui est devenue chère parce qu'elle a péché, qu'elle prend place aux côtés de Thérèse Desqueyroux, de Gisèle de Plailly, de la froide accapareuse Félicité Cazenave, de sa Pharisienne inaccessible à l'amour et dont l'envie est une passion plus grande que les aventures charnelles qu'elle veut empêcher.

Les femmes en général, dans l'œuvre de Mauriac, ont en elles un monde confus, épars, parfois délabré et sans *attrait* particulier, (*et s'il y a un attrait particulier, c'est justement celui qui leur sera défendu*), et cela les pousse comme d'instinct à l'analyse et à la suranalyse de leurs sentiments. Ce drame intérieur contient son expiation toujours plus grande du reste que le mal dont elles se sont rendues coupables.

Elles sont extrêmement influencées par leur entourage aussi. Non pas qu'elles ne sauraient d'elles-mêmes briser les liens qui les retiennent à des habitudes, à des convenances, mais elles craignent tout et le pire d'un geste qu'elles n'auraient pas posé la veille ; elles portent à l'avance des jugements sur leurs actes, alors qu'en définitive, ni le lecteur, ni les gens qui les aiment ou les détestent n'auraient songé justement à leur tenir rancune ou à leur faire grief de ces actes dont la plupart sont inhérents à leur nature et à l'échelle même de leurs passions.

Mais François Mauriac aime ça leur arracher le cri de douleur de la femme brisée par le destin. Il aime la séduire et lui donner plus tard le courage de se reprendre. Il aime l'embarrasser d'une convoitise qui paraîtra odieuse à tout le monde, dans le milieu où elle vit. Il aime la jeter toute nue dans la jungle des humains où tous ses mouvements seront minutieusement épiés, où elle ne sera jamais seule avec elle-même. Et si elle était seule avec elle-même, cette pauvre femme serait encore en face de ses péchés qu'elle savourerait dans le silence de la nuit, face aux étoiles accusatrices ! Mais ce serait pour se retrouver dans la palombière où séchait de désirs honteux la pauvre Thérèse Desqueyroux. O la chair qui nous tient rivés à la chair ! O la chair qui continue d'aimer ce qui la dégoûte. Comme Mauriac sait la comprendre et l'analyser lorsqu'elle enveloppe le corps d'une femme

savoureuse dont les instincts ont été refoulés ou peut-être comprimés.

Nous trouvons la même chose chez Mauriac dramaturge. C'est le même homme, le même chirurgien qui taille à grands coups de bistouri dans le destin des personnages qui se meuvent douloureusement autour d'une passion, d'un bien immobilier, d'une rente, ou d'un cœur dont il faut faire l'assaut à tout prix. Les accents sont plus aigus, les coups plus incisifs.

Il sait arracher à l'insaisissable Elizabeth de Virelade le seul amour qu'elle aurait sans doute vécu, même au prix de douleurs quotidiennes, excessives, mais voulues, couvées, chéries, attisées parfois. Tout ce qu'elle veut, cette femme de 31 ans, c'est un cœur d'homme qui battrait près du sien, c'est le souffle chaud émanant de la bouche d'un amant contre sa joue fiévreuse, c'est un corps allongé auprès d'elle, mais qu'elle saurait se refuser jusqu'au moment où les nerfs (*jouant leur rôle complice*), complice d'une volonté à mi-chemin entre le pur et l'impur, la forcerait à se donner, mais de manière à ce que la faute en retombât sur l'homme au moment où celui-ci ne sait plus s'il donne ou s'il reçoit. Ce qu'elle veut davantage, c'est vivre une émotion qui la ferait mourir, pourvu que ce soit dans les bras de l'être qu'elle aime. Ici, Elizabeth de Virelade rejoint les femmes créées par Jules Barbey d'Aurevilly, surtout Alberte, du "*Rideau cramoisi*", dans les *DIABOLIQUES*.

Nous trouvons un problème aussi complexe dans "*Asmodée*". Ah ! la pauvre Emmanuelle, mystique jusqu'au jour où le jeune Fanning vient d'un brûlant baiser troubler son idéal et sa vision de bonheur en Dieu seul. Elle semble se dire que Dieu est bon, mais qu'Il serait encore meilleur s'Il acceptait d'être partagé. Pourquoi pas avec le jeune Fanning dont le mystère hante les yeux et dont la bouche a des sourires qui se reflètent dans le miroir de son âme toute neuve encore. Pour une fois, Mauriac veut bien consentir à un mariage heureux. Il a eu cette faiblesse, cet amour, ou peut-être cette complaisance pour Emmanuelle.

Mais il n'a cette faiblesse que pour elle, car la mère de la jeune fille est ensorcelée par Blaise Couture. Celui-ci, torturé par un vice intérieur, masquant sa déchéance sous des dehors de faux saint, semble continuer auprès de la famille désemparée sa misérable vocation ratée. Vous voyez que Mauriac revient souvent à cette direction de la conscience. Blaise

Couture a pris place dans l'âme de madame Barthas et malgré le mur de pierres qui les sépare, il sait bien qu'elle sera torturée aussi longtemps qu'elle n'aura pas livré son âme inquiète et janséniste au repos que lui seul saurait lui apporter. Mais c'est lui qui le dit ! Blaise Couture a-t-il des désirs secrets, inavouables pour madame Barthas ? Là encore, Mauriac donne le choix au spectateur. Mais le travail sur l'âme est beaucoup plus délicat et faire souffrir quelqu'un pour entendre la musique de sa douleur, c'est un travail d'orfèvrerie qui laisse loin derrière lui une conquête vite faite sous les charmilles ou sous le sentier couvert. L'ex-séminariste envoûte la famille entière par sa présence à la fois haie et respectée... qui sait ? peut-être encore désirée !

François Mauriac excelle à ce jeu paradoxal que les âmes meurtries, blessées, torturées, souffrantes, soient justement amoureuses de ce mal qui les ronge. C'est au point que si l'on pouvait leur offrir une guérison totale, elles ne seraient pas si prêtes qu'on se l'imagine à l'accepter d'emblée. Évidemment ! Que feraient-elles ces âmes sans leur mal ? Elles ne seraient plus les enfants chéries de Mauriac ! Iraient-elles se jeter dans les bras d'un poète joyeux, optimiste et débonnaire comme Charles Trenet. En voilà un qui les guérirait peut-être, lui qui sait faire une chanson sur un deuil :

Donnez-moi quatre planches  
pour construire un cercueil ;  
Il est tombé de la branche  
le gentil écuréuil.

J'étais seul sur les routes  
sans dire ni oui, ni non.  
Mon âme s'est dissoute.  
Au ciel était mon nom !

Vous voyez, la joie dans la tristesse ! François Mauriac se trahirait lui-même et il ne serait plus le romancier de la femme s'il voulait en faire autant.

Souvent chez Mauriac, par un retour du paradoxe habilement composé et nourri des herbes fraîches du Mal, le persécuteur devient le persécuté et c'est lui, au fond, qui reçoit la sympathie du lecteur ou du

spectateur. Il en est ainsi pour le père d'Elizabeth de Virelade qui dit à la pauvre malheureuse à deux pas de la folie où il tend encore à la précipiter, plutôt que de la perdre à un autre :

— Et pourtant, Elizabeth, nous nous aimons !

Il en est ainsi pour Félicité Cazenave qui laisse mourir Mathilde, sa bru, seule, dans une chambre froide, en proie aux horreurs de l'angoisse et de la fièvre puerpérale, car la mort de Mathilde lui redonnera son fils qu'elle adore. Il en est ainsi du Père Bevegnati, biographe de Marguerite de Cortone, qui s'ingénie à ne pas passer pour un naïf, et d'autre part, de l'attirer à un plus grand détachement de toute sa personne. Mais au fond, quelle gloire pour lui de façonner une sainte, même s'il s'en défend avec humilité. — Que ne songe-t-il à Jésus-Christ qui, chaque jour presque, a des colloques émouvants avec l'ancienne maîtresse du seigneur de Montepulciano ?

Mauriac ne doute pas que le Frère Giunta Bevegnati croit ce que rapporte — *aussi textuellement que possible* — la jeune sainte de ses entrevues mystérieuses avec Celui qui vient de dire : "Si tu renonces à toi-même et à ton fils (*car elle avait eu un fils de son amant Montepulciano*), Je t'appellerai ma sœur."

Cependant, cet enivrement aurait transporté la sainte au-delà de ce qui est humain (*comme si ce n'était pas déjà fait !*), et une fois là, dans cette extase heureuse, béatifiante, elle aurait oublié peut-être qu'elle doit à son corps de nouvelles macérations, à son cœur des hontes publiques, ainsi qu'elle savait s'en organiser du reste (*comme autrefois la femme de Sicbar criant ses fautes du plus haut des tours de la ville*) et à son âme des *abaissements* aussi profonds que ceux de Jésus qui se penche vers elle, la relève, l'embrasse, la gronde un peu, mais la comble d'amour en échange de son amour. Lorsque Dieu veut s'emparer totalement d'une âme, Il ne lui montre pas ses fautes, mais Il la comble de nouvelles faveurs.

Mauriac s'attache donc à cette femme du XIII<sup>e</sup> siècle — *et du XIII<sup>e</sup> siècle italien* — parce qu'elle sert bien dans sa vibrante personnalité, dans sa vie intime même et jusque dans sa sainteté, les desseins qu'il a sur elle de la rapprocher de Thérèse Desqueyroux et des autres femmes qui lui ressemblent par le péché. Certes, Marguerite de Cortone finira dans les

bras de Dieu, mais le chemin qu'elle aura parcouru en est un dont François Mauriac connaît bien les méandres et les pièges. Il la tient par la main depuis qu'elle lui est devenue si chère. Il l'accompagne au château de son amant (*son ravisseur*), car Marguerite a droit à une excuse elle aussi. Il la voit trônant, richement vêtue, les cheveux couvrant presque toute sa belle taille, les yeux cernés par les fatigues des nuits enchanteresses autant que coupables. Il la voit fière d'être servie comme si elle ne servait pas elle-même un maître sensuel et profondément égoïste ! Et cela dure neuf ans ! Neuf années d'un concubinage qu'elle sait odieux, (*qui ne se souvient pas parfois de l'innocence de ses jeunes années ?*), mais auquel ses sens se sont habitués même si la raison et le cœur sont en désaccord avec ses gestes familiers et si souvent répétés et pour lesquels le Christ lui dira plus tard combien de fois elle a pu le crucifier au milieu de ses réjouissances... pour ne pas dire l'autre mot !

Et Mauriac s'attarde à ses années durant lesquelles la sainte est aux prises avec les forces du Mal, ces années durant lesquelles Jésus, toujours présent, reçoit les coups qu'elle lui porte. Un jour, Marguerite court un danger imminent. Elle va être enlisée dans un marais. Mais Celui qui l'attend pour la transformer après l'avoir arrachée à ses crimes, voici qu'Il la délivre Lui-même, sachant que pendant des années encore elle n'aura aucune reconnaissance, aucune pitié, aucun sourire. La belle affaire !!! Ses yeux sont pour Montepulciano, ainsi que son cœur, ainsi que son corps, ainsi que sa passion pleinement vécue et toujours satisfaite !

Mais le jour de la conversion arrive. Elle trouve son amant assassiné au fond d'un taillis dans la forêt. On ne peut pas avoir été si entière dans le péché sans être tout entière dans la grâce. Cette fois-ci c'est le Christ qui la frappe ! C'est lui qui s'interpose entre elle et le passé. C'est Lui qui veut être son avenir, son éternité même. Mais elle a le choix. Celui-ci se fait en une seconde foudroyante. Elle s'en va. Pas de larmes, pas de crises de nerfs, pas d'abattement non plus. Une cloison étanche la sépare de cet homme en lequel son pire ennemi lui apparaît maintenant. Pas un regard de compassion. Elle ne prévient même pas la famille. Le lien s'est rompu soudainement ! Pourrait-elle seulement dire comment cela s'est fait ? Elle court au château, y prend quelques bijoux, quelques effets personnels, son fils, et elle descend vers Cortone.

Mais Celui qui venait de l'arracher à elle-même brusquement, devait la laisser quelque temps à elle-même. Sans la rencontre qu'elle fit des dames Moscardi, dont l'une se nommait Marinaria, que serait-elle devenue ? Les Frères Mineurs venaient de la rejeter comme un suppôt de l'enfer, ce qu'elle était du reste, ou plutôt ce qu'elle n'était plus depuis longtemps, puisque son vrai et unique Seigneur l'en avait protégée malgré tous les efforts qu'elle avait tentés pour le devenir, du moins dans les œuvres sinon dans le cœur.

Mais si je continue ainsi vous vous demanderez peut-être si elle ne s'est pas imposée à moi aussi cette femme ! Et vous n'auriez pas tort !

Laissons-là gravir le Calvaire qui se dressa devant elle et dont l'ascension fut aussi spectaculaire et aussi invraisemblable que son union parfaite avec son Dieu, à ce point qu'elle n'appartenait plus à la terre que par la volonté de ce Dieu qui se faisait tellement désirer d'elle que jamais un cœur de femme ne fut plus épris que le sien, que jamais **un amour fut plus démonstratif et plus singulier parfois, mais aussi plus profond, plus sincère, plus humilié.**

La passion qu'elle a eu pour Dieu (*le Fils surtout*) étonnait Jean de la Croix qui arrive à tout apprendre de la Trinité. Plus tard, le cardinal de Bérulle entraînait les fidèles à une dévotion envers le Saint-Esprit et il disait qu'on y trouvait à la fois la science, la paix et le sentiment d'une plus profonde connaissance de Dieu. Mais Marguerite s'attache au Fils de Dieu avec la même passion humaine qui l'avait entraînée hors de Lui. Il la comprend et d'ailleurs, Il la veut exactement comme elle est. Elle n'ira jamais jusqu'au fond de l'amour qu'Il est prêt à lui montrer, mais par contre — *jouant presque le jeu avec Lui* — si elle ne l'étonne pas, car Il sait tout, elle Le fera se rendre compte que pas une femme avant elle ou après elle ne Lui aura marqué autant d'amour, autant d'abandon, et cela jusqu'à la plus petite enfance de l'âme.

Et Mauriac écrit d'autres chapitres où Celui qui est devenu son maître maintenant la précipite de nouveau devant ses anciens crimes, afin qu'elle en voit toute l'horreur ! Et là, le romancier excelle encore une fois ! Il lui a volé son âme à Marguerite (*à moins que par miracle elle la lui découvre dans l'ombre*) et les accents qu'il trouve pour décrire les derniers jours de sa vie éclatent comme des sons de trompette aux murailles de l'éternité.

Cette saine folie, si j'ose dire, nous montre comment Mauriac sait extraire d'un caractère, d'un tempérament, d'une âme, tout ce qu'ils peuvent offrir de bon ou de mauvais et comment il sait habilement en tirer parti, pour exprimer ce qu'il pense au fond de cette créature de faiblesse, de dévouement, et d'amour que Dieu a placée près de nous pour notre enchantement d'une part et pour notre douleur de l'autre.

Cette folie, dis-je, Mauriac tente de l'expliquer dans chaque femme de ses romans. Sa dédicace de *GENITRIX* en est un bel exemple. Il écrit : — *À mon frère le docteur Pierre Mauriac, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Bordeaux, je confie ces malades en témoignages de ma tendre admiration.*”

Mais au fond, c'est à tous les lecteurs qu'il les confie ! Et nous, malheureusement, nous ne pouvons pas les soigner, pas plus que lui du reste, pas plus qu'un psychiatre, car il est vrai que les passions déchaînées conduisent à tous les excès. Les réprimer c'est se créer une âme plus forte, mais au prix de quelles luttes ! Tous les refoulements finissent par laisser filtrer des états d'âme bizarres dont plusieurs ont désaxé de belles intelligences, de beaux cerveaux. Mauriac ne cherche pas la solution du problème.

Il ne croit pas d'ailleurs que ce soit le rôle du romancier. L'esprit d'observation qui le fait pénétrer jusqu'au fond de l'être humain, de la femme surtout (*car il y a plus de femmes que d'hommes dans son œuvre*) ne le force pas à traiter le mal après l'avoir découvert.

Au fond, il a créé un type de femme et c'est Thérèse Desqueroix. Toutes les autres lui ressemblent, même si elles souffrent d'une manière différente, si elles ont des passions diverses, si elles vivent dans un milieu qui se referme sur elles comme un étau, si elles sont en bute à des contingences qui les blessent, si elles ne peuvent échapper à tel ou tel atavisme.

Thérèse est pathétique dans le crime qu'elle a presque fait. Analysez bien son crime et vous verrez qu'elle a péché par omission. Elle aurait pu dire à Bernard que les gouttes — *enfin, le médicament dangereux qu'il prenait* — que ces gouttes dis-je ? tombaient deux à deux et allaient constituer le poison qui le tuerait. La mort de Bernard, on ne peut pas dire qu'elle l'aurait provoquée. Non ! Pas encore du moins. Mais si son imbécile de mari allait doubler la dose et mourir, pouvait-elle être tenue respon-



sable ? Ah ! oui certes, elle a souhaité qu'il se trompât. Elle a souhaité qu'il ne revînt pas de la palombière, qu'il la débarrassât enfin de sa présence ! Mais la dose ne fut pas suffisante et Bernard s'en tira de justesse ! Mais il y a eu le scandale, le procès ! Et cette longue route du retour où elle se revoit depuis l'enfance et l'adolescence et le **plaidoyer** qu'elle fait méthodiquement dans sa tête pour sauver la face des choses, sinon pour se sauver elle-même !

Elle revoit la petite Anne de la Trave, (*sa meilleure amie*), à qui elle ne pardonnera jamais d'avoir connu les délices de l'amour charnel, tandis qu'elle, parente pauvre de ce festin, a dû se contenter d'un homme qui ne connaît qu'un assouvissement de bête, sans poésie, sans caresse, sans chaleur.

Ah ! cette lettre que la petite Anne lui écrit — *et avec une candeur qui la bouleverse* — et dans laquelle tout est expliqué, depuis la tête qui tourne jusqu'au goût de miel que laisse le baiser de l'amant sur les lèvres assoiffées ! Ah ! cette lettre, comme elle la déchire avec rage ! Pourquoi ? Parce qu'elle se sait condamnée à vivre auprès d'un homme qu'on lui a destiné et qu'elle n'a pas tellement choisi, parce que cet homme, ne la comprenant pas, a installé son cœur et sa vie au milieu de deux autres biens : la famille et les pins enracinés profondément dans la terre et dont les ramifications s'étendent au-delà de St-Clair où les ragots vont bon train.

Comment Thérèse aurait-elle pu supporter madame de la Trave, l'une de ces femmes dont la charité peut être contenue dans un verre d'eau et qui, tout en ne manquant pas la messe, se fait tout un mystère de ce que le jeune curé a traversé la place quatre fois dans la journée pour revenir par un autre chemin ! Comment aurait-elle pu supporter son père dont les intérêts politiques se trouvent subitement gênés par le scandale qui aurait éclaté... S'il n'y avait vu, *ce qu'on appelle vu !* Comment aurait-elle pu supporter le mépris de Jean Azévédo à qui elle se serait peut-être donnée — *ce jour-là* — dans la palombière, si le craquement d'une branche agitée par l'envol d'un pigeon sauvage ne l'eût retenue. Et aussi du reste, parce qu'elle craignait le retour de Bernard. Mais elle avait su tout de même — *trop sûr de lui* — eut écrit une simple lettre. Mais il n'y eut pas de

simple lettre. Et Anne de la Trave était toujours heureuse des souvenirs qu'elle avait décrits dans sa lettre intime à Thérèse. Pourtant, elle aussi, la pauvre, elle devait connaître un mariage "*arrangé à l'avance*".

Mais qu'importe, elle avait connu, elle, ce que c'est que d'être allongée auprès d'un corps dont on sent la chaleur plus torride peut-être que celle du soleil d'Argelouse plombant ses rayons impitoyables sur les landes désertes ! Elle avait connu, elle, ce que c'est que de voir une tête aimée, désirée, au-dessus de soi, dans l'entrelacement qui précède *l'approche* ! Elle avait connu, elle, ce que c'est que d'être haletante, la poitrine gonflée, la respiration courte, les yeux qui vont presque mourir... et d'avoir eu tout de même la force de dire non, parce qu'un oui engageait l'amour, et le corps et l'âme pour une vie aussi durable que celle des pins appartenant à la famille. Et chaque fois que Thérèse regarde Anne de la Trave dans les yeux elle revoit cette scène. Certes, c'est elle qui aurait voulu faire toutes ces intimes confidences à la petite, celle qui autrefois revenait de l'école en sautillant. Mais voilà que la petite en savait plus long qu'elle déjà. Voilà que la petite lui révélait des joies qu'elle n'avait jamais goûtées auprès de celui qui aurait dû les lui faire connaître.

Ah ! Bernard, Bernard, n'es-tu pas un peu coupable ? Ne sais-tu pas qu'une femme ardente, brûle près de toi, et que sans te soucier d'apprendre le métier d'amant, tu as préféré tes pins, la palombière, et l'in vraisemblable métier de mari qui s'endort bêtement après s'être égoïstement assouvi !!!

Comment Thérèse aurait-elle pu supporter le cercle de famille où Bernard prenait ses ordres ? Tout ce qu'elle demandait à la vie, c'était des choses pas comme les autres. Vous savez bien, de ces folies que l'on fait un soir, parce qu'elles nous sortent de la monotonie où nous tiennent enfermés les convenances. Mais non, avec Bernard, c'était d'abord le conseil de famille. Et lorsque Thérèse est enceinte, c'est encore la famille qui va trouver un nom à l'enfant. C'est la famille qui décidera si ce sera un garçon ou une fille. Thérèse en est excédée ! Et Bernard prend ses gouttes et il se trompe.

Depuis longtemps elle espérait cette néfaste erreur. Il la commet enfin. Un dernier vestige d'honnêteté la retient ! Pourtant, il faut parler. Elle va faire un geste, elle va parler, mais un incident s'est produit — on

annonce qu'un incendie ravage la proche forêt, le tocsin s'ébranle. Bernard avale tout d'un trait. C'en est fait !!!

Thérèse sera délivrée et il n'y aura pas eu de sa faute ! Qui peut l'accuser ? Encore la famille ! Mais oui, depuis cette histoire troublante — *dont elle a fait les frais avec le jeune Azévédo* — la famille la soupçonne de tout. Voilà maintenant qu'elle veut empoisonner son mari. Mais monsieur Larroque veillait. Il a tout fait pour obtenir son "NON LIEU" et la situation est sauve. Et puis, que lui importe ? Thérèse est une Desqueyroux maintenant. On fera le silence. Dans quelque temps la chose sera oubliée. Les électeurs ne lui retireront pas leur confiance !

La voiture s'en va tant bien que mal sur la route, tandis que Thérèse reprend pour la dernière fois le plaidoyer qu'elle veut présenter elle-même à Bernard. Puis, elle s'arrête. Tout à coup, tout cela est inutile. S'il allait lui ouvrir les bras. Mais, il faut qu'elle soit prête tout de même. Jean Azévédo n'a jamais été au centre même de sa vie et de son cœur. Si Thérèse ne peut pas sauver son bonheur, elle peut sauver son mariage. Tout dépend de Bernard maintenant... et de la famille !

Mais rien ne se passe comme elle l'avait bâti, là, dans sa tête fiévreuse, tourmentée, pendant que les tempes lui enflaient et semblaient devoir sortir, en explosant, de la boîte crânienne. Bernard avait tout réglé d'avance. La famille s'en était mêlée. On admettait Thérèse pour un petit moment, mais après quelque temps, elle annonçait elle-même qu'elle souffrait de neurasthénie et préférerait vivre au domaine, retirée, seule, et repentante. Pourquoi repentante ? Puisque, selon la preuve, elle n'était pas coupable. Le conseil de famille avait décidé.

Il était entendu que la situation deviendrait intolérable. C'est pourquoi, un jour, Thérèse obtient de Bernard qu'il vienne la reconduire à Paris. Puis, là, un jour, sans crier gare, elle le quittera. Lorsqu'il reviendra seul à Argelouse, il pourra dire que sa femme l'a abandonné. Cette histoire sera crue de tous. Et puis, ne disait-on pas que sa grand'mère du reste, autrefois... mais tous les jacassements, toutes les calomnies ne servent pas à bien couvrir ces plaies béantes qui se sont faites une place au cœur d'une femme. Que Thérèse n'ait pas aimé son enfant, c'est possible. C'est presque logique dans le roman de Mauriac.

Certes, comme le dit Anne de la Trave elle-même, l'indifférence de Thérèse pour son enfant est ignoble. Mais n'oublions pas que cette enfant lui a été donnée par un homme qu'elle déteste, dont elle ne peut plus soutenir la présence, dont elle hait la mentalité, dont elle méprise les habitudes, les goûts pour la chasse et le reste, et par-dessus tout, son ignorance du "fait" de l'amour charnel. Car c'est un *fait* avec lequel il faut compter. Soit ! je veux bien que le surnaturel, que la grandeur d'âme, que l'esprit vraiment chrétien viennent tous ensemble au secours d'une malheureuse qui se sent frustrée et de ce fait amoindrie dans ses aspirations à l'amour humain. Mais que la volonté d'accepter ce martyre n'ait pas été dans le cœur de Thérèse Desqueroux, il faut le comprendre aussi. Il y a eu là un déséquilibre qui sert de magnifique excuse, mais je vous ai dit que François Mauriac en trouve toujours une ! Cette excuse au désœuvrement de Thérèse Desqueyroux, à son refoulement que Bernard lui-même n'a peut-être jamais vu, est celle que vous attendiez pour trouver cette femme sympathique malgré le crime qui pèse sur elle, malgré les désirs inassouvis qui l'ont jusqu'à la moelle rongée.

Toutefois, elle est bien une femme comme Mauriac les aime.

Et à la fin, lorsqu'elle se perdra dans ce grand Paris — *lorsqu'elle sera, selon elle* — libérée enfin, elle ne fera rien moins que d'entrer dans une nouvelle prison plus sombre que la première et dont le geolier sera assurément plus terrible encore. La prison, ce sera la liberté de se donner à tout venant et de devenir ainsi prisonnière d'une habitude honteuse (*pourquoi pas rémunératrice ?*) et le geolier ? sa conscience chargée de remords !

On ne peut pas ne pas remarquer le désordre qui existe dans ces femmes du romancier. Sont-ce des réactions de la pure imagination ? Sont-ce vraiment des femmes de chair que l'on pourrait étudier, dont on pourrait palper le cœur et le poulx ? Sont-ce enfin des monstres irresponsables voués à une maison de santé ? Vous avez vu que Mauriac lui-même veut les confier à son frère médecin.

Eh oui ! Thérèse Desqueyroux, Félicité Cazenave, et Marguerite de Cortone. Je me suis surtout attaché à ces trois là, parce qu'elles représentent bien le type de ces femmes — *je ne dirai pas déséquilibrées, non* — mais qui, pour deux, ont adhéré à un sentiment destructeur. La troisième, Mar-

guerite, en détruisant son corps, avec une sauvagerie que je n'ai pas voulu vous décrire, a libéré son âme qui s'est élancée après la mort dans le sein de Dieu, où l'on peut toujours regarder pour découvrir les miracles de la grâce.

\*

\* \*

Mais cette mère, cette Félicité Cazenave qui ne saurait dormir, la nuit, que si elle entend — *à travers le mur* — la respiration précipitée mais régulière de son fils Fernand. De cette mère qui oublie totalement que sa bru Mathilde avait senti bouger dans son sein un enfant qui serait peut-être né... si elle n'avait pas eu à subir le martyre du silence et l'hostilité systématique des pensées qui traversent un regard. Oui, de ces regards dont parle Racine lorsqu'il met dans la bouche de Néron dans sa pièce *Britannicus* :

— *J'entendrai des regards que vous croirez muets !*

Mathilde se sent détestée, honnie. Elle a ravi ce fils à sa mère. Elle l'a volé en quelque sorte et l'influence de Mme Cazenave devient telle que Mathilde se persuade peu à peu qu'il a volé Fernand et que ce n'est pas lui en définitive qui l'a demandée en mariage.

Mais Félicité va plus loin ! Elle est sûre d'elle-même. Elle sait que son fils lui revient toujours, (*même lorsqu'il s'échappe pour fuir l'envoûtement*) et qu'il se retrouve dans une chambre, à Bordeaux, avec une "*habitude*", car c'est le mot même de la mère, et qu'il ne donne à cette *habitude* que tant de francs... pas plus que ne vaut le service, à tout événement. Mais la mère ne fermerait pas les yeux béatement, si Fernand multipliait ces aventures ! Elle craindrait pour sa santé ! Elle souffre bien assez du reste de ne pas savoir combien de fois Fernand se penche sur Mathilde pour lui donner des baisers et des caresses. Oui, elle a peur que Mathilde "*fatigue*" Fernand.

Et lorsque survient cet accident, que Mathilde ne peut se rendre à terme, Mme Cazenave trouve à dire, en guise de consolation, à son fils :

— Ça n'aurait pas même été un garçon.

Mais elle savait déjà puisque la sage-femme lui avait révélé que Mathilde était du genre de femmes qui sont "*vouées aux accidents*". Et comme le fils hausse les épaules en se disant qu'il se serait bien contenté d'une fille, Félicité devine cette pensée qu'il a et elle revient à la charge :

— Tu vois ça d'ici une petite fille qu'elle aurait dressée à nous haïr ? Cependant, la vengeance du fils n'est pas loin et elle sera terrible.

Sa mère est en quelque sorte responsable de la mort — *de la mort lente de Mathilde* — et elle paiera ce crime ! Qu'inventera ce garçon de cinquante ans déjà pour assouvir la colère qui monte en lui, à la même vitesse vertigineuse que l'amour qui *l'envahit* en présence du cadavre de Mathilde ? Oui, Fernand aime ce qu'il a perdu ! Il était indifférent à ce qu'il sentait vivant, près de lui, mais qu'il possédait de droit comme une propriété sans hypothèque, comme ses yeux, comme sa respiration entrecoupée.

Il aime ce qu'il a perdu avec plus de violence et de frénésie qu'il n'aurait trouvé de grâce et de temps, pour lui adresser un sourire lorsqu'elle lui mettait la table, avant le rapide Bordeaux qui ébranlait toute la maison, à cinq heures et trente... tous les soirs :

Que va-t-il inventer ? Il va tout simplement vivre avec la morte. Oh ! Mathilde sera six pieds sous terre — *dans le terrain de la famille* — mais elle sera à jamais vivante dans son cœur. Il apprendra à l'aimer de nouveau ! Elle deviendra une réalité et non pas un fantôme, ce qu'elle était de son vivant. Elle sera là, désormais présente et Madame Cazenave en sera désemparée. Celle qu'elle a vu morte, celle qui était morte, celle qui devrait être morte pour toujours, elle est plus vivante que jamais dans les yeux de son fils. Mathilde a donc attendu d'être entrée dans la rigidité de la mort pour réchauffer le cœur d'un homme que madame Cazenave possédait tout entier depuis cinquante ans ! Non ! cela ne se fera pas. Elle va réagir. Elle va lutter ! Elle détruira ce mythe ! Oui, mais comment ? Madame Cazenave s'était arc-boutée pour se battre contre une femme vivante. Comment se bat-on contre les morts ? C'est ce qu'elle ne savait pas. Et Mauriac a bien fait exprès qu'elle n'y pense pas, car c'est à ce moment-là que commence le martyre de Genitrix.

Félicité n'a plus de repos. Elle irait jusqu'à prier Mathilde de lui rendre son fils, si la haine ne l'aveuglait pas encore.

*Hommages*

*de*

# Mount Royal Paving & Supplies, Ltd

3701, Côte St-Michel  
VI 2511

Hommages de

W. & F. P. CURRIE  
LIMITED

MATÉRIAUX DE  
CONSTRUCTION

202 est, ave Laurier PL. 9733  
MONTREAL

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

# ÉCOLE POLYTECHNIQUE

ÉCOLE D'INGÉNIEURS — FONDÉE EN 1873

Les étudiants ont le choix des options suivantes :

**TRAVAUX PUBLICS - BÂTIMENTS; MÉCANIQUE - ÉLECTRICITÉ  
MINES - GEOLOGIE; CHIMIE INDUSTRIELLE - METALLURGIE.**

Les étudiants qui, d'après les règlements de Polytechnique, peuvent être admis en première année sans examen d'admission et qui veulent commencer leurs études à l'automne 1953, doivent soumettre leur dossier durant l'été et être inscrits avant le 10 septembre. L'ouverture de la session académique 1953-54 a lieu le 23 septembre 1953.

L'examen d'admission pour les autres candidats peut se passer à l'une des deux sessions du printemps ou de l'automne. Il est fortement recommandé toutefois aux jeunes gens qui désirent commencer leurs études de Génie à l'automne 1953, de se présenter à la première session de l'examen d'admission, le 25 juin 1953. Les dossiers d'inscription doivent être comptés et soumis le 18 juin au plus tard.

---

PROSPECTUS ET RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

---

1430, RUE SAINT-DENIS

MONTRÉAL

## G. E. LÉONARD

INGÉNIEUR CONSEIL

IMMEUBLE ST-DENIS

354 est, rue Ste-Catherine Montréal

Spécialité : B É T O N A R M É

## Mc LENNAN LUMBER Limited

BOIS DE CONSTRUCTION  
MENUISERIE GÉNÉRALE

51 ouest, rue Dorchester Montréal  
LANcaster 6145

PARIS À MONTRÉAL  
Restaurant

### CHAMPS-ÉLYSÉES

Cuisine Française de Renommée mondiale

## HOTEL BERKELEY

Hubert Stein  
Président

N. E. Verge  
Gérant

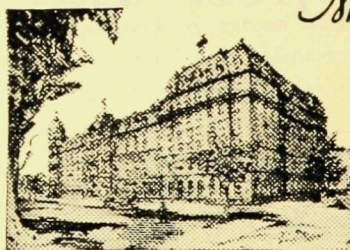
1188 ouest, rue Sherbrooke  
Tél.: MA. 7351

Montréal

## Windsor

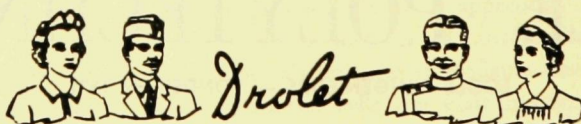
CARRE DOMINION

Montréal



Tél. GRavelle 2495

### LES UNIFORMES



TOUS GENRES D'UNIFORMES LAVABLES

5825 Fullum, MONTREAL

Rodolphe Clermont

Maurice Clermont

## Wilfrid Clermont Limitée

MARCHAND DE FOURRURES

1604, rue St-Denis

Montréal



Et Mathilde le lui rendrait peut-être ! Les morts ne sont pas méchants ! Mais il y a un jour qui se lève et qui vient nous châtier ! La paralysie vient lentement qui aura raison de Félicité Cazenave. Elle n'aura pas connu la victoire qu'elle avait méthodiquement préparée depuis le jour du mariage, depuis le jour où Fernand s'était arraché à elle pour se donner à une autre. Pour Mme Cazenave, ce mariage la divisait contre son fils. Le royaume sur lequel s'étendait sa toute-puissance s'était soudain rétréci et elle n'avait pu accepter le partage. Maintenant, la morte vivait dans la maison ! Celle qui était vivante venait de lui céder la place.

Ces femmes existent-elles ? Voilà la question ! Oui, elles existent bien sûr. Mais il faut avoir vécu avant que de prendre contact avec elles, avant que de participer à leurs réactions bizarres, psychologiques, avant de partager leur intimité souvent morbide, avant de considérer l'amour et la chair selon le point de vue qu'elles en ont, lorsque frustrées ou déçues pour la plupart, elles avivent leurs plaies à dessein et s'en vont tout droit au désespoir quand ce n'est pas à la folie.

Au fond, les personnages de Mauriac sont des êtres souffrants, (*ce en quoi ils ressemblent à notre pauvre humanité !*) et leur destin semble lié à une sorte d'atavisme, de sorcellerie peut-être, étrange et réaliste à la fois qu'il devient à peu près impossible de définir.

Pour Mauriac le problème sexuel prend beaucoup d'importance dans ses romans, et naturellement, dans les ménages qui vivent en ces mêmes romans. Si l'édifice du mariage chrétien ne repose pas entièrement sur l'aptitude naturelle des époux à se procurer ces plaisirs légitimes, il semble bien, selon lui, que si l'un ou l'autre des époux ne remplit pas ce devoir conjugal à la satisfaction de son conjoint, un premier déséquilibre s'établit, une faille existe à cette base d'entente, un désenchantement se prépare, un système nerveux s'effrite, et avec les mois et les années, la balance est faussée, (*selon le mot d'Edmond Jaloux*), et là, il devient bien difficile de corriger une situation qui d'elle-même a déjà causé tant de ravages.

Ah oui ! me direz-vous ! Il reste la famille ! Je ne dis pas non ! Cependant, pour que les enfants deviennent l'oasis de la femme frustrée ou du mari insatisfait, il demeure que ces époux doivent avoir, au préalable, des dispositions spéciales, sinon naturelles. Il faudrait qu'elle fût "*mater-*

nelle-née" ! Il faudrait qu'il fût une espèce de missionnaire du foyer, ce qui revient à dire, par définition, un homme "volonté", "patience" et "compréhension", avant d'être un homme tout court, enchaîné à ses puissances physiques, à ses désirs, à ses audaces et aussi à ses droits !

Mauriac ne lance pas toujours la femme frustrée ou violemment passionnée dans des aventures extra-conjugales. Il ne croit pas qu'elle puisse trouver là une compensation, pas même un bonheur relatif. Non ! Il préfère qu'elle se replie sur elle-même. Ce sont alors les puissances de l'esprit qui l'assaillent : l'orgueil, l'envie, la jalousie, et parfois certains instincts machiavéliques qui sont la combinaison des trois. Ces trois puissances du Mal ont fait surgir sous la plume de Mauriac Félicité Cazenave, la Pharisienne, et Thérèse Desqueyroux.

Oui, ces femmes se penchent sur elles-mêmes, couvent leur douleur, gardent bien cachées au fond de leur cœur, les hideuses blessures. Elles en arrivent toutes du reste au même dénouement que ce pauvre Yves Frontenac. Ici, je cite l'auteur lui-même : "Et lui, Yves Frontenac, blessé, ensablé comme eux, mais créature libre et qui aurait pu s'arracher du monde, avait choisi de gémir en vain, confondu avec le reste de la forêt humaine".

\*

\* \*

Vous voyez que Mauriac affectionne cette formule puisque Thérèse Desqueyroux, elle aussi, blessée, meurtrie, insatisfaite, prisonnière d'une douce folie, s'en va et se perd dans la marée humaine des rues de Paris.

C'est la première fois qu'elle se sent libre, mais elle ne sait pas qu'elle est attachée, rivée pour toujours à l'âme de Mauriac, (*qui inconsciemment ou non*) l'a fait revivre dans la plupart des autres femmes qu'il a créées.

Il a voulu s'en débarrasser dans "LA FIN DE LA NUIT" ! Il a voulu terminer son destin ! Hanté par ce personnage, surtout pour son salut explique-t-il et voici comment :

"Depuis dix ans que fatiguée de vivre en moi, elle demandait à mourir, je désirais que cette mort fût chrétienne..."

Mais nous ne saurions dire si la mort a pris possession de Thérèse Desqueyroux. Nous ne savons pas si elle ne s'est pas réincarnée dans des femmes malheureuses qui nous entourent, que nous connaissons sans doute, que nous aimons peut-être. Nous ne savons pas si ces nouvelles Thérèse à l'âme ardente, capables d'un crime, ne s'attardent pas quelque part, dans une allée déserte, au fond d'une chambre d'hôtel, attendant un gars pareil à Jean Azévédo qui jamais ne viendra les griser d'amour et de baisers.

Il est clair que Thérèse Desqueyroux n'a pas aimé Bernard d'un amour véritable et profond. Elle décrit d'ailleurs sa nuit de noces avec une horreur qui n'a d'égale que les mots qu'elle emploie. Mais quand l'amour du désir ou le désir de l'amour s'est présenté à elle sous les traits d'Azévédo, elle aurait su trouver alors comment on décrit la "*fatigue bienheureuse*" qu'elle avait dû mimer et jouer devant ce pauvre Bernard. Elle ne se serait pas demandé alors comment il en était arrivé à classer les caresses de l'homme honnête de celles du sadique. C'eût été bien différent, les caresses de Jean Azévédo ! Qu'en savait-elle ? Ce qui a tué Bernard en elle, c'est un peu ça et c'est beaucoup leurs différences de caractère, de mentalité, de milieu. Les désenchantés ont vite fait de blâmer la nature, alors qu'ils n'oseraient même pas se regarder dans le miroir qui refléterait leur image à celle de Dorian Gray pareille !

Au bas d'un dessin de Gavarni — dont m'a fait cadeau un de mes anciens patrons — on peut lire cette légende qui traduit bien le vide d'une existence fébrile et dissipée : "*J'ai voulu connaître la femme. Cela m'a coûté les plus belles années de ma vie et une jolie fortune. Et qu'est-ce que c'est une femme ? Au fond, je n'en sais rien.*"

Si ce malheureux vieillard eut passé ses plus belles années à aimer une femme — selon le cœur et l'esprit — il n'aurait pas gaspillé une fortune et la femme se serait fait connaître à lui sous les aspects que lui connaissent les hommes qui obtiennent d'elles et l'amour et la famille .

"*Ils ne feront qu'un seul cœur et une seule chair*". C'est toujours vrai et si les don Juan sont punis, les hommes de cœur trouvent auprès de la femme tranquillité, joie, réconfort, abandon, et en temps et lieux, caresses, frémissements, passion. La course aux amours produit souvent la stérilité de l'amour et lorsque le cœur est vide et que l'on a plus rien à donner, on

s'en va quémander les restes. C'est alors ce que l'on trouve : des restes ! Les femmes de Mauriac sont toujours captives de quelque chose : celle-ci d'un amour ; celle-là d'une haine ; cette autre d'une ambition effrénée ; enfin une autre, d'une obsession scrupuleuse qui fait d'elle une fausse dévote, essayant d'enfoncer en même temps dans son cœur l'amour de Jésus-Christ et la haine du prochain. Voilà le fruit, le résultat si vous voulez, d'un déséquilibre que l'on constate, mais que je ne veux pas analyser, ni surtout juger ici.

Elles sont des femmes de roman ! Et si elles sortent du roman pour hanter notre existence, nous pouvons faire deux choses : les fuir... ou avoir pitié d'elles. Si les fuir est un acte de lâche, eh bien ! ayons-en pitié et confions-les au docteur Pierre Mauriac :

“Mon frère, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, je confie ces malades en témoignage de ma tendre admiration”.

Mais d'autre part, si elles sont des femmes de roman, n'oublions pas qu'elles ont un cœur qui aurait pu battre dans la poitrine d'une autre, de l'une d'entre vous, qui sait ?

Comment vous seriez-vous accommodées d'un cœur tourmenté comme celui de Thérèse Desqueyroux ? Comment auriez-vous réagi, si l'on vous avait affublées d'un instinct aussi effroyablement “*possessif*” que celui qui torturait Félicité Cazenave, dénaturait son amour maternel poussé à l'extrême, la rendait plus marâtre que mère... et cela, à son insu sans doute. Comment auriez-vous reçu la Croix qui fut déposée sur l'épaule encore toute chaude, toute humide et toute meurtrie des baisers et des morsures de l'aimant, cette frêle épaule de Marguerite de Cortone ?

Dans Mauriac les femmes épousent le péché, mais elles en deviennent des victimes tellement belles et douloureuses qu'il nous prend des pitiés profondes, incommensurables ! On se sentirait le courage de plonger dans ces mêmes abîmes pour les en tirer. Que risquerions-nous ? D'y rester ? N'y pensons pas trop !

Monsieur Vincent n'alla-t-il pas se mêler à la vie des galériens pour les arracher aux gouffres du blasphème et du désespoir ? N'oublions pas qu'il y a sept péchés capitaux et que, sans la grâce de Dieu, nous pouvons les commettre — *chacun d'eux* — sept fois par jour ! (*J'avoue qu'il faudrait avoir bonne santé tout de même !*)

Des saints qui n'avaient rien de mièvre, de banal, des hommes gagnés au Christ comme déjà Saint-Paul, après sa conversion, et qui demande à grands cris d'être délivré de ce corps de mort !!! Oui, cette chair est *lourde et désespérante*. Et si Paul de Tarse demande quartier au ciel pourquoi pas Thérèse Desqueyroux ? Pourquoi pas Gisèle de Plailly ? Pourquoi pas vous ? Pourquoi pas nous ?

Ah ! monsieur Mauriac, si votre frère est le médecin, vous êtes le psychologue et qu'importe les raisons qui vous font précipiter les femmes dans les souillures du siècle.

J'ai connu, moi aussi, une Félicité Cazenave. Elle habite même notre ville. Mais qui la reconnaîtrait ? N'est-elle pas toujours à la messe du matin ? N'est-elle pas de toutes les congrégations imaginables ? Et pourtant, elle a réussi ce que votre Félicité n'avait pas réussi : elle a empêché son fils de se marier. Il a près de cinquante ans lui aussi et elle le tient encore et elle n'est pas morte !

J'ai connu une Gisèle de Plailly dans cette ville cosmopolite. Elle a fini par briser les liens qui la tenaient enchaînée à une liaison de dix ans. Cela n'a pas été sans déchirements ! Mais l'âme doit passer par le feu qui la purifie.

Quelles que soient les profondeurs du mal où s'enfoncent les femmes de Mauriac, elles seront sauvées par un amour véritable et aussi total que celui qui a sauvé Ève, la première héritière de la grâce et en même temps, la ravissante victime du premier péché.

C'est le défi de Mauriac et on le sent tout au long de son oeuvre considérable. Je constate simplement, avec tant d'autres, que les plaies humaines sont ouvertes, qu'elles saignent et que le péché est un *grand personnage de roman*.

UNE QUERELLE ANCIENNE

À PROPOS D'ÉDUCATION

Georges-A. KLINCK,  
rédacteur de "The Canadian Modern  
Language Review".

"Si nos collègues ne veulent pas avancer,  
nous avancerons sans eux, voilà tout."

—Louis Fréchette.

Les treize lettres de Louis Fréchette à propos de l'éducation écrites à l'abbé Baillargé, du collège de Joliette, constituent un manifeste franc et audacieux des droits du citoyen et père de famille de critiquer le système d'instruction auquel il a confié l'avenir de ses enfants. L'auteur des *Lettres à Basile* entra, une vingtaine d'années plus tard, passionnément en lice contre cet autre défenseur de l'arche d'alliance qui fermait les yeux sur les défauts de l'enseignement traditionnel de son pays et reprochait à Fréchette d'avoir osé en faire la critique. "Quand, d'un bout du monde à l'autre", s'excuse Fréchette d'un ton offensé, "tous les hommes d'intelligence et de progrès s'évertuent à trouver les moyens de rehausser le niveau de l'instruction publique, chez nous, à la fin du XIXe siècle, en pleine Amérique démocratique, c'est, à votre avis, un crime d'insinuer que les études seraient plus complètes si l'on enseignait à parler correctement, à bien lire, avec un peu de calligraphie" (1)

"Un Philistin comme moi parler d'éducation", continue Fréchette avec sarcasme, "n'est-ce pas le dernier mot de l'outrecuidance?"

"Un père de famille s'inquiéter de ce qu'on peut enseigner à ses enfants, lorsque vous êtes là, vous, Monsieur l'abbé Baillargé, pour surveiller la chose, n'est-ce pas le renversement de tous les principes.

\* Ce chapitre est extrait d'une thèse de doctorat sur Louis Fréchette. Il traite de la correspondance de l'écrivain canadien avec M. l'abbé Baillargé, du collège de Joliette.

1. Louis Fréchette, *Lettres à propos d'Éducation*, p. 3.

“Où sont mes grâces d'état?

“Où est ma soutane?

“Moi, qui n'ai jamais été domestique de marguillier, comment puis-je avoir le front de parler d'enseignement pratique” (2)

“Moi, laïque incorrigible”, ajoute-t-il avec sa verve irrépressible, “déjà à moitié excommunié pour m'être proclamé républicain — c'est-à-dire deux fois publicain”. (3)

Puis il reprend sérieusement : “Tant d'autres se taisent qui brûlent de parler, tant de plumes voudraient écrire qui sont paralysées: je ne puis bénir cet empressement d'aveugle qui me met sous la main un agresseur impoli et méchant, dont la suffisance fatigante a depuis si longtemps besoin d'une verte leçon, et qui me force, pour ainsi dire à mon corps défendant, de porter le bistouri dans certaines plaies, qui rongent notre société et qui sont en train de compromettre notre avenir national, si les hommes de coeur et d'action ne se donnent la main pour réagir” (4).

“Je suis plein de respect pour les prêtres en général”, ajoute cet ancien batailleur de Lévis, “mais pas au point de me laisser écorcher par l'un d'eux pour le plaisir de me sentir les omoplates labourées par des griffes bénites” (5).

Fréchette réitère ses accusations contre l'enseignement secondaire de l'époque: “... tout progresse, tout se transforme, tout évolue autour de nous, excepté notre système d'éducation qui, lui, reste immobile. Ce système, on le proclame parfait, infaillible, et personne — pas même ceux qui paient — n'a le droit de le critiquer” (6).

“Non, ils n'ont pas progressé, nos collègues, monsieur l'abbé”, ajoute-t-il, “et la preuve, c'est que les jeunes gens qui en sortent aujourd'hui ne savent ni plus l'anglais, ni plus l'histoire, ni plus la géographie, ni plus l'arithmétique, ni plus la tenue des livres, ni plus les sciences, que ceux qui sortaient de mon temps. Et, ce qui est tout particulièrement désolant, ils parlent et écrivent le français encore plus mal que nous — beaucoup plus mal que nous!” (7)

2. *Ibid.*, p. 4.

3. *Ibid.*, p. 6.

4. *Ibid.*, p. 7.

5. *Ibid.*, p. 32.

6. *Ibid.*, p. 58.

7. *Ibid.*, p. 9.

Il cite cet exemple choquant du mauvais parler des collégiens de son temps :

“Dernièrement trois élèves d’une de nos plus brillantes institutions disaient devant moi :

— *Quand on asseye de ben parler, les ceusses qui nous écoutent risent de nous aut’.*

— Et les maîtres, que font-ils pendant ce temps-là?

— Y risent étout” (8).

L’accusateur invoque le témoignage des professeurs de ses amis qui regrettent de même l’insuffisance de l’instruction: “Les professeurs qui ont appris quelque chose et qui savent l’enseigner sont connus, et ils gémissent comme moi sur l’état déplorable de nos collèges, et la triste infériorité de notre système d’éducation” (9).

“Si, aujourd’hui, personne n’a le courage de parler,” prévient-il ses lecteurs, “autant se résigner, soi et sa race, à l’anéantissement intellectuel et moral” (9).

Pour mieux assurer le succès de cette campagne contre les abus du système scolaire, Fréchette s’approprie de nouveau du titre de champion du grand public. “Ce n’est pas un simple individu qui parle à l’heure qu’il est”, affirme-t-il. “C’est la poussée formidable de l’opinion publique qui se fait sentir. Devant ce courant-là”, achève-t-il en triomphant, “il n’y a pas d’communication qui tienne” (10).

Sa querelle avec l’abbé Baillargé n’a donc rien de personnel: “Vous êtes là non pas comme tête-de-Turc sur laquelle je me plainrais à frapper, monsieur l’abbé”, explique-t-il, “mais comme un argument vivant pour démontrer que les collèges où l’on enseigne ou laisse enseigner ainsi la langue du pays ont besoin d’une réforme immédiate et radicale” (11).

M. Jules-P. Tardivel, rédacteur de la *Vérité*, tâche d’excuser le manque d’éducation chez la jeunesse québécoise: “Toutefois, il faut admettre qu’il y a un fond de vérité dans ce que dit M. Fréchette; les élèves de nos collèges classiques parlent incorrectement, règle générale. Mais il convient d’ajouter,

8. *Ibid.*, p. 13.

9. *Ibid.*, p. 20.

10. *Ibid.*, p. 21.

11. *Ibid.*, p. 22.



pour être juste, que ce mal n'est pas particulier aux collèges. Il est malheureusement universel. . . mal parler est devenu une véritable habitude nationale" (12). Et encore: "Je prétends que celui qui veut apprendre à parler et à écrire correctement le français peut le faire dans nos principaux collèges classiques" (13).

Fréchette regrette le manque d'instruction chez les professeurs; c'est, à son avis, la cause primaire de l'inefficacité des écoles: "Comment corriger le langage de notre jeunesse, quand ce sont les professeurs mêmes qu'il faudrait d'abord instruire?" (14) Il n'hésite pas à critiquer les prêtres qui constituent la majeure partie du corps d'enseignement des collèges classiques: "Un prêtre n'est tenu d'être ni un savant ni un écrivain; mais s'il ignore les éléments de sa langue, qu'il ne se charge pas de l'enseigner". (15)

Il revendique le droit du public de critiquer tout professeur, ignorant ou inhabile, soit-il prêtre ou laïque, qui se charge quand même d'enseigner la jeunesse: ". . . le prêtre à l'autel, au confessionnal, c'est-à-dire dans le strict exercice de son ministère, c'est le prêtre. Et je suis prêt à lui accorder, comme tel, tous les privilèges qui s'attachent à ses fonctions, en même temps que mon profond respect, s'il s'en montre digne.

"Mais quand il enseigne, il devient maître d'école, et responsable aux citoyens comme les autres maîtres d'école" (16).

Puis il réaffirme le droit démocratique du citoyen canadien de se tenir sur un pied d'égalité avec le clergé quand il est question des affaires séculières: "Loin de moi le désir de diminuer en rien le prestige du clergé en ce qui concerne son rôle spirituel; mais lorsqu'il s'agit de choses purement temporelles, je prétends avoir droit à mes coudées franches et à mon franc parler, aussi bien qu'un prêtre ou qu'un évêque" (17).

Fréchette attribue l'incontestable infériorité des collèges classiques de son temps à la résistance, à l'accaparement, à l'exclusivisme et à l'autoritarisme du clergé, "qui veut être seul à contrôler l'éducation, sans se demander

12. J.-P. Tardivel, cité de la *Vérité* par *Canada-Revue*, Vol. IV, No 17, 29 avril 1893, p. 262.

13. *Ibid.*

14. Louis Fréchette, *Lettres à propos d'Education*, p. 24.

15. *Ibid.*, p. 23.

16. *Ibid.*, p. 30.

17. *Ibid.*, p. 41.

s'il est plus en état que les autres citoyens de bien juger des besoins du pays et des exigences du moment" (18). C'est un système dirigé par les prêtres pour la formation des prêtres — c'est-à-dire pour une minorité de la population. "Si le présent système se prolonge", avertit-il, "nos collègues ne seront bientôt plus que des fabriques de déclassés trop instruits pour labourer, et trop ignorants pour tenir un comptoir ou manier une plume" (19).

Il se plaint que "les pères de famille qui ont des garçons chez qui ils ne découvrent point de dispositions spéciales pour la prêtrise" sont obligés de "choisir entre priver les enfants de toute instruction pratique, ou leur fermer tout accès aux carrières libérales" (20). Il regrette ce monopole ecclésiastique de l'enseignement qui empêche toute concurrence; car "lutter avec les autres, c'est le moyen d'avancer; et, en matière d'éducation plus qu'en tout autre chose, ne pas avancer c'est reculer" (21) Un tel système, ajoute-t-il, "est diamétralement opposé à l'intérêt public." (22).

Fréchette répond avec mépris aux défenseurs du système d'instruction qui se vantent de la supériorité intellectuelle du produit des écoles traditionnelles de Québec, en signalant le manque de bibliothèques, de musées, de théâtres, de salles de concert, de galeries de peintures dans la province de Québec. Il regrette qu'on ne trouve pas d'oeuvres d'art dans les demeures de ses concitoyens, indiquant "chez leur propriétaire des goûts intellectuels et des préoccupations autres que celles du terre à terre des affaires et de la vie mondaine" (23).

Touchant son appréciation exaltée de la valeur des arts, Fréchette prenait les devants sur ses contemporains. "Les arts", affirme-t-il, "sont un des plus précieux éléments de la civilisation. C'est leur culture qui établit le niveau intellectuel des races. C'est elle qui fait la grandeur et le prestige des peuples" (24). Ce n'est que tout récemment que nos hommes d'Etat ont reconnu l'importance des arts dans la vie du peuple. On ne peut plus s'excuser en disant que notre pays est trop jeune pour s'intéresser sérieusement aux choses de l'esprit. Le Canada n'est plus une colonie — il a atteint sa majorité!

18. *Ibid.*, p. 59.

19. *Ibid.*, p. 60.

20. *Ibid.*, p. 61.

21. *Ibid.*, p. 64.

22. *Ibid.*, p. 65.

23. *Ibid.*, p. 71.

24. *Ibid.*, p. 72.

Fréchette recommande ardemment aux éducateurs de son pays le développement de l'intelligence et du goût innés de la jeunesse: "Nous avons l'intelligence, le goût innés. L'étoffe y est sans doute. Mais c'est la lanterne sous le boisseau. Il faudrait que tout cela fût mis au jour, cultivé, développé par l'éducation" (25).

Il regrette le manque de tenue et les mauvaises manières de la plupart des collégiens: "Toilette débraillée, démarche insouciant, paroles saugrenues, bousculades brutales, criaileries vulgaires, voilà ce qui caractérise la plupart de nos collégiens" (26). Et qui pis est, les professeurs tolèrent cet état de choses. Comme le grand savant Erasme, qui ôtait son bonnet chaque fois qu'il entrait dans la classe pour saluer les citoyens de l'avenir, Fréchette tenait en haute estime la jeunesse de son pays: "Un enfant aux études", affirme-t-il, "c'est un citoyen de l'avenir, c'est un homme d'Etat, un évêque, un futur cardinal peut-être, un grand homme possible; il doit être traité en conséquence, et non rebuté avec des taloches et des gros mots" (27). Il déplore le mauvais traitement souvent accordé aux élèves et il donne ce bon conseil aux maîtres: "Soyez polis pour un enfant, vous créez un homme poli; et un homme poli, dans toutes les situations de l'existence, a son chemin à moitié fait devant lui" (28). Et il ajoute: "Croyez-moi, on obtient cent fois plus en prenant un enfant par le sentiment de l'honneur, en lui manifestant de la confiance et en lui persuadant qu'il a du coeur, qu'en lui faisant baiser la terre et en la traitant de *tocson* du matin au soir" (29).

Fréchette réaffirme sa position sur l'état d'éducation dans les écoles françaises de la province. "Il nous faut des réformes!" déclare-t-il. "Cela devient une question de dignité nationale, une question de patriotisme" (30).

Dans la troisième et dernière épître, celle du 1er juillet 1893, le réformateur voulut résumer les défauts du système scolaire et se risquer même avec une feinte modestie à suggérer des remèdes. "Autre chose est de se sentir malade, et autre chose est de trouver le remède pour se guérir", avoue-t-il (31).

25. *Ibid.*, p. 71.

26. *Ibid.*, p. 74.

27. *Ibid.*, p. 73-74.

28. *Ibid.*, p. 74.

29. *Ibid.*, p. 74.

30. *Ibid.*, p. 77.

31. *Ibid.*, p. 78.

“Loin de moi la prétention de rien décréter: je ne suis pas du métier, et n'ai fait aucune étude approfondie de la question. Ceci humblement avoué, mes remarques vaudront ce qu'elles vaudront” (32).

D'abord, se hasarde ce soi-disant amateur en éducation, il y a “quatre fois trop de collèges classiques. . . si nous n'avions que quatre ou cinq grands collèges où viendraient étudier les élèves qui auraient manifesté des dispositions spéciales dans les classes préparatoires, on ne serait pas en pareille pénurie de professeurs” (33). Oui, il nous faut “moins de collèges et plus de professeurs! Des spécialistes surtout” (34). Fréchette déplore vivement la prépondérance du clergé dans le corps enseignant des collèges classiques: “Ce qu'il faut aux pères de famille qui désirent faire instruire leurs enfants, ce sont des professeurs capables d'enseigner: Ils s'inquiètent fort peu — pardonnez à cette indifférence sacrilège! — que ces professeurs soient en soutane ou en redingote (35)”. Et il loue l'esprit entreprenant du collège de Montréal où l'on vient d'engager un professeur de mathématiques et un professeur d'anglais — deux laïques. “Voilà un bon pas de fait dans la vraie direction”, ajoute-t-il d'un air de contentement (36).

“Notre langue! Quel trésor à garder!” affirme William Chapman. . . “l'idiome d'un peuple, c'est la manifestation de sa foi, de ses tendances, de ses ambitions, et une société qui laisse mourir sa langue est condamnée à mourir avec elle” (37). Pour cette fois, Fréchette donne raison à son rival littéraire.

Chaque élève doit apprendre au collège à “parler et écrire correctement sa propre langue”. “Je parle du français, du vrai français, du français de France”, éclaircit-il, “ce qui est bien différent du canayen” (38). Il cite de nombreux exemples de la mauvaise expression orale et écrite non seulement des collégiens, mais encore des professeurs. “Comment corriger le langage de notre jeunesse”, se plaint-il, “quand ce sont les professeurs mêmes qu'il faudrait d'abord instruire?”

32. *Ibid.*, p. 78.

33. *Ibid.*, p. 79.

34. *Ibid.*, p. 83.

35. *Ibid.*, p. 83.

36. William Chapman. *Le Lauréat* (Introduction, p. XVI).

37. Louis Fréchette, *Lettres à propos d'Education*, p. 80.

38. *Ibid.*, p. 24.

"Et comme ces derniers croient tout savoir, parbleu... et qu'on ne saurait insinuer qu'ils peuvent ignorer quelque chose, sans recevoir sur le coco le contenu de quelque sale ustensile, que voulez-vous y faire?" (39).

Fréchette s'étonne qu'on ne fasse que des tentatives au petit bonheur pour faire apprendre la langue anglaise dans un pays et sur un continent où une bonne connaissance de cette langue ne pourrait que procurer aux élèves des avantages supérieurs:

"Comment! dans un pays anglais où toutes les affaires commerciales se font en anglais, où presque toutes les banques, les compagnies d'assurance, les grandes administrations, les entreprises financières et industrielles sont entre les mains des Anglais, où l'on est à chaque instant forcé de s'exprimer en anglais devant les tribunaux et devant les Chambres, on a le toupet de proclamer la nécessité des langues latine et grecque, tout en considérant l'anglais comme du superflu?

"N'est-ce pas l'aberration des aberrations ?

"Le fait est que l'anglais est mieux enseigné dans les collèges de France, qu'ici, où c'est la langue du pays. Les étrangers en tombent des nues quand on les met au courant de cet incroyable état de choses" (40).

Sur la nécessité d'étudier l'anglais, M. Baillargé déclare lui-même être d'accord avec Fréchette. Il a écrit lui-même un article dans le *Bon Combat* à ce sujet.

Un demi-siècle en avant de son temps, Fréchette émet cette opinion progressive et prévoyante: "L'anglais dans un pays comme le nôtre, doit être enseigné à l'égal du français, puisque les deux langues y sont aussi nécessaires l'une que l'autre" (41).

Le réformateur voulut aborder les aspects pratiques et utilitaires des langues classiques qui occupaient en ce temps-là le premier rang du programme scolaire. "Il y a cent mille choses plus utiles que le grec, qui pourraient exercer le jugement... le grec doit être enseigné seulement comme matrice de la langue scientifique, et comme auxiliaire du français... Comme si nous n'avions pas assez de chefs-d'oeuvres littéraires en français et en anglais, qui

39. *Ibid.*, p. 62.

40. *Ibid.*, p. 62.

41. *Ibid.*, p. 81.

pourraient, tout en cultivant la mémoire, orner l'esprit pour la vie entière! . . ce n'est pas tant pour savoir le grec et le latin qu'on doit étudier le latin et le grec, que pour savoir le français" (42). Ce sont là des idées bien avancées pour le Canada français du XIXe siècle!

Ce disciple avoué de l'Ecole progressive en éducation ne veut pas que les élèves apprennent des choses par coeur sans en comprendre le sens: "Ce qu'il nous faut aujourd'hui, ce ne sont pas des perroquets capables de réciter à la brasse, mais des élèves qui comprennent, qui raisonnent, qui puissent s'expliquer, énoncer leurs idées par des phrases de leur cru" (43). Rien de plus moderne que ces idées progressives de Fréchette!

Dans chaque collège, il prévoyait "un professeur d'histoire et un professeur de géographie — des spécialistes exclusivement chargés de ces deux branches si importantes des études" (44). Il devançait le programme scolaire de mainte université d'aujourd'hui en plaidant en faveur d'une chaire d'Art et d'histoire de l'Art — "ce vernis qui est peut-être la forme la plus agréable du savoir" (45). Il craignait que les écoles de Québec n'eussent négligé le côté élémentaire des mathématiques et des sciences. Il voulait réintégrer la philosophie enseignée en français dans les cours d'étude. Il tenait à introduire un cours pratique de comptabilité dans les collèges classiques pour que les élèves sachent du moins se charger intelligemment des affaires de leur propre ménage. S'"il est une chose nécessaire à la vie, après savoir lire, écrire, parler et marcher", déclare Fréchette, "c'est, ce me semble, de savoir compter" (46).

Notre réformateur du système scolaire s'intéressait vivement aux aspects humanitaires d'éducation. Comme les administrateurs d'aujourd'hui, il insistait pour que les internes — les pensionnaires — fussent nourris et soignés comme il fallait. Il veillait sur le bien-être et de leur corps et de leur esprit: "Il faut à l'enfant, qui grandit et qui travaille, une table abondamment servie. . . les mets doivent, en outre, être agréables au goût. . . Il faut causer et rire à table, c'est hygiénique: cela aiguise l'appétit et favorise la

42. *Ibid.*, p. 82.

43. *Ibid.*, p. 84.

44. *Ibid.*, p. 84.

45. *Ibid.*, p. 86.

46. *Ibid.*, p. 87.

digestion" (47). Il accuse les professeurs de cruautés envers leurs élèves. Le système de punitions "émascule" (48) les caractères: "Dans l'esprit de l'enfant, telle chose n'est pas défendue parce qu'elle est mal, mais elle est mal parce qu'elle est défendue. . . ce n'est pas l'acte lui-même qui est à éviter, c'est de "se faire prendre" (48). A titre d'exemple, il cite le système des Anglais et des Américains, où l'on s'étudie à montrer à l'élève de la confiance et à lui persuader qu'on le croit incapable de s'en rendre indigne" (49) "Quand la confiance est morte", avertit Fréchette, "l'autorité qui n'a que la peur pour appui est bien malade" (50). Ces réflexions profondes sur la psychologie de l'instruction sont toujours applicables et méritent la considération de maints professeurs de nos jours.

Pour conclure sa polémique, Fréchette condamne la saleté du langage — maladie d'ailleurs répandue un peu partout — de maints corps étudiants. "Dans certains de nos collèges", se lamente-t-il, "nombre de prêtres, professeurs et maîtres, non seulement laissent leurs élèves se servir, mais encore se servent eux-mêmes sans scrupule, d'expressions que les journaux les plus pornographiques n'osent risquer qu'en abrégé et avec des points de suspension" (51). Ce déchaînement de juste colère contre les péchés de la langue et de l'esprit témoigne de nouveau de la probité morale de notre écrivain qui se vantait de n'avoir rien écrit que ses propres filles ne pourraient lire sans rougir.

Dans cette polémique ardente et spirituelle, Fréchette avait devancé la plupart de ses contemporains. Son esprit large et tolérant prévoyait les réformes qui devaient rendre plus pratique et plus humain le système scolaire de sa province natale. Toujours confiant et optimiste, il est plein d'espoir pour l'avenir. "Enfin, ne désespérons pas du progrès", nous conseille-t-il, d'une manière encourageante, "il a beau aller lentement, il file son petit bonhomme de chemin malgré tout. La pierre même sur laquelle on trébuche vous fait faire quelquefois un bon saut en avant" (52). Et encore: "-Tout effort vers

47. *Ibid.*, p. 88.

48. *Ibid.*, p. 88.

49. *Ibid.*, p. 89.

50. *Ibid.*, p. 90.

51. *Ibid.*, p. 90.

52. Rinfret, Fernand: *Louis Fréchette*, p. 117.

le progrès constitue un progrès par lui-même. Essayons d'avancer: Dieu n'aide que ceux qui n'attendent pas après lui pour se mettre à la besogne" (53).

Une bonne partie du progrès que souhaitait Fréchette s'est réalisé avant sa mort. Dans une conférence inédite intitulée *Aventures d'enfance*, il parle avec agrément des "éducateurs instruits, bienveillants, formés au difficile métier de la pédagogie, délivrés des vieux préjugés et des vieilles routines, et qui, tout en ne perdant pas de vue le flambeau des saines traditions religieuses ont en même temps l'oeil ouvert aux enseignements de la philosophie pratique et expérimentale, si bien compris dans les institutions éducationnelles de nos jours".

"L'éducation est la base de toute société; elle en détermine la forme et la nature", affirme Fernand Rinfret dans sa critique des oeuvres de Louis Fréchette. "Car l'éducation prépare l'avenir, et une société qui ne se renouvelle pas, dans le sens du progrès, est une société morte. L'éducation d'un peuple dépend, en grande partie, de celle qu'il reçoit à l'école et au collège; cette éducation du collège est donc d'une importance capitale" (54). Nous sommes redevables à Fréchette d'avoir révélé à ses concitoyens du Québec les défauts du système d'éducation collégiale, préparant ainsi le chemin pour les réformes considérables qui sont intervenues au XXe siècle (55).

---

53. A ce propos il faut lire *Les Elus que vous êtes*, par Clément Lockquell, paru à Québec en octobre 1949.



COURTIERS ET SPECIALISTES  
EN DOUANES

EXPEDITEURS — ENTREPOSEURS  
AGENTS DISTRIBUTEURS  
TRANSPORT

**ST-ARNAUD & BERGEVIN Ltée**

118, rue St-Pierre

Montréal



*Laplante + Langevin*

INC.

IMPRIMEURS — GRAVEURS  
EDITEURS


334, Notre-Dame Est

PLateau 8025

A VOTRE SERVICE

**FIDUCIAIRES**  
DE LA CITE ET DU DISTRICT DE  
**MONTREAL**  
LIMITÉE

EXÉCUTEURS  
TESTAMENTAIRES  
ADMINISTRATEURS



AGENTS  
FINANCIERS  
FIDUCIAIRES

262 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTRÉAL-1 PL. 3834

Derniers devoirs...

— Laissez-nous vous assister dans vos derniers devoirs  
envers ceux qui partent. Nos conseils sont basés sur  
l'expérience.

Salons mortuaires

— Service d'ambulance

**GEO. VANDELAC Limitée**

Fondée en 1890

G. VANDELAC — Alex. GOUR

120 est, rue Rachel, Montréal

— BE. 1717

Hommages

aux diplômés de

l'Université de Montréal

**DAMIEN BOILEAU, Limitée**

Entrepreneurs généraux des travaux  
du nouvel édifice de

L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

705, BEAUMONT - CR. 4181

MONTRÉAL

# Secrétariat de la Province

---

Pour préparer les jeunes au rôle prépondérant qu'ils seront appelés à jouer dans l'avenir et permettre aux talents en herbe de se révéler dans le domaine des Arts, le Secrétariat de la Province de Québec met à leur disposition à Montréal :

**UNE ECOLE DES BEAUX ARTS**  
1097, rue Berri

**UN CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE,**  
3050, rue St-Urbain,

et à Québec :

**UNE ECOLE DES BEAUX-ARTS,**  
37, rue St-Joachim,

**UNE SUCCURSALE DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE  
ET D'ART DRAMATIQUE,**  
30, Avenue Saint-Denis,

Les deux Ecoles des Beaux-Arts enseignent l'architecture, le dessin commercial et industriel, la décoration intérieure, la sculpture, la céramique, le tissage, le dessin d'art, le modelage statuaire, la gravure, etc. Les cours sont gratuits et des prospectus sont envoyés sur demande adressée à la direction de ces Ecoles.

Le Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique, dont les cours sont également gratuits, offre aux jeunes l'occasion de développer leurs talents et aptitudes dans une atmosphère appropriée et sous la direction de maîtres d'une compétence reconnue.

Dans ces quatre foyers de culture, les jeunes du Québec trouveront en tout temps les éléments indispensables à l'épanouissement de leurs dispositions artistiques de leurs facultés intellectuelles et de leurs aptitudes manuelles.

**OMER CÔTÉ, c.r.**

Secrétaire de la Province

## SALON DU PRINTEMPS 1953

Madeleine GARIÉPY-DUBUC,  
Licenciée ès-lettres

*Il y a des chiffres qui surprennent et qui font réfléchir ; Montréal en est rendu à son 70e Salon du Printemps au Musée des Beaux-Arts, le premier salon eut lieu en ...eh bien oui, en 1883. Pourtant on pense volontiers que la peinture canadienne en est à ses débuts.*

*Sans doute, cela provient-il du fait qu'il y a peut-être quinze ans à peine qu'un public assez nombreux s'intéresse à la peinture. C'est vers cette époque aussi que se manifeste enfin un souci plus général de renouveau dans la peinture canadienne. La peinture académique se laisse entamer par un mouvement de jeunes peintres après un demi-siècle de statu quo.*

*Auparavant notre musée servait surtout de lieu de réunion pour de riches amateurs et les peintres y retrouvaient une atmosphère de club social très chic où l'on s'intéressait à la peinture. Mais avec le nouvel intérêt d'un plus grand public et l'esprit novateur de nombreux peintres, les choses changèrent.*

*Il y a quelques années, les peintres aux tendances nouvelles obtinrent au Salon du Printemps l'établissement d'un second jury et cela était certes un pas en avant. Il faut voir là une généreuse mesure d'équité de la part des directeurs du musée et la chance pour plusieurs expressions picturales de se manifester.*

*Donc, cette année comme depuis quelque temps déjà, il y eut deux jurys et deux grands prix. Dans la première section, celle des peintres traditionalistes, le premier prix fut décerné à Adrien Hébert pour sa toile "S.S. Empress of Canada". Dans la deuxième section aux tendances plus modernes, le grand prix alla à Philip Surrey pour son "Soft Ball Players",*

*Une remarque qu'on est tenté de faire, c'est que les traditionalistes connaissent bien les critères qui doivent guider leurs pas, tandis que le second jury a une tâche moins facile. D'ailleurs pour un jury auquel s'adressaient des oeuvres modernes, on est surpris de le voir exclusivement composé de peintres aux tendances modérées et devant lesquels les toiles les plus audacieuses ne devraient pas avoir de grandes chances de succès.*

L'exposition compte plus d'une centaine de toiles, où l'on remarque un très bon Goodridge Roberts dans lequel un mouvement surprenant et une couleur pleine de vie s'ajoutent aux qualités déjà bien connues de ce peintre. Jacques de Tonnancour expose une "Nature Morte" dont la composition est à la fois sévère et juste.

Parmi les oeuvres aux tendances abstraites ou surréalistes, les plus intéressantes sont celles de Pierre Gauvreau et Marion Scott. Il s'en dégage un peu de poésie très sombre et assez difficile d'accès, avec un certain mystère qui attire les uns et éloigne les autres.

Il faut aussi signaler une gouache de Jean Dallaire qui se révèle comme un peintre très intéressant et dont on aimerait voir plus de toiles. Audrey Capel présentait aussi une charmante toile qui nous attirait vite par sa lumière et sa simplicité.

Ces deux derniers peintres ont été pour moi les découvertes les plus agréables de ce salon, qui par ailleurs, laisse un peu perplexe. Pourquoi le Jury No. II a-t-il accepté seulement vingt-cinq toiles tandis que le Jury No. I, plus conformiste en acceptait le double? Que valaient les toiles refusées? On me dit qu'il y eu eut un grand nombre, environ 1,000.

Veut-on donner l'impression que les jeunes peintres sont moins nombreux maintenant ou qu'ils sont tous à la veille de devenir sages? L'existence des deux jurys a permis à beaucoup de jeunes Canadiens d'être acceptés au Salon et de commencer ainsi à se faire connaître. Supprimer ce système, c'est faire du Salon la chose des peintres arrivés aux tendances plus ou moins conservatrices et ce serait bien dommage.

Certains argumenteront que bien des peintres naguère rejetés par le Jury I sont ou seraient aujourd'hui acceptés par lui; cela est bien vrai mais il faut souligner qu'il ne s'agit que de trois ou quatre peintres déjà bien connus et dont la réputation est telle que les rejeter serait se couvrir de ridicule.

Ce qu'il faut se demander c'est: "Quelle chance aurait une bonne toile très moderne signée d'un nom encore peu connu?"; à cela il faut très probablement répondre: "Moins encore qu'avec le système actuel où elle n'en a déjà pas trop quand on pense aux tendances modérées du Jury II de cette saison 1953". C'est d'ailleurs probablement dans le but de brouiller les cartes et de préparer un compromis que cette année le Jury II a été constitué de la sorte.

Il est grand temps de rappeler aux organisateurs de ce Salon que le compromis qui peut-être est un excellent principe dans le monde des affaires et dans celui de la politique, n'a jamais rien donné dans le domaine de l'art. Car ici chacun doit chercher l'expression la plus complète, la plus absolument vraie de son monde intérieur ou visuel. L'art n'est-ce pas plutôt un bon vin! En y ajoutant de l'eau, on en fait de la piquette.

## UN ANNIVERSAIRE

### FRANÇOIS RABELAIS ET JACQUES CARTIER

M.-L. et J. DUFRENOY

*Le quatrième centenaire de la mort de Rabelais, qui est cette année l'objet de grandioses manifestations en France, et notamment dans le pays natal de Rabelais, en Anjou, peut aussi être considéré comme le quatrième centenaire des événements liés à la découverte du Canada.*

*L'époque où Rabelais étudiait la médecine à la Faculté de Montpellier — 1530-1537<sup>1-2</sup> — est celle où Jacques Cartier effectuait ses voyages, d'abord pour "découvrir et conquérir à Neuve-France, ainsi que trouver, par le Nord, le passage au Cathay" (1533), puis "pour découvrir certaines ysles et pays où l'on dit qu'il doibt se trouver grant quantité d'or et autres riches choses" (1534).*

*L'année même qui suivait la publication de Gargantua (1535), Etienne Dolet citait Rabelais comme l'un des six médecins éminents de son temps, avec Symphorianus Campegius (qui avait publié en 1534, "Gallicum pentapharmacum"), Joannes Ruellus, Jacobus Sylvius...*

*Cette même année 1536, Joannus Ruellus (Jean de la Ruelle) publiait "De Natura stirpium"; et en 1542 J. Sylvius (Jacques du Bois) publiait "de Medicamentocum simplicius<sup>3</sup> delectus" et Jean Canape "deux livres des simples".*

*Non moins importants, pour l'histoire de la Renaissance, sont les relations de Voyages de Jacques Cartier (1534, 1535-6, 1541).<sup>5</sup>*

*Cette période, entre les récits du premier et du troisième voyage de Jacques Cartier, correspond à la période qui sépare la publication de Gargantua (1536) de celle du Tiers Livre (1545).*

*Il serait intéressant de déterminer quelle fut la part de Jacques Cartier parmi les influences ressenties par Rabelais au cours des années qui séparent ses deux oeuvres, Gargantua et le Tiers Livre.*

*L'évocation de Saint-Malo, d'où Jacques Cartier avait pris la mer pour ses voyages de découverte, au cours du Ch. XXIV du Tiers Livre, paraît indiquer que Rabelais avait fait, avant la composition de son ouvrage, un séjour à Saint-Malo (cf. Jacques Deremet, Les Navigations de Pantagruel, p. 59).*

*Enfin, c'est de l'arsenal de "Tbalasse près Sammalo" que Pantagruel s'embarque pour "long et basardeux voyage", ayant entre autres provisions, fait "charger grande foison de son herbe Pentagrueion, tant verte et crude que conficte et préparée..."*

*Parmi les innombrables usages que Pantagruel décrit pour cette plante textile, le Chanvre, qu'il a idéalisé sous le nom de Pantagrueion, figure son utilisation à la fabrication de filet "qui descend en eaue, tant douce que marine, au profict des chasseurs".*

*Or, Jacques Cartier, qui s'intéressait surtout aux plantes d'importance économique, et entre autres aux textiles, rapporte avoir vu dans la baie de Gaspé, "grant quantité de maquereaulx, qu'ils (les Indiens) avoyent pesché bort à bort de terre, avecque des raiz qu'ils ont à pescher, qui sont de fil de chanvre, qui croist en leur pays..."<sup>5</sup>*

*On sait qu'en 1535, l'équipage de Jacques Cartier étant presque entièrement atteint du scorbut, le "cappitaine" s'efforça d'apprendre de dom Agaya, comment "il s'estoit guery de sa maladie. Lequel dom Agaya respondit, que avecq le juz des feuilles d'un arbre et le marq, il s'estoit guery..."*

*...si tous les medecins de Louvain et Montpellier y eussent esté avec toutes les drogues d'Alexandrie, ilz n'en eussent pas tant faict en ung an que le dict arbre a faict en huict jours, car il nous a tellement prouffité, que tous ceulz qui en voullu user, ont recouvert santé et garizon..."<sup>5</sup>*

*Lorsque le bombardement de 1944, détruisant la cathédrale de Saint-Malo, mit au jour des restes au lieu même où l'on savait que Jacques Cartier*

avait été inhumé en 1557, ce sont les traces d'atteinte du scorbut qui ont contribué à permettre d'identifier le crâne de Jacques Cartier.<sup>4</sup>

Lorsque Rabelais célébrait le "grand voyageur et traverseur des voyes périlleuses" il célébrait en même temps le pantagruelion," icelle moyennant, par la rétention des flots aërez sont... les fors gallions... de leurs stations enlevées et poussées à l'arbitre de leurs gouverneurs... icelle moyennant sont les nations que Nature sembloit tenir absconses, imperméables et incongneues, à nous venues, nous à elles..."

Mais en génial visionnaire, Rabelais prévoyait que par les enfants de Pantagrue sera "inventée herbe de semblable énergie, moyennant laquelle pourront les humains, visiter les sources des gresles, les bondes des pluyes, et l'officine des fouldres..."

En ce quatrième centenaire de la mort de Rabelais, évoquons comment pour nous faire "franchir la mer Athlantique" Air-France nous transporte au-dessus des nuages et des orages, de Paris à Montréal...

- 
1. BOUSSEL, P., Histoire Illustrée de la Pharmacie, Paris, 1949, p. 93.
  2. GARRIGUES, A., Rhizotome et la Pharmaceuterie, *Revue du XVIe siècle*, 15 : 197, 1928.
  3. LICHTENTHAELER, Ch., Les dates de la Renaissance Médicale, *Gesnerus*, 9 : 8-30, 1952.
  4. PIEDELIEVRE, H. VALLOIS, D. LEROY et L. DEROBERT, Etude et identification des restes de Jacques Cartier, *Bull. Acad. Méd.* 136 : 103-9, 1952.
  5. ROUSSEAU, J., La Botanique Canadienne à l'époque de Jacques Cartier, *Annales de l'ACFAS* 3 : 151-236, 1937.

## COURRIER DES LETTRES

### LE BILAN D'UNE GÉNÉRATION

Il vient un âge où un homme aime se pencher sur son passé. Surtout s'il est écrivain. Car il est, de tous les êtres humains, celui que torturent davantage les jugements de la postérité. La publication des oeuvres complètes est censée entretenir dans l'illusion de la survie. Avant le grand voyage, il dépose au guichet ses pièces d'identité. "Voilà ce que j'ai été ! Voilà ce que j'ai fait !"

Autrefois, on n'entreprenait ces imposants relevés que longtemps après la mort de l'auteur. Nous avons changé tout cela. Avant même que d'avoir atteint les soixante-dix ans, les écrivains français corrigent leurs premiers essais, rédigent des préfaces explicatives, se considèrent eux-mêmes comme des classiques. Ils offrent un bloc solide, quinze ou trente forts volumes, dans lesquels vous retrouverez tout ce qu'ils ont écrit, jusqu'aux plus modestes tentatives. Le chercheur curieux y trouve son compte. Ne regrettons pas qu'il en soit ainsi.

La renommée est une belle fille ; bien capricieuse aussi. Montherlant avait écrit quelques livres avant qu'on apprît qu'il avait du génie. Les contemporains immédiats ont pu laisser échapper ces premiers bouquins, devenus introuvables dans l'édition courante. Les oeuvres complètes comblent cette lacune. Elles ont aussi cet avantage de vous offrir, comme un véritable coffret de Crusoé, l'ensemble d'un monument intellectuel, dans lequel vous circulez au gré de votre fantaisie ou de votre gourmandise.

Nous devons nous féliciter de voir que la plupart des écrivains que nous avons aimés et que nous continuons d'admirer deviennent ainsi accessibles. Les bibliophiles fortunés disposent ainsi de tout Proust — il leur faudra bien ajouter le tout récent *Jean Santeuil* — de tout Claudel, de tout Valéry. Les quinze volumes de Colette font la joie des amateurs. Mauriac et Maurois s'étendent eux aussi sur plusieurs tomes ; c'est presque un feuilleton, car ils continuent de produire à un rythme constant. Paralysé, Valéry Larbaud est déjà la statue qu'on lui élèvera sûrement à Vichy.



Mort à vingt ans, l'enfant Radiguet nous apporte tout en un volume. Ecrivain lent et appliqué, Jacques Chardonne peut se contenter d'un demi-rayon de bibliothèque.

Les ouvrages qui nous ont plu, nous les avons à portée de la main. Simplement les feuilleter nous les rend plus intimes. Nous redécouvrons des amis, des compagnons inoubliables. Telle aventure cocasse du colonel Bramble, tel passage émouvant de *Thérèse Desqueyroux*, telle analyse subtile des *Destinées sentimentales*, tel développement oratoire et orageux de Péguy, telle prose admirable de *Fermina Marquez*, tout cela nous est donné, nous appartient en propre. Plaçons ces oeuvres complètes des contemporains tout près de l'incomparable collection de la Pléiade, que je considère comme l'un des sommets de l'édition française.

\* \*

\*

## DEUX ÉCRIVAINS DÉPASSÉS

Si les hasards de l'édition nous invitent à rapprocher Maurice Barrès et Drieu La Rochelle, on peut découvrir chez chacun d'eux un style de vie qui ne manque pas de grandeur. L'un et l'autre ont souffert des bassesses de leur temps et ont fait effort pour atteindre à une forme de noblesse. Parti d'un égocentrisme forcené, teinté d'un symbolisme décadent, l'aîné a déserté les plates-bandes d'un dilettantisme stérile pour aborder la large avenue des réalités nationales. Par sa terre et par ses morts, Barrès a renoué avec les éléments de durée. Cette orientation a parfois desservi son oeuvre d'esthète ; elle lui a toutefois fourni des assises solides. Drieu n'a pas connu une aussi réconfortante aventure. Il a voulu penser l'Europe, il a oscillé entre les différentes disciplines partisans pour aboutir finalement à l'imposture fasciste. Ce fut son triste courage de n'avoir point triché ; il a perdu sa mise et il a délibérément quitté la scène.

Deux livres récents nous ramènent à ces écrivains. Pierre de Boisdeffre publie un *Barrès parmi nous* (Amiot-Dumont), fortement documenté, d'une fougue juvénile déjà tempérée par un admirable équilibre de jugement. Dans ses deux volumes de *Métamorphose de la littérature*, il s'était

livré à un inventaire intelligent des écrivains les plus représentatifs de notre époque. Sans être remarquablement originales, ses vues étaient justes et pondérées. D'abondantes citations, judicieusement choisies, nourrissaient un texte de belle allure.

Boisdeffre, qui n'a que vingt-six ans et prépare un roman, s'est penché sur le phénomène Barrès. Non pas sans doute pour récrire une biographie — celle de René Lalou est la dernière en date — mais pour tenter une approximation, selon la formule chère à Du Bos. Il n'a pas eu l'intention de s'exprimer au nom de ses contemporains immédiats, de se faire l'interprète de la jeunesse française. Mais il s'est appliqué, en bénéficiant d'un certain recul, à juger un aîné qui a joué un rôle considérable dans la sensibilité française au cours du premier quart de notre siècle. Barrès s'éloigne, constatait naguère Montherlant. Notre jeune essayiste s'interroge plutôt pour savoir s'il ne ressuscite pas.

La doctrine politique qu'on pourrait tirer du barrésisme a quelque chose. *Les Déracinés* demeureront un excellent témoignage — et un beau article d'exportation. Dans sa passion de se rattacher à ce qui ne passe pas, Barrès a souvent rapetissé la tâche humaine, en la ramenant à des objectifs immédiats et limités. Lui-même devait un jour s'en rendre compte, quand il s'est écrié : "Ah ! Si j'avais pensé l'Europe comme j'ai pensé la Lorraine !" Car les tâches sont à une échelle plus élevée qu'il ne l'avait d'abord soupçonné. Il en a été de même sur le plan spirituel. Quand il aura épuisé les sucs du nationalisme, il entreverra dans le catholicisme la seule réponse à son inquiète interrogation.

D'une oeuvre abondante, il y a à redouter qu'il ne survive pas grand-chose. *Les Déracinés* demeureront un excellent témoignage — et un beau roman — sur la jeunesse dans les premières années de la IIIe République. Ici et là, on pourra recueillir des pages d'un lyrisme intense où des émotions d'art se moulent en une musique d'une ample sonorité. Et surtout il reste les *Cabiers*, publiés par les soins dévotement filiaux de Philippe ; ces matériaux où il y a tellement à glaner, ce chantier d'une cathédrale qui n'a pas dressé sa flèche. "Barrès était de ces hommes, note Boisdeffre, dont on peut dire qu'ils valent mieux que leur oeuvre. Et sans doute, pour pouvoir énoncer cet espoir, faut-il qu'une oeuvre se situe dans une perspective

qui l'accomplit et la transcende". Barrès demeure le compagnon d'une angeisse qui, si elle n'a pas disparu, a pris aujourd'hui des traits nouveaux.

C'est à Drieu, *témoin et visionnaire* (Grasset), que Pierre Andrieu consacre un livre fervent. Voici un écrivain dont l'oeuvre, beaucoup moins encore que celle de Barrès, ne résistera pas à l'érosion du temps. Ses livres politiques — *Mesure de la France, Genève ou Moscou* — sont entièrement démodés ; ils n'offrent plus d'intérêt que pour l'historien des idées. Non qu'on n'y puisse trouver à l'occasion quelques vues prophétiques. Mais les événements vont vite, tout un pan du monde s'est écroulé depuis quinze ans et les propos de Drieu sont toujours trop étroitement collés à l'immédiat pour conserver une valeur d'enseignement. Et puis, il s'est trop lourdement trompé dans sa quête de vérité. "Je suis de ceux-là qui dans une génération font la liaison, à leurs risques et périls, entre la Cité et l'Esprit". Il y a, bien sûr, une certaine forme de grandeur dans cette acception lucide des périls, mais les liaisons ont été trop dangereuses et le dénouement trop tragique.

Quant au romancier, ce n'est pas exagéré d'écrire qu'il est à peu près inexistant. Je ne mésestime pas *Rêveuse bourgeoisie* ; comment toutefois ne pas découvrir dans cet ingénieux documentaire une analyse hautaine et au fond désespérée d'une classe sociale en voie de décomposition ? Drieu se meut à l'aise parmi les cadavres. Il ressent comme une délectation morose à enregistrer le certificat de décès de certaines idées, de certains peuples, de certains individus. Il dissèque froidement, il débride l'abcès ; il lui aura manqué la puissance d'amour, la générosité indispensable pour reconstruire sur les décombres qu'il aura regardé s'amonceler, d'un oeil froid de clinicien.

Drieu La Rochelle ou un constat de faillite. De guerre lasse, dans sa course éperdue, déçu par l'amour et par l'amitié, errant au sein des systèmes, trop intelligent pour ne pas percevoir les lacunes de chacun d'eux, il saisira comme une bouée de sauvetage l'épouvantail fasciste. Pendant l'occupation, il jouera la carte du vainqueur ; venu l'effondrement, il ne transigera pas, il ne se transformera pas en résistant de la onzième heure. Si nous ne le suivons pas dans cette voie, rien n'empêche de saluer cette crânerie.

À la fin de son commentaire sympathique, qui ne dissimule pas toutefois les ombres, Pierre Andreu conclut : "Après bien d'autres, Drieu a apporté le témoignage lugubre que les hommes de son temps qui se sont abandonnés, les yeux fermés, à l'immense flot du monde moderne, se sont livrés en même temps à la mort et au néant. Cette démonstration que Drieu a faite dans le sang, il nous faut la faire et la refaire sans cesse en pensant à ceux que nous aimons ; sa vie ratée et sa mort réussie en éclaireront peut-être quelques-uns". C'est situer cette destinée humaine dans son exacte perspective. Il est faux de penser que les erreurs d'autrui ne nous sont d'aucune utilité.

\* \*

\*

### TESTAMENT D'UN PENSEUR LAÏQUE

Interrogé par un chroniqueur sur le moment de sa carrière dont l'influence l'a marqué le plus profondément, André Maurois a répondu : "L'entrée, en 1901, dans la classe de philosophie où Alain devient mon maître et change ma vie et ma pensée". Le disciple fidèle et vieillissant n'a jamais perdu une occasion de rendre hommage à ce professeur, dont plusieurs autres écrivains contemporains se réclament également.

Nous n'avons pas, c'est clair, de semblables raisons pour célébrer à l'envie l'enseignement d'Alain. On doit noter que certaines conditions matérielles s'y opposent ; un peu comme Socrate, le maître aimait pratiquer la maïeutique, il s'appliquait à accoucher les jeunes esprits avides de pénétrer dans l'univers de la connaissance et de la réflexion. On ne peut bénéficier de la même ferveur vivante à lire, refroidis, ces propos atteignant souvent à la quintessence du sens commun.

Pour Alain, l'homme n'est pas un dieu qui se souvient des cieux ! S'il ne le rapetisse pas, il ne l'invite sûrement pas à une vocation de grandeur et de dépassement de soi. On a dit que ce radical-socialiste était le penseur par excellence de la III<sup>e</sup> République. Entendons par là qu'il a voulu insister sur certaines qualités bourgeoises d'ordre, de mesure, d'équilibre et de bon sens. Pour Alain, Pascal a dû demeurer une énigme ; per-

sonne n'a été moins métaphysicien que ce raisonneur appliqué à tout simplifier : un paysan de la pensée traçant droit son sillon, regardant peu la voûte céleste au-dessus de son champ.

Les subtilités éthiques le retiennent peu ; s'il traite de morale, c'est avant tout de morale civique. Ses propos quotidiens publiés dans *La Dépêche de Rouen* et périodiquement réunis en volumes s'efforcent de dégager certains principes de l'actualité politique. Ce qu'on y trouve, ce sont des idées de juste milieu, un peu courtes parfois, d'un scepticisme désabusé sans être jamais pessimiste, un peu à la manière des ancêtres de l'antiquité païenne dont il avait tout naturellement adopté le ton.

Sous le titre de *Politique* (Presses universitaires de France), on présente aujourd'hui un choix de propos que l'auteur avait eu le temps d'effectuer lui-même avant sa mort. Il a conservé les réflexions qui lui semblaient posséder un certain élément de durée. Pour qui n'a ni le goût ni le temps d'approfondir davantage un esprit très représentatif de son époque et de sa classe sociale, ce volume sera amplement suffisant pour se former un jugement qui ne soit pas trop superficiel. On doit surtout y admirer une parfaite probité intellectuelle. Je n'en veux retenir qu'un seul exemple.

Athée, Alain ne peut ignorer le phénomène chrétien ; s'il est impuissant à le pénétrer, il ne le traite pas à la légère. Avec loyauté, il note : "J'estime très haut la doctrine catholique. J'ai connu plus d'une tête pensante qui s'inclinait à la messe : je n'ai point vu de contradiction entre une pensée hardie et juste et la foi du charbonnier... La morale catholique a encore quelques siècles d'avance sur cette humanité souillée de fureur et de sang. Je ne crains point les jeunesses catholiques..." Le témoignage ne va pas loin ; il indique à la fois la franchise et les limites d'un esprit fermé à toutes les réalités spirituelles.

Ce que nous pouvons retirer de la lecture d'Alain, c'est une leçon de civisme et de modération. Ce n'est pas négligeable. Mais ce n'est pas non plus suffisant pour alimenter fortement une âme. Il vaut surtout par la salubrité de son hygiène intellectuelle.

\* \*

\*

## UN ANNALISTE SUTIL ET DUR

Un homme controversé, Alfred Fabre-Luce ! Et d'une intelligence hors pair. D'une intelligence peut-être excessive et qui l'entraîne à céder aux entraînements d'une cérébralité abusive. Quelle langue riche et souple, d'une élégance qui ne tombe jamais dans la pose ou l'afféterie, d'une admirable précision, claire sans être vide, véhémence souvent et à l'occasion gouailleuse, une expression où le mépris le dispute à la finesse de l'observation.

Cet écrivain n'entretient plus guère d'illusions sur son temps et sur les hommes. Il est cinglant, il conserve le merveilleux pouvoir de l'indignation. Son pessimisme foncier ne l'a pas incliné au silence. S'il ne croit pas beaucoup à la vertu de l'intervention, il ne peut toutefois se taire devant les palinodies, les petites trahisures habilement camouflées, les voltes-faces déconcertantes. Homme libre, il fustige sans réserve. Fabre-Luce se situe toujours en porte-à-faux : il a connu, à peu de mois d'intervalle, les géôles allemandes et françaises. C'est qu'il refuse âprement tous les conformismes. Les sociétés bien organisées n'aiment pas beaucoup ces hommes-là, qui font toujours figure de justiciers et de gêneurs. Vive donc la république ds bons garçons accommodants !

C'est comme essayiste politique que Fabre-Luce s'est surtout affirmé. Mais il peint aussi toute une société ; je tiens le *Journal de la France* pour l'un des documents les plus précieux — dans les deux sens de l'épithète — que nous possédions sur l'effondrement de la IIIe, la défaite militaire, l'occupation allemande et le régime de Vichy. D'autres textes sont plus éphémères parce que davantage liés à l'événement, mais ils révèlent tous une pénétration lucide. A cette série s'ajoute aujourd'hui le *Journal 1951* (Amiot-Dumont) qui est d'une foisonnante diversité, passant d'un égal bonheur de souvenirs personnels sur Léon Blum aux tableaux de Jérôme Bosch, d'une Fête-Dieu à Séville au suicide de Forrestal. Au jour le jour, des événements éveillent en cet esprit d'une extraordinaire culture des échos qui poursuivent leurs prolongements chez le lecteur.

On s'explique aisément que les ouvrages de cet annaliste cruel n'obtiennent pas bonne presse en France. Le *Figaro*, par exemple, ne peut accueillir celui qui malmène Pierre Brisson. Les zigzags intellectuels de Mauriac sont montés en épingle, de même que la fuite de Bernanos au

Brésil. Une formule heureuse résume Claudel : “un puissant poète, un lourd plaisantin, un philosophe qui pense par calembours et, à l’occasion, un homme très intelligent”. Comme on doit aussi lui reprocher d’avoir écrit : “Quand vous avez fait à Pétain la part du pessimisme, de la sénilité, de l’ankylose, il reste tout de même un vieux soldat qui, jusqu’à quatre-vingt-quatre ans, n’a rien fait pour prendre le pouvoir et qui l’accepte à l’heure la plus sombre pour tenter d’épargner à son pays des malheurs supplémentaires”. Il est toujours dangereux, au sein des passions et des intérêts étroitement mêlés, de devancer le jugement de l’histoire.

Ce gros livre de Fabre-Luce est à lire ; il y en a pour tous les goûts. Surtout pour ceux qui conservent un penchant pour la netteté de la pensée, la justesse de l’expression, le jeu subtil des idées et des sentiments, bref pour le meilleur de l’humanisme français.

\* \*  
\*

### ROLLAND À LA RUE D’ULM

Romain Rolland est de ces écrivains sympathiques, généreux, assoifés d’idéal, d’une entière bonne foi, bref nantis de toutes les qualités, dont le seul défaut — et il est assez grave — est de perdre leur prestige dès que la curiosité nous pousse à ouvrir leurs livres. Certes, ce n’est ni la culture ni l’information qui manquent ; il y a même parfois surabondance. Mais un certain ton tendu, un certain penchant à un mysticisme flou me rebutent invinciblement. Pour l’homme, le respect demeure entier ; mais l’écrivain conserve quelque chose d’agaçant, qui ne passe pas.

Comme tout le monde, j’ai bien essayé de lire le roman-fleuve de *Jean-Christophe* ; je ne me suis pas rendu très loin. Trop exigeante, la pensée se cherche péniblement et se perd en d’interminables méandres. Les personnages ne vivent pas une vie autonome ; leur créateur leur ménage l’existence au compte-gouttes. Des aspirations artistiques et des manifestations de vague religiosité dépourvue de tout fondement solide interrompent sans cesse le cours de l’action. Ce roman d’un musicien est plutôt la projection des états seconds d’un écrivain étouffé par l’artiste, mal dégagé de ses bandelettes.

Rolland, aura été l'un des premiers à percevoir le génie-témoin de Péguy, à prendre la mesure de cette présence ; ce dont nous lui savons gré. Il a voulu aussi écrire des pièces pour le peuple ; tentative désintéressée et louable, encore que vouée d'avance à l'échec : on ne fait pas une oeuvre d'art pour tel public déterminé. N'était le style qui est de qualité, ce théâtre ne vaudrait pas beaucoup mieux que celui de Saint-Georges Bouhélier.

Sur le plan politique, Romain Rolland n'a pas été très heureux. Au cours du premier conflit, il a voulu se retirer dans sa tour d'ivoire suisse, ne pas prendre parti entre les belligérants : il fallait sauvegarder des valeurs plus hautes, empêcher qu'elles ne se maculent dans la boue des tranchées. Je ne veux pas ridiculiser ce mandarinat coupé de toute attache avec les forces vives d'une nation ; il est probable que Romain Rolland était parfaitement sincère dans son effort pour se maintenir "au-dessus de la mêlée". Comment toutefois ne pas remarquer qu'il est réconfortant de penser que ses compatriotes n'ont pas partagé ses illusions. S'il en eût été ainsi, aujourd'hui la France n'existerait plus, et avec elle seraient disparues la plupart des valeurs chères au coeur sensible de Rolland.

C'est donc sans grande avidité que j'ai ouvert cet ouvrage posthume qui s'intitule *Le Cloître de la rue d'Ulm* (Éditions Albin Michel et Cercle du Livre de France). C'est tout simplement le journal de l'auteur pendant les trois années qu'il a passées à l'École Normale, soit de 1886 à 1889. Ainsi les tics d'écriture n'apparaissent pas encore. Le garçon a vingt ans ; il est déjà fort perspicace et s'applique à noter ses impresions, à s'interroger sur une foule de problèmes qui le hanteront toute la vie. Il y a dans ces pages de l'abandon, parfois de la drôlerie, de la jeunesse aussi, une jeunesse précocement mûrie et déjà portée à la méditation studieuse. On s'étonne de la divination de Mille qui dès ces années-là définit son camarade d'École par cette formule aussi délibérément pédante que divinatoire : "Le Boudhâ musical d'une mysticité révolutionnaire". Le même Mille voyait dans André Suarès "la sensualité artistique d'un XVIe Siècle Marseillais".

Ce Suarès, magnifique écrivain un peu trop coruscant à mon gré, est l'ami de Rolland. Son nom revient à toutes les pages. Les deux jeunes gens échangeant leurs impressions sur leurs maîtres, sur la musique, sur la pein-



ture, sur leurs tendances philosophiques. C'est le moment où se nouent les crises intellectuelles de la vingtième année, avant que les habitudes et les routines n'embourgeoisent les cerveaux et les coeurs. Ce sera en tout cas le mérite de Rolland et de Suarès de n'avoir jamais cédé à l'attrait de la facilité, de n'avoir jamais abdiqué.

Nous recueillons un écho de ce drame intime dans ces notes rédigées pendant les vacances de Pâques 1887 : "Suarès et moi, nous ne croyons plus à rien, pour le moment ; nous sommes découragés... Oui, un jour, à un certain âge de notre vie, nous croirons. À quoi ? Dieu, Jésus-Christ, rien, ou "que sais-je" ? Peu importe. Nous croirons à ce dont nous aurons besoin. Si le doute nous est insupportable, nous aurons trouvé une réponse catégorique au doute. Sinon, nous ferons comme Renan, qui est parfaitement heureux de son scepticisme dillettante, adapté à ses besoins". Au faite de sa carrière, c'est surtout par l'oeuvre d'art que Rolland tentera l'opération de son salut personnel ; découragé, il cherchera des réponses dans la sagesse hindoue.

Et ce bonheur serein de Renan nous paraît bien un peu frelaté. Si l'on se reporte surtout, dans ce *Cloître de la rue d'Ulm*, à l'entrevue que le vieux maître désenchanté accordait au jeune homme frémissant, qui en fait un récit sans aucun doute fidèle, où la ferveur de l'admiration se tempère d'une secrète déception. Ce fut toujours l'art suprême de Renan de se figer dans une attitude de mage dégagé des contingences, tout entier à ses études très savantes, ayant depuis longtemps dépassé les catégories de la détresse humaine. Peut-être même était-il la première dupe de ce subterfuge qui n'était qu'un réflexe de défense. Le bonheur renanien a quelque chose d'aussi glacial qu'un temple désaffecté.

Ici et là, on cueille des réflexions qui révèlent une sensibilité déjà très grande, une curiosité de tout. Qu'il aille au concert entendre *Francesca da Rimini*, qu'il écoute Brunetière parler de *Iphigénie* de Racine à l'Odéon, qu'il s'installe au pied de la chaire de Notre-Dame d'où tombent les phrases fermes du Père Monsabré, qu'il assiste à la réception de Leconte de Lisle à l'Académie par Dumas, partout Rolland recueille en lui toutes les répercussions, toutes les harmoniques. Il nourrit son être intime de tous les

sucs à sa portée. Et ce n'est pas ce désir vulgaire de tout voir et de tout savoir, mais une exigence autrement belle de s'élever, de se hausser au-dessus de la médiocrité, une passion dépourvue de toute vanité.

Pour l'étude d'une âme, voilà un document d'excellente qualité. Les lecteurs curieux y trouveront d'autres avantages. Car c'est aussi un document d'époque ; il apporte des lumières sur les goûts artistiques et les penchants intellectuels d'une génération éloignée de nous, de cette génération du XIXe siècle finissant, dont les prestiges commencent à s'épuiser. Déjà, les jeunes hommes clairvoyants ont compris que les valeurs qui ont suffi à leurs pères ne combleront pas leur soif de renouvellement. Un autre siècle approche, qui apportera quelques réponses à leurs brûlantes interrogations.

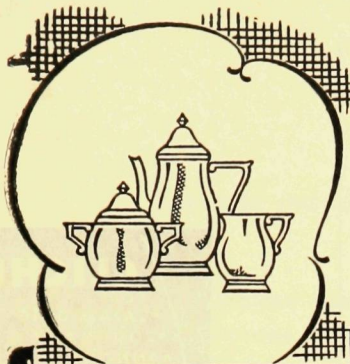
\* \*

\*

### LE VOYAGEUR IMPÉNITENT

Un nouveau genre littéraire est en train de se créer sous nos yeux ; c'est celui de l'entretien radiophonique. Certaines conditions s'imposent. Il est nécessaire que l'écrivain interviewé soit connu, qu'il jouisse d'une certaine célébrité, qu'il ait atteint le second versant de la pente ; s'il n'en est pas ainsi, le public à l'écoute ne s'y intéressera guère. L'interlocuteur doit faire preuve à la fois de modestie et d'adresse, n'oubliant jamais qu'il n'est pas la vedette, s'efforçant de cerner sa victime jusque dans ses derniers retranchements.

La radio parisienne offre depuis quelque temps l'hospitalité de ses micros à de grands personnages ; Gide, Claudel, Colette, Mauriac, d'autres encore y ont passé. Quelques-uns de ces entretiens sont recueillis en volume ; ceux de Paul Léautaud avec Robert Mallet étaient d'une spontanéité charmante ; on ne pouvait rien souhaiter de plus savoureux et Mallet a eu beaucoup de mérites à ausculter cet octogénaire récalcitrant, vivant en marge de son siècle. Je ne pense pas que les causeries de Michel Manoll avec Blaise Cendrars offrent autant d'intérêt, autant d'inédit. Pour cette excellente raison que Cendrars a beaucoup écrit et qu'il s'est beaucoup raconté dans ses ouvrages. Le plaisir de la découverte disparaît partielle-



**DORURE  
ARGENTURE**

Pour la réparation de  
vos argenteries con-  
sultez une maison res-  
ponsable.

35 années  
d'expérience.

Plaqueur durant 20 ans.  
pour la maison  
HENRY BIRKS.

Appelez HA. 8775  
987, St-Laurent  
Montréal

***J. Henri Achim***

AT. 1545

**CHARLES LALONDE**

EPICIER - BOUCHER

Epiceries - Fruits et viandes de choix

Membre des Epiceries Richelieu

5279, GATINEAU

**J. PROVENÇAL ENRG.**

BOIS - CHARBON - HUILE

342 De Castelnau — CA. 1221

HA. 5544

Examen de la vue

**J.-Armand MESSIER, O.D.**

OPTOMETRISTE

Spécialité :

Ajustement de verres contact

3435, rue St-Denis

MONTREAL

Nous ne faisons pas les réparations  
nous les prévenons

**RAY LACHAPELLE**

Poste de service "Imperial"

LUBRIFICATION SPÉCIALISÉE

5431, Côte-des-Neiges,

AT. 0077

(Coin de l'avenue Maplewood)

LAIT - CRÈME - BEURRE  
OEUFS - BREUVAGE-CHOCOLAT



**A. POUPART CIE**

LIMITÉE

1715, rue Wolfe

FR. 2194

Tél. HARbour 2528

LAVAGE DE VITRES

**EXCELSIOR Ltée**

WINDOW CLEANING LTD.

429, rue St-Vincent St.

Montréal

Spécialiste pour les yeux



OPTOMETRISTE-OPTICIEN



Tél.: CA. 7616  
6761 St-Hubert  
Montréal

Tél.: 171  
330 St-Georges  
St-Jérôme

**CLICHÉS**  
POUR  
• CATALOGUES  
• JOURNAUX  
• ANNONCES  
• REVUES  
LA PHOTOGRAVURE  
**NATIONALE** LIMITEE  
*Nouvelle adresse*  
FA. 7583\*  
2700 rue RACHEL E., MONTRÉAL

## Diplômés

Lisez et faites lire

L'Action Universitaire

ment ; mais le livre (*Blaise Cendrars vous parle...* Denoel), nous apporte comme l'écho même d'une voix sans apprêts, d'une curiosité à l'affût de toutes les nouveautés, l'accent même d'un voyageur et d'un aventurier impénitent.

Cendrars est un être de choc, il réagit fortement, il ne redoute même pas de se contredire ; c'est le signe des forts qui ne bâtissent pas peureusement leur personnage. Cet homme qui a publié plus de trente volumes, qui en a écrit bien davantage, qui en annonce exactement 33, cet homme déteste le travail. "Je n'oublie jamais, confie-t-il, que le travail est une malédiction, c'est pourquoi je n'ai jamais voulu en prendre l'habitude. Je n'ai pas de méthode de travail. J'en ai essayé une et cela a très bien marché, d'accord, mais ce n'est pas une raison pour que je m'entête jusqu'à la fin de mes jours. On a autre chose à faire dans la vie que d'écrire des livres".

De son point de vue, Cendrars a raison, puisque ses livres ont partie liée avec sa vie, qu'ils ne s'expliquent pas sans elle. Il a bourlingué à travers le monde, dans des conditions qui ne furent pas toujours faciles, et il n'a fait que transcrire les impressions de son existence mouvementée. Sauf pour les poèmes, il ne s'est servi que longtemps plus tard de la somme d'expériences qu'il avait accumulées. L'espace même ne suffit pas à ce voyageur. Il lui faut aussi la dimension du temps qu'il retrouve grâce à sa passion de lecteur acharné, curieux de tout, ayant des vues sur les civilisations passées, s'initiant au folklore des contrées les plus lointaines, cherchant dans les livres autre chose que de la littérature.

Il y a dans tout cela une soif insatiable de la découverte. Plus que les paysages qui l'ont enchanté, plus que les hommes les plus divers, les plus hors-la-loi, qu'il a fréquentés, ce qui passionne Cendrars, c'est le verbe humain. "Le langage est une chose qui m'a séduit. Le langage est une chose qui m'a perverti. Le langage est une chose qui m'a formé. Voilà pourquoi je suis poète, probablement parce que je suis très sensible au langage... À l'origine n'est pas le mot, mais la phrase, une modulation. Écoutez le chant des oiseaux !" Profession de foi qui rend compte de son activité créatrice, de ce renouvellement fréquent du style, de son adhésion à des formes nouvelles d'expression, comme le cinéma (dont il s'est détaché par la suite), de sa tentative de découvrir dans une poésie directe l'ébranlement sensible du monde actuel.

Cendrars a été étroitement mêlé au mouvement futuriste, il a connu la plupart de ceux qui ont voulu transformer radicalement la littérature française. Il est aujourd'hui revenu de beaucoup d'illusions, si jamais il en eut. Les jugements qu'il porte sur les écrivains et les peintres n'empruntent rien aux modes ; il est beaucoup plus tendre pour Gérard de Nerval que pour André Breton ! Ce qu'il dit des peintres suscitera sans doute des polémiques ; certaines gloires plastronnantes en prennent pour leur grade. Sur les outrances surréalistes, il y a des blagues excellentes. Au demeurant, le volume tout entier fourmille d'anecdotes vécues : sauf sur ce qui regarde sa vie intime, où il se montre d'une discrétion inattaquable, Cendrars ne mâche pas ses mots.

On lira avec un intérêt particulier tout ce qui touche à Guillaume Apollinaire, particulièrement les détails inédits concernant sa fin prématurée. On a prétendu qu'il avait subi l'influence de Cendrars ; ce dernier s'en défend, tout en lui conservant une profonde estime qui n'est pas dupe des roueries naïves et des pitreries sentimentales et autres de l'auteur de *L'Hérésiarque et Cie*. Il y a dans tout cela différents traits des moeurs littéraires et autres qui ne sont pas dépourvus de saveur.

Non, ce n'est pas un grand livre : c'est un livre captivant. C'est déjà quelque chose. Un écrivain se racontant soi-même insisterait sur certains détails, serait silencieux sur d'autres. L'avantage de cette formule de l'entretien radiophonique, c'est que l'interlocuteur demeure toujours en éveil, qu'il suit toutes les pistes lui paraissant précieuses. C'est une visite guidée à travers les salles de ce musée de cire que représente toute vie d'homme. Mais souvent la cire s'anime et les mannequins retrouvent leur voix...

\* \*

\*

### LA FIDÉLITÉ FERVENTE

Il y a des écrivains qui puisent exclusivement dans leur propre vie les éléments de leur oeuvre littéraire. C'est le cas manifeste de Roland Dorgelès. Enlevez-lui sa jeunesse montmartroise et son expérience de la première

grande guerre, et il ne resterait plus grand'chose. C'est à la fois marquer une limite et classer un homme tout entier adonné à recueillir les échos des événements qui l'ont marqué.

Dorgelès a connu un brusque succès par la publication des *Croix de bois*, un récit qui lui a permis de s'abandonner à sa pente sentimentale et de broser quelques scènes de héros anonymes ; quelques scènes, celle de la relève notamment, demeurent inoubliables. Mais l'écrivain a voulu continuer d'exploiter le même fonds d'émotions avec *Saint-Magloire* et le *Réveil des morts* et les résultats ont été plus décevants. Il y revenait encore récemment avec *Bleu horizon*, pages de la grande guerre où s'affirment ses plus nobles fidélités.

Mais l'aspect le plus apparent de son talent le situe dans le rayon de la verve gouailleuse, de la bohème impénitente. Dans cet ordre, *Le Château des brouillards* et *Quand j'étais montmartrois* demeurent des témoignages rians d'une époque facile et gaie. L'écrivain a le don de saisir le détail pittoresque ou révélateur et de s'amuser de l'illogisme profond de la vie humaine. C'est la veine où nous le retrouvons à son meilleur.

*Portraits sans retouche* (Albin Michel) est de cette encre. On doit tout d'abord se louer de la fidélité de Dorgelès pour les écrivains qu'il a élus pour maîtres. Il en parle avec une vénération qui fait grand honneur à son cœur. Sans doute n'est-il pas nécessaire de partager ses sentiments et de placer aussi haut que lui les saints de sa chapelle intime. Par ses souvenirs, par ses anecdotes, il nous accorde toutefois le bénéfice d'une connaissance plus familière d'écrivains aujourd'hui disparus et figés dans les classifications froides des manuels. Un véritable ossuaire !

Pour Courteline, dont il entend demeurer le disciple émerveillé, Dorgelès prodigue les trésors de sa tendresse. Le bonhomme devait être passablement attachant, avec ses foucades, ses colères un peu artificielles, ses démonstrations tumultueuses et véhémentes. C'était avant tout un homme de théâtre habile à saisir les ridicules de ses semblables et à trouver des situations désopilantes. Il y a un passage savoureux où Courteline raconte une mésaventure arrivée à Catulle Mendès, qui avait été très beau, mais qui avait vieilli...

Nous retrouvons aussi Edmond de Goncourt, dont la situation dans les lettres a dépassé de beaucoup le talent véritable, Octave Mirbeau, cet inventeur de la réalité, Clemenceau, auprès de qui Dorgelès travailla un temps à *l'Homme libre*, des peintres et notamment Poulbot, dont le nom, suprême consécration, est passé dans le langage courant. Ces figures disparues acquièrent un relief précis sous la plume du mémorialiste, qui ne quitte jamais le ton de la conversation allègre, toute en primesaut.

Ces évocations conservent tout leur prix, parce qu'elles sont illuminées de la chaude poésie de l'amitié. Au déclin de sa carrière, Roland Dorgelès se penche avec une espèce de tremblement frileux sur les années écoulées, faisant effort pour sauver de l'oubli quelques images qui lui demeurent précieuses.

Nous entrons volontiers dans son jeu et y prenons un vif plaisir. Un livre qui apporte le présent d'un plaisir de bonne qualité n'est pas forcément une grande oeuvre ; nous devons toutefois en marquer notre gratitude à son auteur.

\* \*  
\*  
\*

#### MINCES SOUVENIRS !

C'est une excellente habitude de songer à écrire ses mémoires relativement tôt ; on risque moins d'avoir oublié les événements et de sombrer dans la déliquescence des attendrissements rétrospectifs. Et le rôle de Nestor est toujours tellement déplaisant ! Encore est-il recommandé d'avoir quelque chose à raconter.

Écrire pour le plaisir d'aligner des mots laisse le lecteur sur son appétit. Avouons, à regret, que c'est à peu près le cas de Jean Nohain, l'auteur de *J'ai cinquante ans* (Julliard). Il évoque ce demi-siècle sur le ton léger d'une bergerette. Il a l'émerveillement facile et intempérant. Tout le monde est bon, tout le monde a du talent, tout le monde est charmant. On voudrait bien qu'il en fût ainsi. Mais trop est trop.

Jean Nohain, Legrand de son patronyme à l'état civil, est le fils d'un journaliste qui a eu sa petite célébrité, Franc-Nohain ; il avait participé



aux fêtes du quatrième centenaire du Canada en 1934 et on le confondait volontiers avec le regretté Georges Pelletier : mêmes cheveux rares et gris, même regard bleu de faïence, même démarche inclinée.

Jean Nohain compte aussi un frère, célèbre à la scène et à l'écran, sous le pseudonyme de Claude Dauphin. Lui-même est avocat, mais il a depuis longtemps cessé d'exercer pour s'adonner d'abord à la rédaction de journaux pour enfants et ensuite à la radio dont il est l'un des speakers vétérans en France. Ce qu'il aime par-dessus tout, ce sont les enfants et les chansons ; les uns et les autres comblent sa vie. C'est évidemment très sympathique.

Ses occupations au micro l'ont mis en relations avec une foule de gens. Jean Nohain a toutefois le tact de ne pas abuser des célébrités. Il mentionne, en passant, certains traits, s'amuse de quelques anecdotes, et c'est tout. Il voit en Pierre Lazareff, que nous avons bien connu à Montréal pendant les années de la guerre, "le plus brillant et le plus important de tous les journalistes français". Les éloges de Jean Nohain ne pèchent jamais par la réserve ou la nuance. Même Maurice Chevalier, si fort malmené de nos jours dans la presse de son pays, depuis qu'il se croit écrivain, trouve grâce à ses yeux. Il est d'humeur facile et accueillante. N'est-ce pas lui qui a écrit, en collaboration avec Mireille, *Couchés dans le foin*, pour Pills et Tabet ?

Il y avait naguère à Paris un annonceur qui coupait ses phrases d'une façon un peu insolite. Les résultats étaient étonnants : veuillez écouter maintenant *Le Roman d'un jeune homme...* pauvre pièce en trois actes d'Octave Feuillet, ou veuillez écouter maintenant, chers auditeurs, *Les Nuits d'Alfred*, de Musset. C'était plus grave pour le verset de la messe *Asperges me, Domine*, qui se présentait ainsi : Veuillez écouter notre concert de musique religieuse. Et voici pour commencer : Les asperges me dominant. *Si non e vero...* Nos postes de radio pourraient sans mal enrichir ce sottisier avec des perles du crû.

On se souvient que pendant les mois de la "drôle de guerre", le général Gamelin ne s'est pas acquis une réputation d'intrépidité agressive. On répétait même qu'il avait choisi comme devise un vers de Beaudelaire : *Je bais le mouvement qui déplace les lignes*. Jean Nohain rapporte une autre

blague de même farine. Une présidente d'œuvre écrit à la générale Gamelin pour l'inviter à son ouvroir, un jour de thé de charité. C'est le général lui-même qui répond en ces termes : "Bien chère madame. Excusez ma femme qui est trop occupée. Mais moi, je viendrai à sa place !"

Après deux cents pages de ce bavardage, on n'est pas mécontent de prendre congé. C'est gentil et c'est mince. Pour Jean Nohain, tout est merveilleux ; on n'en peut dire autant de son livre. S'il faut qu'il y ajoute une suite sous le titre de : J'ai cent ans ! Mais nous ne serons sûrement plus là pour le lire.

\* \*  
\*

#### FRUCTUEUSES FLÂNERIES

Nos contemporains manquent des loisirs nécessaires pour se plonger dans les imposants ouvrages historiques s'étendant sur plusieurs tomes. Ils recherchent la lecture sans douleurs ; le petit bouquin peu encombrant qu'on glisse dans la poche de son paletot. Les éditeurs l'ont bien compris, qui multiplient les ouvrages en comprimés. Ce sont des négociants avisés. Au fond, l'histoire n'y perd rien, elle atteint même à une plus vaste audience. Des collections flattent le goût du public, ce qui n'empêche qu'elles renferment le plus souvent des noms d'excellents historiens qui distillent leur savoir sous une forme aimable.

Les deux premiers volumes parus, chez Amiot-Dumont, de la collection "L'histoire en flânant" sont tout à fait satisfaisants. Le duc de La Force, descendant du fameux maréchal, a trouvé l'histoire comme un héritage de famille. S'il ne dédaigne pas les vastes travaux, il se montre aussi à son aise, aussi discrètement érudit, dans des entreprises moins ambitieuses, comme en témoigne *En suivant nos pères*. Il relève de petits à-côtés, souvent lourds de signification. C'est merveille de voir comme il se débrouille avec une espèce de familiarité de prime saut dans les événements du XVIIe siècle. Je recopie ici cette précieuse citation de Richelieu : "En matière de guerres, on sait bien quand et comment elles commencent, mais on ne peut prévoir le temps et la qualité de leur fin, d'autant que l'appétit vient

parfois en mangeant et que les armes sont journalières". Quelle sagesse dans cette seule phrase !

Un historien disparu trop tôt, Octave Aubry, avait installé ses quartiers de chercheur dans la Révolution et l'Empire. On publie aujourd'hui de lui *Quand la France attendait Napoléon*. Qu'on n'y cherche rien d'inédit, mais une série de portraits brossés de main de maître, l'enchaînement des articulations au sein d'une période où tant d'événements capitaux s'étaient pour ainsi dire donné rendez-vous. Un bref avant-propos sur les difficultés de l'histoire constitue un véritable testament de métier, le fruit d'une expérience. Aubry ne croit pas à l'histoire absolument objective, il estime que les individus exceptionnels jouent un rôle de premier plan. "Seules comptent quelques personnes dans un siècle. Deux ou trois centaines d'hommes et de femmes pensent et créent. Les autres peuvent les suivre, mais sont incapables de prévoir". Voilà qui doit suffire à nous rendre bien modestes...

\* \*

\*

## AMÉRICAINNE ET DUCHESSE

La famille Vanderbilt représente l'un des grands noms du patriciat américain. La dynastie s'est fondée sur une immense fortune ; avec les loisirs et les avantages qu'elle procure, il a été possible de doter les descendants d'une belle culture intellectuelle, d'un goût esthétique sûr ; des voyages fastueux à travers le monde ont ajouté à leur formation. Il restait à nouer de flatteuses alliances ; l'aristocratie britannique, plus riche de titres que de livres sterling, s'y prêtait complaisamment.

C'est en résumé le destin de Consuelo Vanderbilt, mariée en 1895, contre son gré, au neuvième duc de Marlborough, dont elle divorcera plusieurs années plus tard pour épouser le Français Jacques Balsan. C'est aujourd'hui une aïeule qui raconte ses souvenirs (*The Glitter and the Gold*, Harper). Tout ce qui brille n'est pas or : on retrouve, dans des termes très voisins, la même expression dans Chaucer, dans Shakespeare et dans Dryden. Comment ne pas convenir d'une réalité permanente de la nature

humaine ? Revenue de beaucoup de choses, la vieille dame reprend le fil de ses jours. Avec charme et esprit, parfois avec humour, elle nous restitue son passé, qui fut toute une époque, les dernières années de l'ère victorienne et le règne d'Edouard VII.

Le nom Vanderbilt indique l'origine hollandaise. C'est vers l'année 1650 que le premier de la lignée vint s'installer en Amérique, à la Nouvelle-Amsterdam qui deviendrait New-York. L'arrière-grand-père Cornélius établit solidement la fortune matérielle de la famille. Le grand-père de l'auteur, William H., était surtout connu pour sa philanthropie ; la grand'mère était la fille d'un pasteur de l'Église hollandaise réformée. Quant à Consuelo, elle avait du sang néerlandais par son père et écossais — les Smith — par sa mère. Elle n'apprit sa situation privilégiée que le jour où un marchand de Newport, se rendant compte de son adresse, doubla le prix de son achat !

Consuelo fait ses débuts à Paris, lors d'un bal donné par le duc de Gramont dans son hôtel de l'avenue des Champs-Élysées. À noter que c'est ce jour-là qu'elle fait la connaissance de Jacques Balsan qui, trente ans plus tard, unira sa destinée à la sienne. Pour l'instant, il s'agit de faire un mariage princier ; sa mère y veille jalousement. Elle recourra même à une espèce de séquestration pénible pour soustraire l'adolescente à la poursuite d'un jeune homme qu'elle aime et qui l'aime. Mais les sentiments seraient déplacés ; un mariage, c'est une affaire, et une affaire sérieuse ! Consuelo épouse donc, sans amour et avec résignation, le duc de Marlborough.

La jeune Américaine devient la châtelaine de Blenheim, la résidence traditionnelle de la famille Churchill, descendante des Marlborough. Sa première rencontre avec sa belle-mère ne laisse pas d'être piquante. La vieille dame ne recourt à aucune circonlocution pour dissimuler ses ambitions. À la jeune mariée, elle déclare nettement : "Votre premier devoir est d'avoir un enfant et ce doit être un garçon, parce qu'il serait intolérable que ce petit parvenu de Winston devienne duc. *Are you in the family way ?*" Il s'agissait de Winston Churchill, qui a démontré par la suite qu'il pouvait faire convenablement son chemin, sans être duc. En tout cas, Consuelo fut fidèle à la consigne ; elle eut deux fils, Blandford et Ivor.

La mémorialiste ne se contente pas de parler de sa vie ; elle porte des jugements très pertinents sur la société, sur certaines formes de la vie sociale telles qu'elle les a connues. Il y a notamment une page d'une admirable lucidité sur la situation de la femme dans le monde au tournant du siècle ; on a l'impression d'être transporté des siècles en arrière. Américaine de naissance, Consuelo Vanderbilt ne pouvait pas ne pas être frappée de l'esprit rigoureux de caste, des multiples tabous, du caractère étroitement formaliste et artificiel qui marquaient alors la vie britannique. Elle ne se permet pas des blagues faciles ; elle s'efforce de comprendre, avec une rare équanimité de jugement.

Elle a vécu le tourbillon des réceptions princières, dans la compagnie des nobles aussi fiers que déchus, des hommes d'État de tous les pays, de ces beautés internationales dont la vocation était de mettre de l'éclat dans les différentes cours. Mais elle n'a jamais perdu pied. Quand sa vie conjugale a été brisée, elle s'est aussitôt adonnée à une foule d'oeuvres charitables qui ont meublé sa vie naguère comblée, sa vie de femme solitaire. Mais elle a su conserver des amitiés fidèles. Celle de Churchill n'est pas la moindre. Elle le dépeint dans sa jeunesse piaffante et s'émerveille de sa vaste mémoire. Les années n'ont pas affaibli cette faculté. Récemment, sir Laurence Olivier était renversé de constater que le premier ministre savait entièrement par coeur *Richard III, Henri IV et Henri V*.

Un jour, à un grand dîner à Saint-Pétersbourg, la duchesse de Marlborough est placée à côté du tsar. Elle est frappée par son air de bonté et de simplicité, par son inquiétude aussi ; il redoute le pire. Comme sa visiteuse lui demande pourquoi il hésite à doter son pays d'un gouvernement démocratique, qui a fait ses preuves en Grande-Bretagne, Nicolas répond avec gravité : "Il n'y a rien que j'aimerais davantage, mais la Russie n'est pas prête pour un gouvernement démocratique. Nous sommes deux cents ans en arrière de l'Europe dans l'évolution de nos institutions politiques nationales. La Russie est encore plus asiatique qu'européenne et doit en conséquence être soumise à un gouvernement autocratique". C'était en 1902. À la lumière des événements du dernier demi-siècle, comment douter que le souverain ne connût admirablement son pays ?

Voilà un livre attachant, écrit sans aucune prétention. Ce n'est pas un répertoire d'anecdotes, même s'il s'en glisse qui sont excellentes. C'est en quelque sorte le bilan que dépose une grande dame au seuil de la mort. Rien ne lui a été refusé de ce qu'offre la terre aux plus fortunés de ses enfants. Seul le bonheur a tardé à faire son apparition dans cette vie. Quand il est venu, il était grave et simple, il arrivait à l'heure où sont mortes les premières illusions, où les valeurs de l'existence ont conquis leur véritable hiérarchie.

\* \*

\*

### CHAQUE GÉNÉRATION A LE BAZIN...

Hervé Bazin a toujours eu la bonne fortune de publier des livres qui ont fait du bruit. Son nom même invitait à des comparaisons ; on le savait parent du romancier à la douceur angevine, l'auteur du "Blé qui lève" et de "La Terre qui meurt". Le nouveau représentant de la firme Bazin reprenait-il les thèmes qui avaient fait la fortune de l'illustre maison ? On ne fut pas lent à se rendre compte qu'on ferait fausse route à rechercher des liens inexistantes.

Le cadet se posait en s'opposant à l'aîné. Il le faisait brutalement, par un acte de rupture éclatant, *Vipère au poing*. Rarement avait-on noté un accent d'une âpreté aussi exaspérée et lucide à la fois. *La mort du petit cheval* devait marquer un apaisement, une réconciliation avec l'inévitable.

On aurait pu croire que cet écrivain né de la dernière guerre se contenterait de ressasser des souvenirs personnels d'une cruauté étudiée. Cette exploitation systématique d'un passé abhorré n'eût réussi à le mener très loin. Aussi s'est-il engagé dans une autre voie dont on peut se demander jusqu'où elle le conduira. J'écarte délibérément *Le Bureau des mariages*, recueil de nouvelles excellentes en soi, mais d'une signification très mince pour la connaissance de l'auteur. Avec *La Tête contre les murs* et *Lève-toi et marche* (Grasset), Hervé Bazin révèle une attirance particulière pour la souffrance humaine. Une souffrance physique née d'une souffrance

morale ou compliquée par elle. Dans le premier cas, nous avons devant nous un pauvre débile mental, dont le fonctionnement intellectuel ne tient qu'à un fil ; mais ce fil lui accorde encore assez de conscience pour lui permettre de souffrir de son état.

Cette liaison du physique et du moral est encore beaucoup plus forte dans le dernier roman de Bazin. Constance est à demi-paralysée, elle se déplace péniblement ; bientôt, elle perd l'usage de tous ses membres. Mais, une flamme intérieure l'habite, une flamme dévorante dont la vivacité éclaire les derniers mois de son existence de recluse.

Ce destin n'offrirait rien de particulièrement exceptionnel si Constance ne révélait une force d'âme peu commune. Elle éprouve l'impérieuse nécessité d'agir et elle met en branle tout son entourage. "Ah ! le vieillard, qui de toute façon en aurait bientôt fini et qui a beaucoup vécu, on ne peut le faire mourir que très peu. Mais moi qui n'ai rien éprouvé du possible, on me fait mourir beaucoup. On me gaspille. Que puis-je maintenant entre ces quatre murs ?"

Combat acharné contre le temps. Constance sait très bien qu'elle sera vaincue, mais il lui faut disparaître en pleine action. "Il est faux que tu sois privée de toi-même, tant que tu ne seras pas privée des autres : voilà ce qu'il faut penser". Mais à quel mobile secret obéit cette jeune femme indomptable ? Elle n'est pas chrétienne ; par quelques propos qui lui échappent, elle fait preuve d'une ignorance assez déconcertante du christianisme. Si apostolat il y a dans son cas, il est tout laïque, il est tout gratuit. Mais j'incline à croire que cette idée même d'apostolat dans son milieu ne l'atteint pas. Elle veut tout simplement dépenser des forces d'action dont elle sait qu'elles sont étroitement limitées dans le temps.

Hervé Bazin a perdu de sa véhémence des débuts ; les griffes du jeune lion s'éliment à l'usage. Aussi n'est-il plus personnellement engagé dans l'aventure ; c'est un clinicien, ce n'est plus un témoin empressé à liquider une période sombre de sa vie. Mais il continue d'avoir le don des formules éclatantes, qui font mouche. Dans les jeunes écrivains qui ont pris le départ après 1945, il conserve encore une position avantageuse.

\* \*

~

## COMME UN JOUR D'AUTOMNE

Maurice Genevoix, lui, n'est plus un débutant. Dans sa résidence voisine d'Orléans, il écrit posément des ouvrages un peu lents, d'une application sérieuse, d'une correction impeccable. Non qu'il n'ait été un grand voyageur, épris de l'aventure humaine. Il a notamment séjourné dans notre région qui lui a inspiré *Laframboise et Bellehumeur*. Mais c'est encore sa région qui l'inspire davantage. Avec les années, il a compris que les drames les plus retentissants se déroulent toujours à l'intérieur des êtres. C'est la signification de *L'aventure est en nous* (Flammarion et Cercle du Livre de France).

Ce roman se résume mal ; il vaut surtout par les plongées qu'il effectue dans l'âme du héros, François Monsarrat, un jeune homme comme tous ceux de son âge, sollicité par les mirages lointains. Le lecteur se sent toutefois plus près du commandant Moure, un ancien long-courrier, qui voit chez son jeune ami les ravages d'une passion l'ayant lui-même détruit. Le marin lui confie un jour : "L'aventure ? Si tu pouvais savoir !... Elle éblouit mais elle dévore, elle consume terriblement vite. Quand le jour est venu où tu voudrais lui échapper, il est trop tard, toujours trop tard : elle n'aura laissé que des cendres".

C'est ce ton de résignation philosophique qui domine chez Genevoix. Son livre en garde une certaine monotonie. Le souci de la précision technique n'est jamais en défaut ; on souhaiterait toutefois une certaine vibration humaine, un grain de folie dont l'auteur se garde prudemment. C'est un livre bien fait ; mais il y a parfois de lourdes erreurs qui accrochent davantage l'attention et émeuvent le cœur.

\* \*

\*

## VARIATIONS SUR UN THÈME USÉ

De Claire Sainte-Soline, j'avais lu autrefois un roman, *Le Haut du Seuil*. Une autre aventure intérieure d'une exaltante pureté, d'une rigoureuse exigence, d'un dépouillement absolu. C'est en souvenir de ce beau récit que j'ai ouvert *Le dimanche des Rampeaux* (Grasset). Le métier est



toujours aussi sûr, la langue, déliée et nette, avec une pointe d'humour discret. Mais la donnée est décevante. Le ménage à trois, depuis le théâtre boulevardier — et bien auparavant ! — ne réserve plus aucun mystère. Qu'il soit cependant accepté comme allant de soi, c'est nettement excessif. D'autant plus que la femme légitime, qui nous raconte sa vie, a des réactions tout à fait saines et des jugements pertinents. Pourquoi dès lors accepte-t-elle avec autant de lâcheté une situation intenable ? L'explication nous est-elle livrée à l'avant-dernière page ? "Je les aimais tous deux, voilà ; peut-être plus elle que lui ; mais lui aussi, oui, lui aussi, malgré tout". Malgré tout, Claire Sainte-Soline possède un immense talent.

\* \*  
\*

#### LA SYNTHÈSE D'UN HISTORIEN

Il est toujours réconfortant de constater qu'un homme, après une vie d'efforts laborieux et persévérants, trouve le loisir nécessaire, au sommet de sa carrière, de faire le point et d'apporter l'essentiel de sa pensée, le résultat d'ensemble de ses recherches. C'est le cas du chanoine Lionel Groulx qui publie, en quatre volumes, son *Histoire du Canada français* (L'Action nationale).

Nous n'avons pas à prendre parti dans ces querelles d'historiens où s'affrontent les partisans de la synthèse et les tenants de l'analyse, les champions de l'histoire-science et les défenseurs de l'histoire-art. Il existe d'excellents arguments pour ces différentes thèses. Ce qui est souhaitable, c'est qu'un historien qui pendant quarante ans s'est penché sur les documents d'archives et les pièces originales, qui a donné de multiples preuves de la sûreté de sa méthode, s'applique à dominer ses fiches et à offrir au public profane une vue d'ensemble à la fois juste et attrayante, où il soit possible de saisir rapidement l'enchaînement des faits et de dégager les lignes maîtresses d'une destinée nationale. C'est ce plaisir intellectuel d'un rare prix que nous accorde cet ouvrage.

Le chanoine Groulx a été souvent âprement discuté et combattu. C'est, le plus souvent, qu'on ne s'était même pas donné la peine de le lire et

qu'on se contentait d'approximations colportées par des esprits malveillants ou jaloux. C'est ainsi qu'on confondait, délibérément ou non, ses travaux d'historien et ses interventions publiques de citoyen. Ce qui frappe tout particulièrement dans ce livre, c'est qu'il respire la plus admirable sérénité, une probité intellectuelle sans défaillance. Une droiture de pensée et de jugement, qui n'aboutit jamais à l'indifférence du coeur.

Dès les premières pages l'auteur s'emploie à dissiper une détestable équivoque : "L'histoire peut servir à l'union nationale ; il ne lui appartient pas d'y travailler. Elle se situe en dehors de ces préoccupations et plus haut. Une paix solide et durable entre nations ne saurait se fonder, du reste, sur le mensonge historique." Il ne s'agit pas de passionner un débat à des fins mesquines. Mais il n'y a pas lieu non plus de masquer les faits, sous le prétexte puéril que la vérité pourrait être blessante. La vérité seule délivre !

Nous ne commettrons pas la sottise de résumer une oeuvre qui se recommande également par l'intérêt du sujet et l'autorité de son auteur. Il y a toutefois une interprétation nouvelle qu'il importe de souligner. Elle concerne les troubles de 1837-38. Pour le chanoine Groulx, il est excessif de parler de rébellion. "Où il n'eût fallu voir que les formes diverses d'agitation constitutionnelle, si osées qu'elles fussent, on a prêté aux papineautistes, de véritables intentions révolutionnaires. Une résistance de quelques paysans peu ou point armés à une opération policière a été transformée en une prise d'armes pour l'abolition d'un régime politique... Mutineries, soulèvements, seraient tout au plus les mots justes".

Voilà qui nous replace dans une perspective bien différente de celle conforme à l'enseignement traditionnel répandu par les manuels. Et l'historien ne se limite pas à l'étude des phénomènes politiques, si importants qu'ils aient été au Canada. Il décrit en de brefs chapitres l'évolution commerciale, industrielle, agricole, religieuse, intellectuelle, ne s'arrêtant qu'aux grandes étapes. Sans doute ces multiples aspects devraient-ils faire l'objet de travaux en profondeur qui n'ont été jusqu'à maintenant qu'esquissés, mais ce sont là des jalons précieux qui indiquent la voie.

\* \*

\*

## LE PREMIER GOUVERNEUR CANADIEN

La publication d'un ouvrage de Guy Frégault n'est jamais un événement indifférent. La réputation de ce jeune historien est déjà solidement établie. Avec méthode et application, il édifie patiemment une oeuvre historique qui comptera comme l'une des plus remarquables qui ait vu le jour dans notre pays. Une pareille probité intellectuelle, appuyée sur une information étendue et un sens critique d'une exceptionnelle justesse, mérite d'être soulignée à l'attention de tous nos compatriotes soucieux des choses de l'esprit.

Frégault possède des avantages sur ses collègues des générations précédentes. Contrairement à eux, il ne s'est pas vu dans l'obligation de s'improviser historien. Il a reçu une formation approfondie et le talent a fait le reste. On connaît sa conception du métier historique, dont il a déjà eu l'occasion de s'expliquer, sur le ton vigoureux et cassant qui lui est coutumier. C'est une conception exigeante et rigoureuse. L'approximation paresseuse et la généralisation hâtive sont ses bêtes noires ; il n'affirme rien qu'il ne puisse étayer sur un document. Pour lui, l'histoire est avant tout une science ; si ses livres sont également des oeuvres d'une excellente venue littéraire, c'est qu'entre plusieurs autres dons, il a notamment celui de bien écrire. Ce qui ne gâte rien et ajoute à notre plaisir, sans diminuer le bénéfice certain que nous trouvons à suivre un guide aussi sûr.

*Le Grand Marquis* (Fides) est un imposant volume de plus de 400 pages consacré à Pierre de Rigaud de Vaudreuil, le dernier gouverneur né du régime français et le premier gouverneur né en Nouvelle-France. C'est un personnage qu'on connaît généralement par les trop rapides aperçus des manuels. Il est même arrivé qu'on ne se soit pas montré très juste envers sa mémoire. On a surtout insisté sur ses démêlés avec Montcalm, donnant le plus souvent raison à ce dernier. La figure de Vaudreuil est plus complexe, plus attachante aussi, que nous l'imaginions. S'il avait hérité de sa famille une ambition qui ne s'est jamais démentie, il possédait aussi des qualités qu'il a su faire servir au bien-être de la colonie.

Quant à nous, ce qui nous intéresse davantage, c'est de constater que Vaudreuil demeure un exemplaire significatif d'un nouveau type d'homme, le Canadien, s'opposant de plus en plus au Français. C'est au cours de notre

dix-huitième siècle que le Canadien établi depuis deux ou trois générations se différencie nettement du Français, fonctionnaire ou soldat, venu faire carrière en Nouvelle-France et n'ayant aucune attache profonde avec le pays. Il était par conséquent inévitable que des heurts se produisissent. Deux états d'esprit inconciliables s'affrontaient. "En Vaudreuil se révèle le sentiment de la patrie, écrit Frégault. Nous n'affirmons pas que le Grand Marquis l'ait voulu, mais il s'est trouvé incarner les aspirations, les espoirs et la résistance du peuple auquel il appartenait... Ce qui compte, c'est que les Canadiens du XVIIIe siècle se soient reconnus en lui et que lui, aux heures décisives, se soit identifié à eux".

Ce livre apportera du neuf à la grande majorité des lecteurs. L'auteur insiste en effet sur les années passées en Louisiane par Vaudreuil, sur ses difficultés, sur les différends survenus avec ceux qui auraient dû être ses collaborateurs, sur les efforts tentés pour maintenir française cette région importante de l'empire d'Amérique. On voit Vaudreuil à l'oeuvre, on le suit presque pas à pas. Toutefois, pour des raisons qui m'échappent, le livre tourne court et nous laisse sur notre faim ; Frégault prend congé de Vaudreuil au moment où il devient, après l'avoir attendu bien longtemps et intrigué pour y parvenir, gouverneur de la Nouvelle-France. On peut supposer qu'il ne s'agit que d'un premier tome, même si on ne l'indique pas, et qu'un second nous présentera Vaudreuil dans les dures années de la Guerre de Sept Ans et à sa rentrée en France. Le souhaiter indique assez tout le prix que nous reconnaissons à une oeuvre magistrale.

Faisons ici deux réserves, au demeurant très secondaires. Tout d'abord, je comprends mal que l'on place en tête une longue bibliographie qui trouverait tout naturellement sa place à la fin du volume, où les chercheurs l'iraient chercher. Je le regrette d'autant plus que le livre est remarquablement bien édité. Ensuite, je ne reproche pas à Frégault d'être parfois un écrivain d'humeur, d'avoir le trait vif à l'endroit de qui ne partage pas ses vues ; un article dans une revue ou un journal devrait lui servir d'exutoire et le dispenser, dans une oeuvre aussi haute, de porter des coups de boutoir incompatibles avec la sérénité et le sérieux d'un historien de son envergure.

Vétilles que tout cela, j'en conviens bien aisément. *Le Grand Marquis* apporte une contribution précieuse à la science historique au Canada. Au surplus, même si les notes sont abondantes et fournissent toutes les garan-

ties possibles d'authenticité, le style ferme et clair de Frégault rend son récit captivant pour les lecteurs profanes. L'auteur a réussi là un difficile équilibre qui confirme sa jeune maîtrise.

\* \*  
\*

### NOS MÈRES ÉTAIENT PUCELLES !

Malgré certaines calomnies colportées à la légère, les filles du roi n'étaient pas des filles de joie ; elles étaient de pauvres orphelines des hôpitaux et des couvents de Paris auxquelles le souverain accordait sa protection. Nous n'avons donc nullement à rougir de nos mères, de ces adolescentes de quinze ans qui firent preuve d'une étonnante vaillance dans un pays rude à qui elles donnèrent généreusement les fils de leur chair pour qu'ils édifient la patrie.

Cela, nous le savions depuis longtemps ; nous voulions du moins le croire. Désormais, nous possédons des pièces pour le démontrer hors de tout doute. Grâce à Gustave Lanctôt (*Filles de joie ou filles du roi*, Chantecler), nous sommes en mesure de répondre aux propos plus ou moins intelligents d'historiens improvisés, empressés de créer des légendes. J'incline à penser que d'aucuns ont pris un malin plaisir à rechercher on ne sait trop quel relent trouble dans nos origines. Le fait s'explique dans une certaine mesure ; la France a souvent déversé dans ce qu'on appelait "les îles", c'est-à-dire aux Antilles, et aussi en Louisiane, des filles de petite vertu. Ce ne fut pas le cas au Canada.

Gustave Lanctôt fait preuve d'une grande érudition dans sa démonstration. Il a étudié à fond toutes les pièces du dossier. Chaque affirmation provoque chez lui des questions auxquelles il s'applique à répondre pertinemment. Ce qu'on ne peut pas écrire au sujet de tous ses ouvrages, c'est qu'il parvient ici à se dépêtrer de sa vaste documentation pour présenter un récit d'un intérêt qui ne se relâche pas. On a plaisir à le suivre à la piste, à écouter son plaidoyer. De cette analyse fouillée et menée avec adresse découle une double conclusion :

“En premier lieu, la rumeur d'une immigration canadienne de filles de joie s'avère une complète fausseté, doublée d'une calomnie : le Canada n'a jamais reçu de convoi de filles publiques ni même permis l'entrée isolément de femmes de moeurs douteuses. En deuxième lieu, son immigration féminine se révèle la plus stricte, la plus saine et la plus recommandable de toute cette époque. Le Canada fut peuplé avec des émigrantes de choix qui, par leurs qualités, leur labeur et leur dévouement, méritent de porter dans l'histoire comme un titre de distinction et d'honneur, le nom unique de filles du roi”.

Ces affirmations catégoriques ne sont pas le fruit de généralisations hâtives. Elles s'appuient sur une foule de documents diligemment compulsés et interprétés. C'est un travail d'un historien de métier, en possession d'un vigoureux appareil scientifique. Dans une oeuvre assez abondante, ce volume se situe au même rang que la collaboration de l'auteur à cet excellent ouvrage que demeure *Les Canadiens français et leurs voisins du Sud*, où nous avons déjà découvert avec une vive satisfaction le meilleur Lanctôt.

\* \*  
\*

### NOS BÂTISSEURS INTELLECTUELS

Chacun accumule son petit bagage d'idées et d'observations, un peu pêle-mêle, sans toujours se soucier d'y apporter l'ordonnance nécessaire. Pour parvenir à s'y reconnaître, nous éprouvons souvent le besoin d'un interlocuteur aussi lucide que discret, qui puisse recourir à d'habiles provocations pour nous entraîner à nous comprendre mieux. Tout l'art de l'interviewer est là ; on le croit silencieux et docile et c'est lui, au fond, qui mène le jeu.

Après avoir publié deux romans, dont l'un, *Retour à la Vigie*, dénotait d'indiscutables qualités, Madame Geneviève de la Tour Fondue avait pris une retraite prématurée. Du moins pouvait-on le craindre. Sans doute eût-ce été mal la connaître ; journaliste de carrière, comment se serait-elle contentée de laisser se rouiller les touches de son clavirgraphe ! Il n'en

était rien, heureusement. Notre consoeur caressait l'espoir d'établir un bilan de nos forces vives, de procéder à l'inventaire de nos valeurs durables. C'est ainsi qu'est né le bouquin tout récent, *Interviews canadiennes* (Chantecler).

C'est le genre d'ouvrages qui doit être repris à chaque génération, pour faire le point. Un observateur de la vie de l'esprit se trouve ainsi en mesure de marquer les progrès accomplis, d'enregistrer les reculs, de dégager des tendances nouvelles. Il y faut une certaine abnégation d'esprit. La parole appartient toujours aux messieurs-dames qui, pour avoir oeuvré dans le domaine de leur choix, sont censés capables de nous apporter, sinon toujours des révélations sensationnelles, au moins le fruit de leurs expériences, le résultat de leurs travaux.

Mais se pose bientôt la question du choix. Pourquoi retenir celui-ci et négliger celui-là ? Nous sommes ici dans le rayon des préférences personnelles et toute option est forcément subjective. J'avoue sans peine qu'à la place de l'auteur, j'aurais sans doute jeté mon dévolu sur quelques autres victimes. Et qu'est-ce que cela prouve au juste ? Tout simplement que les jugements de Mme de la Tour Fondue ne coïncident pas toujours avec ceux de ses lecteurs. N'est-il pas excellent qu'il en soit ainsi ? C'est son livre, après tout.

Personne ne lui reprochera de s'être refusée aux sollicitations de l'éclectisme. Son éventaire est vaste ; Édouard Montpetit, Jean-Marie Gauvreau, Léon Lortie, Françoise Gaudet-Smet, Claude Champagne, Philippe Panne-ton, Jean Bruchési, Alfred Pellan, des hommes de théâtre, Horace Boivin, Léon Mercier-Gouin, Wilfrid Bovey, Jean Désy, Mgr Paul-Émile Léger, Gérard Pelletier. Je ne fais que recopier la table des matières, sans aucune intention d'établir une hiérarchie entre ces personnages. L'échantillonnage demeure en tout cas fort intéressant ; si tous ne sont pas de même calibre, tous agissent fortement et exercent une influence certaine sur la vie canadienne-française.

S'il est un trait qui domine dans cette série d'entrevues, c'est bien celui-ci : une chaleur d'accueil. Mme de la Tour Fondue n'a pas entrepris un travail critique. Elle se refuse à évaluer les mérites de chacun, elle préfère les saisir en pleine activité, les éclairer dans une juste perspective. Un

témoin contemporain ne peut accomplir davantage sans se substituer arbitrairement au jugement de l'historien. Comme nous sommes ici en présence de personnalités vivantes, engagées dans de multiples occupations, il serait grandement prématuré de leur assigner sans délai leur rôle définitif.

La visiteuse possède sans contredit le don de sympathie, car chaque personnage lui a confié l'essentiel de ses préoccupations, la signification de son effort particulier. C'est qu'elle avait su se préparer admirablement à cette tâche, en prenant soin de connaître les antécédents, l'action ou l'oeuvre, pour pouvoir en dissenter intelligemment, obtenir certains éclaircissements, en somme orienter la conversation pour qu'elle devienne féconde et ne se perde pas en ces faciles lieux-communs d'un bavardage sans conséquence. En quelques brefs paragraphes, le décor est créé. Nous retrouvons par l'imagination et le souvenir l'étroit cabinet de travail de Gauvreau et le spacieux bureau, décoré d'un goût sûr, où reçoit Jean Désy.

Cette rapide mise en scène ne nous éloigne pas du but poursuivi, elle crée le climat nécessaire pour mieux entendre des voix sages. Ce qui m'a particulièrement frappé, c'est que ces voix ne se contentent pas de ce qui existe, elles s'appliquent à façonner l'avenir. Il y a ici beaucoup de convictions, une foi robuste en l'avenir. Et une foi éclairée. On ne s'attend pas, par exemple, à ce qu'un Ringuet envisage la situation canadienne-française sous des couleurs pastel. Son regard aiguisé n'est jamais satisfait de l'à-peu-près. Mais toutes ses remarques, si corrosives qu'elles puissent être parfois, ont quelque chose de constructif, de revigorant.

Qu'il s'agisse du peintre ou du musicien, du penseur ou du savant, du diplomate ou du prélat, chacun voit avec lucidité la tâche qui s'impose et qu'il s'impose. Nous avons devant nous les chefs de file remarquablement équipés pour assumer la plénitude de leurs responsabilités. Nous le savions déjà, bien sûr, et notre sentiment de respectueuse admiration leur était acquis. Il demeure toutefois excellent de les voir ainsi groupés, formant une imposante galerie où l'on découvre, pour reprendre ici le mot d'Élie Faure, les "bâtisseurs" de la vie de l'esprit au Canada français.

Je crois sincèrement que ces *Interviews canadiennes* auront un double avantage. Elles permettront à nos compatriotes, surtout aux plus jeunes, de se rendre compte des valeurs dont nous disposons ; on s'est souvent plaint



que nous manquions de maîtres, ce vide est aujourd'hui partiellement comblé. De plus, les étrangers qui s'intéressent à nous trouveront ici les éléments d'un jugement équitable sur nos positions intellectuelles et artistiques. Ils constateront des lacunes, fort explicables, mais ils devront aussi noter des progrès sensibles et un désir de qualité humaine tout à fait remarquable.

\* \*

\*

### UN ROMAN PAR PRIX !

C'est le sort de Bertrand Vac de soulever des protestations dans certains milieux à la publication de ses romans. *Louise Genest* fit beaucoup gloser ; et le même sort était réservé à *Deux portes... une adresse* (Cercle du Livre de France). Voilà qui est assez curieux, d'autant plus que les discussions s'élèvent généralement avant même que l'ouvrage soit en librairie, alors qu'il n'y a que les membres du jury à avoir pris connaissance du manuscrit. Car il faut ajouter que Bertrand Vac a cette originalité de ne publier ses livres qu'après qu'ils ont décroché un prix. Ce qui est au demeurant d'excellente politique...

Son dernier roman se présente sous la prudente caution d'une brève préface signée par le R.P. A. Lamarche, O.P. Avouerai-je que si ces quelques lignes ne me gênent pas, je ne les crois pas nécessaires pour que le public moyen accorde son approbation au livre. Sur le plan de la moralité où il a été davantage attaqué, il n'y a absolument rien à redire, à moins qu'on veuille indéfiniment se satisfaire d'une littérature à l'eau de rose.

Qu'on s'en rende compte : un capitaine de l'armée canadienne fait la guerre en Europe. Il est éloigné de son pays depuis quelques années. Il est mal marié, ce qui arrive ; une brave femme un peu sotte, sans imagination, tout entière attachée aux aspects les plus mesquins et les plus routiniers de l'existence quotidienne. Le militaire fait la connaissance d'une Française douée de toutes les qualités qui font déplorablement défaut à son épouse. Que ces deux êtres s'éprennent l'un de l'autre, rien de

particulièrement inattendu. Il y a même un moment d'hésitation : quittera-t-il son foyer pour refaire sa vie ? Finalement, il rentre au Canada et reprend, résigné, l'existence d'autrefois.

On peut prétendre que ces caractères sont sommairement esquissés ; on peut juger que le romancier charge durement la Canadienne au bénéfice de la Française ; on peut soutenir que la langue, généralement correcte, manque de vigueur et d'éclat. En somme, on peut aligner tous les griefs qu'on voudra — et qui ne seront pas tous fondés — mais qu'on ne vienne pas attaquer l'aspect moral d'un drame comme il y en a eu des centaines et des milliers. Certes, il eût été plus édifiant que le militaire eût vécu plusieurs années dans le souvenir ému et fidèle de sa femme ; à ce compte-là, il serait bien préférable, surtout pour son mari, que Thérèse Desqueyroux ne fût pas une empoisonneuse et que Maria Cross ne fût pas à la fois la maîtresse du père et du fils Courrèges ! Mais la réalité offre son champ au romancier ; il ne peut impunément la changer.

*Deux portes... une adresse* n'est pas un chef-d'oeuvre. C'est un roman bien bâti, qui se lit avec intérêt, sinon avec ferveur. Il se classe dans une honnête moyenne. Comme on le dit pour un film, c'est un bon ouvrage de production courante, de la série B ! Il faudrait être exigeant et injuste pour réclamer davantage.

\* \*  
\*

### UN ROMANCIER DE BONNE VOLONTÉ

S'il suffisait d'aimer la littérature pour devenir écrivain, sans doute serions-nous nombreux au Parnasse. J'éprouve la plus amicale sympathie pour tous ceux qui s'efforcent d'accoucher d'une oeuvre dont sans doute ils ressentent en leur être l'impérieuse nécessité. Toutefois, nous devons juger d'après le produit fini, humbles consommateurs que nous sommes. Nous ne pouvons pas tenir compte de la générosité de l'effort ; la ferveur de l'écrivain nous touche, elle ne suffit pas à nous convaincre.

Tout le monde à Montréal aime Ernest Pallascio-Morin et personne n'y a grand mérite, puisqu'il est le meilleur camarade qu'on puisse souhaiter.

Aussi notre embarras est-il considérable d'avoir à lui dire des choses dures. Ah ! s'il n'avait pas publié *La Louve* (Institut littéraire du Québec) ! Il a été envoûté par cette Antonia Mars, à tel point qu'il a oublié d'écrire son roman. D'écrire un roman.

La donnée se défend très bien. Une jeune femme de tempérament fort entreprend et réussit l'asservissement de sa famille. Le père, un grand industriel, une fois décédé, elle décide de diriger l'entreprise. Elle s'entend fort bien aux affaires. Cette Antonia dispose tour à tour d'une mère faiblarde, d'un frère aîné viveur, d'une jeune soeur amoureuse qu'elle pousse au suicide ; il n'y a que l'autre frère pour échapper à ses griffes, les missions lointaines accaparent son zèle. Ce qui a manqué à cette femme, c'est un homme qui fût amoureux d'elle. Elle demeure blessée d'un amour de jeunesse qui n'a pas tenu ses promesses. Elle meurt à peu près désespérée, sachant trop tard qu'elle a raté sa vie, parce qu'elle s'est refusée à l'établir dans une perspective humaine.

Or il arrive que l'auteur s'en est tenu aux faits brutaux, qu'il est demeuré à l'extérieur de ses personnages et surtout de son héroïne. Il n'a pas su effectuer la transposition indispensable à la crédibilité. Si l'on veut être bref, on doit reconnaître qu'il a confondu le compte rendu du journal, dont il est familier, avec l'oeuvre d'art. La substance n'est pas la même ; il le sait aussi bien que quiconque.

*La Louve* demeure un reportage fidèle, puisque Pallasce connaît bien son métier de journaliste. Ce livre pourra devenir facilement un excellent radiotage ; après tout, il n'y a pas que Choquette, Grignon et la dame d'une Jeunesse (a) dorée ! Mais du point de vue rigoureusement littéraire qui doit nous occuper ici, nous devons déplorer qu'un homme intelligent ait oublié tout ce qu'un roman exige. Je dois bien l'admettre : je préférerais, malgré ses imperfections, *Brentwick*. Avec Descartes, admettons que le bon sens soit la chose du monde la plus également répartie. Mais le génie ?... Évidemment, c'est beaucoup demander.

\* \*

\*

## L'ORIGINALITÉ EXCESSIVE

La saison "romanesque" n'a pas débuté sous de très heureux auspices. La publication du premier livre de Mme Jeanne Desjardins-Rivest, *Les Fous de l'Île Heureuse* (Institut littéraire du Québec) n'est malheureusement pas de nature à modifier ce sentiment. Ce roman est né d'une excellente intention ; l'enfer est pavé de bonnes intentions. Ce n'est pas suffisant pour réussir un ouvrage. Si la bonne volonté y suffisait, les chefs-d'œuvre seraient légion. On sait trop bien qu'ils sont rarissimes.

Dans son cadre, le récit est tout à fait imaginaire. Nous faisons la connaissance d'une véritable Arcadie située quelque part dans la province de Québec. On y honore la vertu, toutes les vertus. Ces gens-là se sont donné des institutions exemplaires ; ils pratiquent les uns à l'égard des autres toutes les recommandations de la charité chrétienne. Terre bénie s'il en fut jamais une ! Je ne prétends pas que seuls les mauvais sentiments constituent une matière féconde pour le romancier, mais des sentiments constamment édifiants nous transportent dans un monde tellement irréel que nous avons quelque mal à nous intéresser à la vie des personnages.

Un homme aime une femme... C'est Flaubert, je pense, qui affirmait que c'était là le thème essentiel d'un bon roman. Ici aussi, deux êtres s'aiment profondément ; on nous le dit, mais rien ne nous le fait sentir. Que connaissons-nous de cette Myriam et de ce Dominique ? Nous les voyons s'agiter devant nous, comme sur un théâtre de marionnettes ; ils sont dépourvus de toute épaisseur humaine.

Les éléments mélodramatiques abondent : la mort instantanée au cours d'un accident d'automobile, la naissance de l'enfant hydrocéphale, la folie subite de la jeune fille, la découverte de la véritable paternité. Chacun de ces éléments est plausible en soi, mais c'est l'accumulation qui nous rapproche du roman-feuilleton. Tout est vraisemblable, à la rigueur, mais sans aucune vérité profonde. Nous demeurons à la périphérie des êtres et des événements.

Encore si ce roman se rachetait par des qualités d'écriture hors de l'ordinaire. C'est tout le contraire qui se produit. Le style n'a aucune de ces incorrections notoires qui sautent aux yeux ; on le souhaiterait presque... Les phrases se suivent sans surprise, chaque substantif est flanqué de l'ad-

jectif qui lui sert de compagnon obligé depuis des siècles. Aucune recherche d'originalité. L'auteur donne l'impression d'être demeurée au niveau de la jeune couventine dont on dit qu'elle est douée pour "les compositions" et qui rédige joliment des adresses lors de l'anniversaire de l'aumônier ou de la mère directrice. Ce n'est pas avec de la guimauve qu'on enrichira notre littérature.

\* \*

\*

### UN MORALISTE QUOTIDIEN

Après quelques moralistes français qui ont assis solidement leur prestige, il devient dangereux d'entreprendre de consigner des réflexions et des aphorismes. C'est inviter les comparaisons qui ne sont pas forcément flatteuses. Le Père Raphaël Péloquin, S.J., fait preuve d'une belle audace en emboîtant le pas à d'aussi illustres devanciers. Ses *Jeux de Lumière* (Éditions Bellarmin), n'ont pas la prétention de rien bouleverser. C'est cette modestie de bon aloi qui rend son recueil sympathique.

L'auteur s'interdit tout long développement. Sur tous les sujets qui provoquent la réflexion de l'honnête homme et du chrétien, il multiplie les observations ingénieuses. Toutes ne sont pas de la même encre. À côté de remarques banales et courantes, il en est d'autres qui soulignent la qualité de son esprit. Les sujets de méditation pieuse sont virils, ils ne cèdent pas à une bondieuserie à bon marché. L'ensemble forme un petit ouvrage bourré de jugements pertinents.

\* \*

\*

### NOS FRÈRES D'OUTRE-QUÉBEC

Je tiens à signaler ici une précieuse étude du Père Albert Plante, S.J., sur *Les Écoles séparées d'Ontario* (Éditions Bellarmin). C'est une série d'articles qui ont paru précédemment dans la revue "Relations" et qui trouvent aujourd'hui sous la forme du livre une garantie de longévité.

L'auteur n'a pas cherché à passionner le débat. Il s'est appliqué à voir clair, à comprendre et à faire comprendre. Il s'est reporté aux textes essentiels dont il fournit une très lucide exégèse. Ce qu'il écrit notamment de la personnalité d'Égerton Ryerson fournit d'indispensables indications sur l'homme qui a davantage contribué à la cause de l'éducation dans le Haut-Canada. Si nous ne partageons pas ses vues, ce n'est pas une raison pour ne pas apprécier ses qualités et son caractère.

Que ressort-il de cette lecture ? C'est que les écoles séparées, dans n'importe quelle province anglophone, posent des problèmes souvent d'une solution extrêmement difficile. Il faut compter avec l'incompréhension, les préjugés, les traditions fortement enracinées. Le sort de nos minorités exige un combat de tous les instants. Qu'on porte ses regards en arrière, jusqu'à la Confédération. Que constatons-nous ? Qu'il y a toujours eu une province où nos compatriotes ont dû lutter pour obtenir la reconnaissance pratique d'un droit naturel imprescriptible, celui d'élever leurs enfants dans la religion et la langue de leur choix.

On peut espérer que le moment viendra où la largeur d'esprit aura opéré suffisamment de conquêtes pour qu'il ne soit plus nécessaire de toujours réclamer. Au fond, nous n'avons peut-être pas à tellement regretter cette atmosphère de bataille, si déplaisante qu'elle puisse être. Elle entretient un climat de salubrité nationale, en nous obligeant à une surveillance de tous les instants. Cela risque fort de friser le paradoxe. À la vérité, dans un pays comme le Canada, nous ne devrions plus avoir à entreprendre des campagnes périodiques pour corriger certains griefs.

L'étude du Père Plante s'adresse à tous ceux qui croient encore au fait français et qui désirent étayer leurs convictions sur des données précises et contrôlées. C'est-à-dire qu'elle devrait solliciter l'attention de tous les Canadiens français.

\* \*

\*

## UN OUBLIÉ

Damase Potvin écrit comme d'autres respirent. C'est-à-dire avec la même facilité, la même insouciance. Il n'est pas homme à s'appliquer à l'équilibre harmonieux de la phrase ; ce souci ne le retient pas. Il lui suf-

fit de vider sa hotte aux anecdotes. Passionné de petite histoire, il se sent tout aussi à son aise dans le passé, sinon davantage, que dans l'actualité. Ce journaliste de métier s'est transformé en un reporter de l'histoire. Tout provoque sa curiosité ; et les livres succèdent aux livres, l'auteur témoignant malgré les années d'un esprit laborieux qui l'honore.

On ne prétendra pas que *Le Roi du Golfe* (Éditions Quartier Latin), soit un modèle de stylistique. Potvin est trop intelligent pour le penser lui-même. Le récit ne manque par d'intérêt. Il retrace, sur le ton bonhomme et dépourvu de toute pose qui lui est familier, la carrière mouvementée et utile du docteur P.-E. Fortin, qui fut l'ancien commandant de la "Canadienne". Député à Québec et à Ottawa, il se dépensa sans compter pour assurer l'amélioration des conditions de vie dans la péninsule gaspésienne. Ce qui m'a surtout retenu dans cette biographie, c'est la diversité des occupations de Fortin. Il y a peu de domaines qui ne retiennent son attention.

Il vaut d'inscrire ici le jugement que portait sur lui Israël Tarte : "Au physique, c'est l'un des plus beaux Canadiens de la province. Médecin, artiste, homme de ton, il est aussi à l'aise dans un salon qu'il l'était sur le pont de la "Canadienne"... J'ai été depuis dix ans, en contact avec bien des hommes politiques. Je n'en connais aucun au caractère plus élevé, à l'âme plus droite que l'honorable député de Gaspé".

On doit donc savoir gré à Damase Potvin d'avoir fait revivre, à l'attention de ceux qui, comme moi, ignoraient jusqu'à son nom, le souvenir d'un compatriote qui a payé de sa personne et qui a accompli une oeuvre utile dans toutes les sphères où s'est manifestée sa rayonnante activité.

\* \*

\*

### SOUS LE COUVERT DE LA POÉSIE !

Et maintenant, il faut bien se divertir un peu. Nous avons reçu *Élans d'Amour*. Un titre prometteur et aguichant, s'il en est un.

Un recueil de vers étonnant(s). Il serait difficile de lui trouver des équivalents, sauf dans les poèmes antérieurement parus de l'auteur, Georges Larouche. Un préfacier, Marcel Lambert, nous apprend que "ce

poète à l'âme nordique s'est nourri émotionnellement de la nature sague-nayenne. La surabondance poétique qui a torturé l'intime de son être en est donc une typiquement canadienne". À remarquer qu'on ne trouve dans ce bouquin aucune description de la nature, mais passons. "Son oeuvre, poursuit le préfacier, en est une de défrichage, de tracé dans les forêts nordiques de la poésie. À grands flots, il fait couler les fleuves poétiques entre des rives sauvages et capricieuses que son art n'a pas voulu toucher." Pourquoi donc n'y pas toucher, à ces rives sauvages et capricieuses ? Nous ne le saurons jamais.

La discrétion s'impose et je ne m'y déroberai point ; des citations remplaceront les commentaires. Le poète désire dire adieu à la toute petite enfance :

*Je veux sortir avec ardeur  
mes mains des langes,  
pour vous montrer que mon coeur  
n'est pas pétri de fange !*

C'est avoir le cœur sur les talons, ou peu s'en faut... Mais l'amour intervient, sentiment ravageur, comme chacun sait. Amour déçu :

*Me mentir,  
et après partir,  
ne pas m'écrire,  
et ne plus revenir !  
Je te disais que je t'aimais,  
et par mes actes tu le voyais,  
pour toi mon coeur m'embarrassait,  
c'est le tien à la place que je voulais ;  
je n'ai pas encore changé d'idée,  
bien que de moi tu te sois sauvée !  
Si tu ne veux revenir,  
tâche donc de me l'écrire,  
pour me dire qu'avant de partir,  
tu ne t'es pas gênée de mentir !*



Comme elle doit avoir honte désormais ! Il faut toutefois se consoler, que diable ! Ce sera bientôt fait :

*Non ! c'est toi ! c'est toi seule que je veux ;  
tu es jeune, intelligente et belle ;  
tu aimes passionnément l'argent ;  
et avec moi, tu n'en manquerais point ;  
avec toi, j'ouvrirais grandes mes ailes,  
et malgré la différence de nos âges,  
ensemble nous voguerions dans les nuages.  
Dis-moi vite, oui, ma Lucette !  
Fuyons ! Fuyons ensemble les oubliettes !*

Comme il est pressant et pressé ! Il y a parfois des vers hermétiques, jaillis des profondeurs de l'inspiration :

*Je ne chercherai plus d'éponge  
en celle qui est si cruelle.*

Mais la petite n'est pas libre et le poète est entier, indivisible comme un roc :

*Je ne saurais aimer un coeur dépecé  
et le sien, hélas, est à un autre lié...*

Vous avez noté les sous-entendus amers de ces trois points de suspension qui en disent long ? Il arrive à Larouche, pour de brefs instants, de se rasséréner :

*Tes yeux tout azurés  
ébranlent ma volonté d'acier,  
il faudrait que je sois lâche à tuer,  
pour ne point te le dire et ne te les demander.  
Si tu ne veux pas me les donner,  
au moins viens me les remontrer...*

La cruelle demeurera-t-elle insensible ? Redoute-t-elle les rêts de l'enchanteur ?

*Tu ne trouves pas fiable d'être ensemble ?*

On ne saurait entièrement l'en blâmer :

*Je sais que tu pardonnes à mon amour...  
mais il déborde toujours !*

Le poète ne perd pas son assurance :

*Tu ne perds pas ton temps  
en me regardant,  
car je trouve dans tes mouvements  
un ressort qu'avec d'autres je ne trouve point !*

C'est un peu énigmatique, mais une expérience humaine demeure toujours incommunicable. Serait-il volage et frivole, Larouche ?

*Une voix chaude vient de m'appeler  
c'est une petite mère qui vient juste d'arriver.*

Bigre, les élans d'amour se dispersent. Son parti est pris, au poète aimant :

*Elle ne reviendra pas, la maudite !  
Elle ne reviendra pas, la saudite !*

Quelle véhémence, à rendre jalouses à la fois Hermione et Roxane.

Ce ne sont là, on le devine bien, que quelques échantillons ; la hotte renferme beaucoup d'autres trouvailles. *Élans d'Amour* constitue une contribution nullement négligeable à la littérature humoristique au Canada français.

Roger DUHAMEL



# *Fashion-Craft* LIMITÉE

*Fabricants de vêtements de Qualité*

J.-LOUIS LÈVESQUE,

Président du  
Conseil d'administration

● GERARD FAVREAU,

Président  
et Directeur général

LIONEL LACROIX

Vice-président et directeur général adjoint

●  
Pour sa coupe élégante et sa  
confection soignée le vêtement

*Fashion-Craft*

est recherché par l'étudiant bien mis  
et vous pouvez vous le procurer chez

# *Lechasseur*

*Vêtements Fashion-Craft* LIMITÉE

" Une mise élégante est un placement "

274 OUEST, RUE ST-JACQUES

974 OUEST, RUE Ste-CATHERINE

281 EST, RUE Ste-CATHERINE

Où vous trouverez de plus toutes merceries de choix